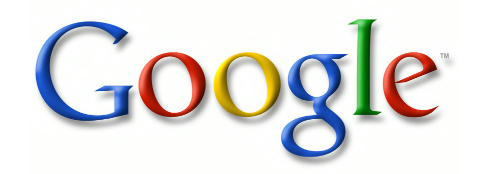
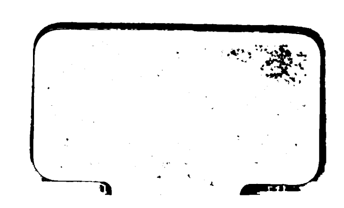






RECUEIL

DE ROMANS.

RECUEIL DE ROMANS HISTORIQUES.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. XLVII.

AVERTISSEMENT.

LE ſecond Volume de ce Recueil renferme deux Hiſtoires aſſez curieuſes & fort intéreſſantes. La premiere eſt le Comte d'Amboiſe, *dont on ſuppoſe que l'aventure amoureuſe eſt arrivée ſous le Regne de François II. Roi de France. Ce Regne alloit faire les délices de la Cour & des Courtiſans ; mais il dura ſi peu, qu'on le regarde comme une eſpece de phénomene qu'à peine on eut le temps d'appercevoir. Une Reine ſpirituelle, vive, enjouée (c'étoit Marie Stuart) y avoit porté tous les agrémens qu'on y pouvoit deſirer, ſi la tranquillité du Royaume, & par conſéquent de la Cour, n'eût pas été interrompue par les premiers troubles des Huguenots. On ſçait que Catherine de Médicis, qui vouloit régenter avec autorité, étoit ravie que l'on ſe livrât à ce que l'amour a de plus ſéduiſant : peut-être elle-même n'étoit-elle pas éloignée d'en goûter la douceur dans les intervalles que lui pouvoit accorder le mouvement des affaires.*

L'Hiſtoire du Comte d'Amboiſe, qui eſt écrite avec élegance & avec beaucoup de ſentimens, donne des leçons de pratique, utiles dans tous les momens de la vie. Loin que la jalouſie ſoit interdite en amour, on croit, ou du moins,

l'on s'imagine qu'elle ne contribue pas peu à développer les véritables ſentimens de ceux qui aiment. Mais il eſt à craindre qu'on ne tombe dans des excès dangereux, ou qu'on ne ſe forme des idées chimériques, préjudiciables à la tranquillité & à la douceur qui fait le bonheur des Amans les plus réſervés. C'eſt ce qui eſt arrivé au Comte d'Amboiſe; & c'eſt ce qui peut arriver tous les jours. Mais la ſage conduite de Mademoiſelle de Roye, qui devint par ſon mariage Comteſſe d'Amboiſe, fait voir que toute la réſerve de la femme la plus vertueuſe n'eſt point à l'abri des plus injuſtes ſoupçons. Elle les ſurmonte cependant, & montre par une vie toujours également retirée, toujours également circonſpecte, ce que l'on doit faire, quand on a eu le malheur de donner quelque légere entrée à ce fatal poiſon de la vie.

*Si le Roman du Comte d'Amboiſe raconte des conjonctures familieres qui peuvent arriver tous les jours, l'*Hiſtoire d'Henri IV. Roi de Caſtille, *nous préſente un de ces grands événemens, de ces événemens uniques & ſinguliers, dont à peine on apperçoit quelques traces en trois ou quatre ſiecles. Auſſi les aventures extraordinaires de ce Roi ſont-elles du quinziéme ſiecle; & l'Hiſtoire ne nous en a point rapporté de pareilles depuis près de trois cens ans qu'elles ſont arrivées.*

Ce Prince, dont le Regne commença en 1454, ſe vit troublé par pluſieurs diſſenſions domeſti-

ques ; mais les plus éclatantes, & qui eurent le plus de ſuite, furent celles qu'occaſionna la prétendue impuiſſance de Henri. La reconnoiſſance qu'il fit pendnnt ſa vie de la Princeſſe Jeanne pour ſa fille légitime ; ſon Teſtament fait au lit de la mort en 1474, où il l'avoue toujours pour le fruit de ſon mariage avec Jeanne de Portugal ; rien ne put y mettre fin ; & la Princeſſe Iſabelle ſœur de Henri, l'emporta au préjudice de ces déclarations, & devint de ſon chef d'abord héritiere préſomptive, & enfin Reine de Caſtille, après le décès de ſon frere.

Mais il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas beaucoup d'intrigues & de mouvemens ſous un Prince déclaré impuiſſant, marié cependant pluſieurs fois, & qui avoue un enfant : c'eſt donc ce qui eſt arrivé ſous le Regne de Henri. Celles qui regardent la politique, ſont rapportées dans les Hiſtoriens d'Eſpagne ; mais celles de l'amour ſe trouvent exprimées dans ce petit Ouvrage avec autant d'élégance que de goût. Les ſentimens avec leſquels il eſt écrit, ſont prendre intérêt à tout ce qu'on y lit. Et pour ne priver pas le Lecteur d'un petit Avis qui ſe trouve dans l'édition de 1695, je crois faire plaiſir de le mettre ici.



Avis du Libraire au Lecteur, de l'édition de 1695.

On m'a assuré que cette Histoire avoit été trouvée avec quelques autres de même nature, parmi les papiers d'une Dame illustre, qui est morte depuis un an ou deux. Les liaisons que cette Dame avoit avec ceux de qui nous avons les meilleurs Ouvrages qui ayent paru en ce genre, pourroient faire croire que celui-ci est de la même main. Mais ce n'est point par cette prévention qu'on en doit juger; c'est par l'Ouvrage même, qui a été d'autant plus estimé de tous ceux à qui je l'ai fait voir, qu'on a peu vu de Romans écrits de la sorte. La plupart des Romans sont peu naturels & pour le stile & pour les sentimens; au lieu qu'ici on trouvera la nature toujours représentée telle qu'elle est, sans qu'on ait cherché à en flater ni à en déguiser la foiblesse & la bizarrerie. A l'égard du stile, on verra bien qu'il est d'une main habile qui a cherché à faire trouver dans ce qu'elle écrit plus de sentimens que de paroles; & c'est encore en cela qu'on trouvera cette Histoire différente des Romans ordinaires: aussi n'est-elle Roman qu'en quelques circonstances, comme m'ont assuré ceux qui ont lu les Historiens d'Espagne.

Si elle plaît, elle sera bientôt suivie de quelques autres qui paroissent de la même main, & qui ont été trouvées parmi les mêmes papiers.

LE



LE COMTE D'AMBOISE,

NOUVELLE.

E Regne de François II. sembloit dans ses commencemens devoir être agréable & heureux. La Reine sa femme étoit une des plus belles & des plus spirituelles personnes du monde; sa Cour étoit composée d'une partie de ces hommes illustres qui avoient formé celle de Henri II. & les Dames avoient autant d'agrément, que les Hom-

mes avoient de valeur. Le Comte d'Amboise, & le Marquis de Sansac s'y faisoient distinguer ; leurs Familles avoient toujours été opposées d'interêt, & quoiqu'ils ne fussent pas ennemis déclarés, ils avoient une certaine émulation qui sembloit devoir avoir quelque suite. Ils étoient tous deux également bien faits, rien ne pouvoit être disputé à l'un que par l'autre, aussi sembloit-il qu'ils dûssent se disputer toutes choses.

La Comtesse de Roye étant veuve, s'étoit retirée à deux lieues de Paris à une maison de campagne, où elle ne recevoit de visites que de quelques amis particuliers. Elle avoit une fille parfaitement belle, qui n'avoit point encore paru. Elle vouloit la marier avant que de la mener à la Cour, & elle choisit le Comte d'Amboise entre tous ceux qu'on lui proposa. Ce mariage qui étoit également avantageux pour lui & pour Mademoiselle de Roye, fut arrêté avant même qu'ils se fussent vus ; mais comme elle avoit la réputation d'être fort belle, Monsieur d'Amboise se fit un grand plaisir de penser qu'elle seroit à lui ; & l'on peut dire que le désir & l'espérance formoient déja dans son cœur un commencement de passion, avant qu'il en eût vu l'objet.

Quoique Mademoiselle de Roye dût avoir pris cette espece d'indolence que la solitude donne ordinairement, la vivacité de son esprit lui faisoit saisir

aisément les premieres impressions qui lui étoient données, & ce qu'elle entendoit dire à sa mere, de la bonne mine, de l'esprit & de la générosité du Comte, la remplissoit d'une estime qui la disposoit à quelque chose de plus.

Le jour qu'il devoit lui faire sa premiere visite, elle s'étoit parée avec plus de soin qu'à l'ordinaire, quoiqu'elle fût d'une beauté à charmer tous ceux qui la voyoient. C'étoit un de ces agréables jours d'été qui invitent à se promener. Le Soleil qui n'avoit point paru, laissoit une fraîcheur délicieuse: & Mademoiselle de Roye se promenoit dans une des avenues de la maison, avec deux Dames des amies de sa mere, qui étoient venues diner avec elle. Comme il étoit assez bonne heure pour n'attendre pas encore le Comte d'Amboise, & que Madame de Roye étoit occupée de quelques affaires, elle fut bien aise que la promenade les amusât durant le tems qu'elle seroit obligée d'y donner. Elles avoient déja atteint le bout d'une allée où étoit un cabinet ouvert de tous côtés, fort agréable, & dans lequel elles alloient entrer pour s'asseoir, lorsqu'elles apperçurent un Cavalier qui mettant pied à terre, laissa ses gens derriere lui, & s'avança vers elles. A mesure qu'il s'approchoit, elle remarquoit sa taille & son air, qui lui parurent dignes de toute l'attention qu'elle leur donnoit. Elle ne douta point que ce ne fût Monsieur d'Amboise; il venoit au jour

marqué, son empressement ne pouvoit lui déplaire. La bonne mine de celui qu'elle voyoit, répondoit à l'idée qu'elle s'étoit faite du Comte. Ces Dames qui étoient avec elle, ne le connoissoient point, parce qu'elles n'étoient pas de la Cour. Elles avoient appris qu'on l'attendoit ce jour-là, & elles crurent aussi que c'étoit lui. Elles lui donnerent des louanges qui aidérent encore à la prévenir en sa faveur.

Mademoiselle de Roye fut ravie de le voir, elle se hâta peut-être un peu trop de le suivre; c'étoit Monsieur d'Amboise qui lui devoit inspirer cette joie que donne la premiere rencontre de ce qui doit plaire; & c'étoit pour le Marquis de Sansac qu'elle la sentoit. Le hazard l'avoit conduit en ce lieu, il venoit de chez une Dame de ses parentes, & s'étant trouvé proche de la maison de Madame de Roye, comme il avoit entendu parler de la beauté de sa fille, il prit l'occasion de leur faire une visite. Il n'avoit point vu Madame de Roye depuis la mort de son mari. Elle vivoit dans une si grande retraite, qu'on n'avoit encore osé la troubler: cependant après un an de veuvage, il crut qu'elle ne feroit pas difficulté de le recevoir.

Il s'approcha de ces Dames, & quoiqu'il n'en connût aucune, il leur dit tout ce que la politesse & la galanterie lui inspirerent en cette rencontre; mais il distingua d'abord Mademoiselle de Roye des au-

tres. Aussi quoique l'une d'elles eût de la jeunesse, & même de la beauté, celle de Mademoiselle de Roye étoit si parfaite qu'on ne pouvoit regarder qu'elle en un lieu où elle étoit. Elle trouva je ne sçais quoi d'agréable dans cette aventure qui lui donna envie de la faire durer. Elle pria ces Dames de ne point dire son nom, & sçachant que les affaires qui retenoient sa mere, ne seroient pas sitôt finies, elle proposa à la compagnie d'aller s'asseoir dans le Cabinet.

Le chemin que le Marquis de Sansac avoit tenu, ne permettoit pas de douter qu'il n'allât chez Madame de Roye; il ne se défendit point d'avoir eu ce dessein, & ces Dames se confirmant dans la pensée qu'il fût Monsieur d'Amboise, lui firent plusieurs questions fines sur Mademoiselle de Roye, qui lui firent juger qu'elles le prenoient pour ce Comte, qu'il sçavoit être sur le point de l'épouser. Elles lui demanderent s'il n'avoit rien à se reprocher, de s'amuser avec elles, lorsqu'il avoit l'occasion de voir une si belle personne. Elle rougit malgré elle, d'une maniere qui aida à le persuader qu'il ne s'étoit pas trompé, quand il avoit pensé qu'elle étoit Mademoiselle de Roye.

Le lieu où il la rencontroit, & son extraordinaire beauté, lui en avoient déja donné de grands soupçons; il n'en douta plus, il jugea même par ce qu'on lui disoit, qu'elle n'avoit point encore vu

le Comte d'Amboise, & qu'on l'attendoit. L'aventure lui parut agréable à son tour, cette erreur le faisoit regarder favorablement d'une belle personne, il prit le parti de ne pas répondre positivement pour ne les point désabuser, & pour pouvoir aussi se tirer de ce pas lorsqu'elles viendroient à le connoître. „ On ne sçauroit [dit-il] avoir une plus „ grande idée de la beauté de Mademoiselle de Roye, „ que j'en ai : cependant j'ai peine à croire qu'elle „ soit au-dessus de ce que je vois ici „ ajouta-t-il, en la regardant d'une maniere qui la persuadoit qu'il en étoit touché. Elle prenoit un plaisir très-sensible à ce qui se passoit, & elle étoit flatée de ce prompt effet de ses charmes, d'une maniere qui aidoit encore à la rendre favorable à celui qui lui en faisoit connoître le pouvoir. Ils avoient déja été une heure dans ce Cabinet, lorsqu'une grosse pluie les y tint assiegés. Personne n'en fut fâché, la conversation étoit si brillante, qu'il ne leur étoit pas possible de songer au temps qu'ils y demeuroient. Monsieur de Sansac avoit un agrément infini dans sa personne, & dans tout ce qu'il disoit, & sa vivacité naturelle étoit encore augmentée par ce qu'il y avoit de piquant dans cette rencontre.

Mademoiselle de Roye étoit charmée de le trouver si digne de lui plaire : leurs yeux se rencontrerent plus d'une fois d'une maniere qui la fit rougir, & qui lui fit ensuite éviter ceux de Monsieur de

Sanſac. En effet quoiqu'elle crût qu'il étoit le Comte d'Amboiſe, & qu'elle devoit l'épouſer, elle ſentoit ſans le démêler, je ne ſçais quoi d'indépendant de ſon devoir. Elle eut tout le loiſir de s'abandonner à une erreur qui lui devoit être ſi fatale dans la ſuite : car l'orage ne ceſſoit point, & ils ne pouvoient ſortir du Cabinet. Enfin Monſieur d Amboiſe arriva, & comme il vit des Dames dans le Cabinet, il y entra, penſant que ce fût Madame & Mademoiſelle de Roye,

Il n'y trouva point cette Comteſſe qu'il avoit vue à la Cour ; mais il reconnut auſſi-tôt ſa fille au portrait qu'on lui en avoit fait, & ſur les mêmes apparences qui avoient déja fait croire au Marquis de Sanſac, que c'étoit elle ; de ſorte qu'il lui adreſſa ſes complimens. Cependant comme il pouvoit ſe tromper, & que la préſence de tant de perſonnes le retenoit, il ne lui dit rien qui marquât préciſement qu'il étoit celui qu'elles attendoient.

Il ne méritoit pas moins que le Marquis de Sanſac d'occuper cette Compagnie. Une taille agréable & au-deſſus de la médiocre, un air noble, je ne ſçais quoi de fin & de paſſionné, le rendoient très-capable de plaire. Ces Dames lui rendirent toute la juſtice qui lui étoit due ; mais Mademoiſelle de Roye fut fâchée d'être déja contrainte de douter qui des deux étoit ſon Amant. Elle les regarda l'un & l'autre, comme pour leur demander lequel elle étoit obligée

d'aimer; mais c'étoit avec une certaine difference qui sembloit marquer qu'elle eût bien voulu que c'eût été Monsieur de Sansac.

La plus âgée de ces Dames qui voyoit l'embarras de cette jeune personne, jugea qu'il falloit le faire cesser. Comme les Femmes de Mademoiselle de Roye avoient été contraintes de se retirer dans le Cabinet, à cause de la pluie, elle envoya l'une d'elles demander le nom de Monsieur d'Amboise à ses Gens, & l'ayant sçu, elle le fit connoître à Mademoiselle de Roye.

Cette jeune personne ne pût s'empêcher de le regarder avec plus de froideur que naturellement elle ne devoit en avoir. La vivacité de la conversation avoit animé son visage, & augmentoit encore sa beauté; Monsieur d'Amboise la consideroit avec l'interêt d'un homme à qui elle étoit destinée, & malgré l'idée qu'il avoit conçue d'elle, il trouvoit lieu d'être surpris; mais la maniere dont elle le reçut, ne lui permit pas de goûter ce charme qu'excite dans le cœur la naissance d'une passion, & l'amour lui refusa son premier plaisir.

Elle regarda, sans s'en appercevoir, Monsieur de Sansac avec moins de précaution qu'auparavant, comme si elle lui eût dit adieu par ce regard, & qu'elle fût devenue plus hardie lorsqu'il lui falloit ôter l'espérance, qu'elle ne l'avoit été un moment plutôt, lorsqu'elle avoit cru pouvoir lui en donner.

Monsieur d'Amboise avoit les yeux trop attachés sur Mademoiselle de Roye, pour ne pas suivre les siens; peut-être aussi que l'opposition naturelle de Sansac & de lui, avança ses craintes: enfin il soupçonna une partie de la vérité.

L'orage continuoit toujours & Madame de Roye qui avoit achevé les affaires qui l'avoient retenue, les vint reprendre dans son Carrosse. Elle ne s'attendoit point de trouver le Marquis de Sansac dans ce lieu: cependant elle lui fit beaucoup de civilités. Cette Comtesse marqua à Monsieur d'Amboise toute l'estime qu'elle avoit pour son mérite, & la joie où elle étoit de le voir; mais ces honnêtetés ne lui ôtoient pas l'idée désagréable qu'il avoit prise malgré lui.

Madame de Roye les mena dans son appartement, & les divers mouvemens qui partageoient cette compagnie, y firent naître quelque sorte d'ennui. Le Comte d'Amboise qui naturellement n'aimoit pas Sansac, trouvoit la visite de ce Marquis trop longue. Peu s'en falloit que Monsieur de Sansac ne trouvât la même chose de celle du Comte d'Amboise, quoiqu'il n'ignorât pas le dessein qui l'amenoit, cependant il fallut qu'il lui cedât la place.

Les Dames s'en allerent aussi, de sorte que le Comte d'Amboise demeura le dernier. Il marqua à Mademoiselle de Roye combien l'avantage de lui être destiné le charmoit; mais il lui dit en même-

temps que s'il n'étoit pas assez heureux pour toucher son cœur, il se trouvoit fort à plaindre. Mademoiselle de Roye lui répondit qu'elle n'avoit point de cœur à donner, mais seulement un devoir à suivre. L'air dont elle prononça ces paroles n'étoit pas propre à donner des espérances à un Amant. Elle prit peu de soin de soutenir la conversation, mais elle laissa voir assez d'esprit pour achever ce que sa beauté avoit commencé, & assez de difficultés à la possession de son cœur, pour rendre la passion du Comte d'Amboise très-vive dès ce jour-là.

Lorsque Mademoiselle de Roye fut seule, elle demeura dans une profonde rêverie, & quoiqu'elle ne démêlât pas encore ses sentimens, à l'égard de Monsieur d'Amboise & de Monsieur de Sansac, il lui sembloit néanmoins que ce dernier étoit le plus aimable.

De son côté il avoit été frapé de la beauté de Mademoiselle de Roye. Il avoit remarqué que sa conversation ne lui déplaisoit pas, & qu'elle avoit reçu le Comte d'Amboise avec assez de froideur, de sorte qu'il ne remportoit que des idées agréables.

Il parla d'elle à la Cour avec de si grands éloges, que la Reine eut de l'impatience de la voir; & comme il avoit sçu de Madame de Roye, qu'elles ne reviendroient pas si tôt de la campagne, il le dit à la Reine qui témoigna en être fâchée.

Sanſac qui ne cherchoit qu'un prétexte pour retourner chez Madame de Roye, ſe fit un plaiſir de lui aller apprendre les ſentimens de la Reine; il vit Mademoiſelle de Roye une ſeconde fois, il crut démêler quelque joie dans ſes yeux: il lui dit mille choſes, que les diſpoſitions où elle étoit pour lui, lui faiſoient entendre facilement, & qui ne pouvoient cependant déplaire à Madame de Roye. Le Comte d'Amboiſe qui étoit en droit de les aller voir ſouvent, arriva dans le tems que Monſieur de Sanſac en ſortoit. Une ſeconde viſite de ce Marquis le chagrina. Son inquiétude qui parut malgré lui à Mademoiſelle de Roye, le lui fit trouver bizarre, & acheva de le perdre auprès d'elle.

Elle ſentit ſon éloignement pour lui avant que de connoître que Sanſac en étoit la cauſe. Les ſoins que le Comte lui rendoit lui devinrent incommodes, & lui donnerent d'abord une répugnance pour lui qu'elle combattoit en vain. Un Amant pour qui l'on eſt obligé d'avoir des égards, ſe fait toujours beaucoup haïr, quand il ne ſe fait pas aimer.

Le Comte d'Amboiſe s'appercevoit bien que Mademoiſelle de Roye ne l'aimoit pas, il en ſoupçonnoit la cauſe, & ſuivant la coutume des Amans malheureux, il cherchoit à s'éclaircir plus particulierement de ce qu'il ne ſçavoit pas aſſez pour être tout-à-fait miſérable.

Un jour que le Roi étoit à la promenade, & que

toute la Cour le suivoit, ce Comte voyant que Sansac étoit à quelques pas de la foule, s'approcha de lui pour lui parler de Mademoiselle de Roye. Mais quoiqu'ils eussent également envie de parler d'elle, aucun d'eux ne pouvoit se résoudre à commencer. Enfin d'Amboise suivit son dessein, il la loua beaucoup; mais Sansac la loua peu, autant peut-être pour n'être pas d'accord avec son Rival, que de peur de se découvrir. Cependant le Comte d'Amboise n'étoit pas en état de se rassurer, il auroit été inquiet si le Marquis de Sansac avoit trop admiré Mademoiselle de Roye, & il le fut encore de ce qu'il ne vouloit pas l'admirer.

Peu d'heures après sa jalousie fut entierement confirmée. Le soir chez le Roi, la conversation s'étant tournée sur la beauté de quelques femmes de la Cour, le Marquis de Sansac qui n'étoit plus alors retenu par la présence de Monsieur d'Amboise, ne put s'empêcher de louer extrêmement Mademoiselle de Roye, & il en parloit même avec beaucoup de vivacité, lorsque le Comte arriva. Le Roi l'appercevant de loin. „ Voilà Sansac [lui dit-il, en élevant la voix] „ qui dit plus de merveilles de la beauté de Mademoiselle de Roye, que vous ne nous en avez jamais „ dit. „ Ces deux Rivaux rougirent à ce mot. cette rougeur fut remarquée; on leur en fit la guerre le reste du soir, & ils eurent besoin de tout leur esprit pour la soutenir. Ils connurent plus particulière-

ment dans cette occasion tout ce qu'ils en avoient l'un & l'autre, & ils ne s'estimerent que pour se haïr davantage.

Le Comte de Sansac, pere du Marquis, souhaitoit de marier son fils à Mademoiselle d'Annebault, de qui la beauté pouvoit rendre heureux un homme qui n'auroit pas aimé Mademoiselle de Roye; il n'osoit s'opposer ouvertement aux volontés de son pere, mais il reculoit ce mariage, & il y avoit beaucoup de répugnance. Madame de Roye mena dans ce tems-là sa fille à la Cour, où elle reçut tous les applaudissemens qu'elle méritoit.

Elle fit des amans & des ennemies. La Comtesse de Tournon fut de celles à qui sa beauté donna le plus de chagrin, & qui le dissimula le mieux. Le Comte de Sancerre la trouva parfaitement aimable, & n'osa dire qu'il l'aimoit, parce qu'il ne soupçonna pas que Monsieur d'Amboise pût être haï. Il fit un voyage peu de tems après qui lui servit à cacher sa passion, mais qui ne l'en guérit pas.

Mademoiselle de Roye ne tarda gueres à apprendre qu'on marioit le Marquis de Sansac à Mademoiselle d'Annebault: elle fut surprise de cette nouvelle, & encore plus de s'y trouver si sensible. Malgré elle, elle s'attachoit à la railler, & à lui trouver des défauts.

Le mariage de Monsieur d'Amboise étoit sur le point de se conclure, lorsqu'il y survint des diffi-

cultés qu'on n'avoit pas prévues. Le Roi eut quelque connoiſſance d'un ſoulevement que le Prince de Condé vouloit exciter dans le Royaume, & parce que ce Comte étoit particuliérement attaché à lui, on crut qu'il y avoit quelque part, quoiqu'on n'eût aucune preuve contre lui, il ſuffiſoit qu'on eût des ſoupçons pour devoir veiller de près ſur ſes démarches. Il n'étoit point de la politique de lui laiſſer épouſer une parente de la Princeſſe de Condé, avant que ſa conduite fût éclaircie.

Il ſe paſſa beaucoup de choſes durant ce retardement Madame de Roye ne ſçachant point les ſentimens que Sanſac avoit pour ſa fille, le recevoit comme les autres Gens de la Cour. Cette jeune perſonne s'informoit avec trop de ſoin de ce qui regardoit le mariage de Mademoiſelle d'Annebault, pour ignorer la réſiſtance qu'il y apportoit, & il ne lui étoit pas même difficile de comprendre qu'elle y avoit part. L'application qu'elle avoit pour toutes les actions de ce Marquis, la confirmoit à tous momens dans la penſée qu'elle l'avoit touché. Elle ſuivoit ſon penchant avec ſcrupule, mais elle le ſuivoit.

Sanſac remarquoit tous les jours de petits effets de la paſſion de Mademoiſelle de Roye, qui le charmoient : cependant dans les termes où elle étoit avec Monſieur d'Amboiſe, il n'oſoit lui parler ouvertement de peur de perdre ces marques de ſa

tendresse s'il la forçoit de les demêler ; mais il fit confidence à Mademoiselle de Sansac sa sœur, des sentimens qu'il avoit pour Mademoiselle de Roye, & il la pria de faire, s'il se pouvoit, une étroite liaison avec elle, & de tâcher à détruire Monsieur d'Amboise dans son esprit, afin que le mariage de ce Comte étant déja reculé par des raisons de politique, le fût encore par l'éloignement qu'elle auroit pour lui.

Mademoiselle de Sansac eut d'abord quelque peine à rendre de méchans offices à un homme pour qui elle avoit une estime singuliére ; mais cette même estime la porta insensiblement à agir contre son mariage. Comme elle avoit beaucoup d'esprit, & qu'elle étoit sœur de Sansac, il ne lui fut pas difficile d'entrer dans un commerce d'amitié très-étroit, avec Mademoiselle de Roye, qui ne lui cacha point le chagrin où elle étoit, de se voir destinée à un mari pour qui elle avoit si peu d'inclination. Elle rendoit justice à ses bonnes qualités, mais c'étoit avec une espece de dépit. Son mérite lui étoit un reproche secret de l'indifférence qu'elle avoit pour lui. Elle le haïssoit de ce qu'il l'aimoit, & de ce qu'il étoit aimable.

Mademoiselle de Sansac qui étoit fille de la Reine, & celle qui en étoit la mieux traitée, lui offrit toute sa faveur auprès de cette Princesse, pour qu'elle parlât à Madame de Roye, afin qu'on

rompît ce mariage. Mademoiselle de Roye qui craignoit de déplaire à sa mere, s'y opposa d'abord avec assez de vivacité; néanmoins elle laissa entrevoir que si la chose avoit pu se faire sans sa participation, elle en auroit eu de la joie.

Il n'en falloit pas davantage pour obliger Mademoiselle de Sansac à la servir. Elle avoit besoin d'aller aux eaux de Spa pour sa santé, & elle vouloit avant que de partir, en parler à la Reine, afin de ne pas manquer le tems d'obliger son amie; quoique Mademoiselle de Roye fût bien éloignée de lui avouer l'inclination qu'elle avoit pour son frere, c'étoit beaucoup qu'elle évitât de parler de lui.

La haine du Comte d'Amboise pour Sansac augmentoit extraordinairement. Mademoiselle de Roye sans s'en appercevoir, donnoit à ce dernier des marques d'une estime toute particuliére, qui ne pouvoient échaper à la pénétration d'un Amant; aussi balançoit-il quelquefois sur le parti qu'il devoit prendre. Il lui étoit désagréable d'épouser une personne prévenue d'une autre inclination; la raison s'opposoit à ce dessein, mais il étoit amoureux. Comment perdre l'espérance de la voir à lui? Après bien des incertitudes, il voyoit qu'il ne lui étoit pas possible de prendre aucune résolution.

Le Marquis de Sansac témoigna tant de froideur pour Mademoiselle d'Annebault, qu'elle travailla

de

de son côté à éviter de l'épouser, de sorte que ce mariage fut rompu. Mademoiselle de Roye en eut une joie si grande, qu'il ne lui fut pas possible de la cacher à Mademoiselle de Sansac, à qui tous ses mouvemens n'étoient pas indifférens. Elle voyoit souvent le Comte d'Amboise chez cette amie. Elle l'avoit trouvé aussi aimable que malheureux, & insensiblement la pitié l'avoit menée à d'autres sentimens. Elle entroit toujours plus fortement dans les intérêts de son frere, & même elle croyoit servir Monsieur d'Amboise, en l'empêchant d'épouser une personne qui le haïssoit.

Le Comte de Sansac son pere, fut poussé par elle à souhaiter que son fils épousât Mademoiselle de Roye: ce qui pouvoit n'être pas difficile dans la conjoncture presente. La Maison d'Amboise n'avoit jamais ménagé les Sansacs dans aucune occasion. Les Sansacs que la faveur rendoit hardis, avoient souvent cherché à leur déplaire, de sorte que rien ne les retint, & Mademoiselle de Roye étoit un parti si considérable, qu'ils entreprirent de faire parler à Madame de Roye: cependant ils ne voulurent d'abord demander qu'une préférence, si le mariage de Monsieur d'Amboise ne s'achevoit pas. Mademoisel'e de Sansac pria la Reine de vouloir bien entrer dans cette affaire. Cette Princesse le lui promit, & Mademoiselle de Sansac partit pour les Eaux de Spa. Après cette promesse, la Reine lui

tint bientôt parole : elle fit des propositions à Madame de Roye. Elle lui laissa comprendre que l'attachement de Monsieur d'Amboise pour le Prince de Condé, le rendoit toujours suspect, & qu'il étoit des partis plus avantageux par la faveur & par l'amitié du Roi ; mais Madame de Roye étoit de ces femmes exactes à ce qu'elles ont promis. Les bonnes qualités du Comte lui avoient donné pour lui une amitié que son malheur augmentoit encore. Elle supplia la Reine de souffrir qu'elle tînt parole à Monsieur d'Amboise, & qu'elle esperât que le Roi le reconnoîtroit innocent, & lui rendroit sa bienveillance.

La Reine qui cherchoit à obliger Mademoiselle de Sansac, pressa Madame de Roye encore plus fortement, & n'oublia rien de ce qui pouvoit favoriser les Sansacs. Enfin elle lui demanda sa parole pour le Marquis si elle rompoit avec le Comte d'Amboise. Madame de Roye fut blessée des propositions qu'ils lui faisoient faire dans le tems qu'elle étoit engagée avec un homme qu'ils n'aimoient pas, & de ce qu'ils saisissoient si promptement une occasion d'insulter à sa disgrace. Elle dit à la Reine qu'elle étoit au desespoir de ne pouvoir lui rien promettre là-dessus, parce que sa fille avoit de l'antipathie pour le Marquis de Sansac ; ce n'étoit pas qu'elle le crût, mais elle se tiroit par-là d'un pas embarrassant.

Ce méchant succès mit Sansac dans un chagrin &

dans une confusion étrange ; quoique les regards de Mademoiselle de Roye l'eussent souvent assuré qu'il n'étoit point haï, il n'osoit plus les en croire. Enfin il étoit sûr de la haine de Madame de Roye, s'il doutoit encore de celle de sa fille, & il perdoit l'espérance d'être jamais heureux.

Madame de Roye ne voulut point instruire cette jeune personne de ce qui s'étoit passé, pour ne la pas détourner des sentimens qu'elle devoit avoir pour le Comte d'Amboise. Elle jugea aussi qu'il falloit qu'il l'ignorât lui-même, de peur que malgré les dispositions où l'on étoit contre lui à la Cour, il n'en vînt à des extrémités fâcheuses avec un homme que le Roi aimoit. Elle remena le lendemain sa fille à la campagne, à une maison plus éloignée que celle où elle étoit d'abord, en attendant quelque changement aux affaires du Comte, auquel elle témoigna que l'air de disgrace où il étoit, n'apporteroit aucune altération aux sentimens qu'elle avoit pour lui.

Mais que servoient ces sentimens au Comte d'Amboise ? Il étoit presque sûr que ceux de sa Maitresse lui étoient contraires. Il résolut de s'en éclaircir, & de faire en sorte que Mademoiselle de Roye se trouvât engagée par les prieres qu'il lui feroit, ou par son propre interêt, de lui avouer une chose dont le soupçon lui étoit déja si funeste, que la certitude ne pouvoit l'être davantage. Si Mademoiselle

de Roye étoit prévenue d'une autre inclination, il valoit mieux qu'il en fût une fois persuadé, que de le craindre toujours. Cependant il eut des occasions de s'en instruire, mais il n'avoit pas la force d'en profiter ; & quand il étoit sur le point de l'apprendre, il ne vouloit plus le sçavoir.

Mademoiselle de Roye étoit partie si promptement pour la campagne, que Sansac n'avoit pu trouver l'occasion de lui parler. Les difficultés qu'il trouvoit à s'expliquer avec elle ne le rebutoient point ; il étoit piqué des paroles que Madame de Roye avoit dites à la Reine, & l'amour joint au dépit, lui faisoit chercher tous les moyens de s'éclaircir. Mademoiselle de Sansac étoit trop éloignée pour pouvoir le servir auprès de Mademoiselle de Roye. Il jetta les yeux sur Madame de Tournon : c'étoit la plus adroite & la plus insinuante de toutes les femmes. Elle avoit trouvé le secret de s'attirer l'estime & l'amitié de Madame de Roye, & elles avoient toûjours été dans une grande liaison ensemble. Monsieur de Sansac pensa qu'il pourroit aller chez Madame de Roye avec elle, & qu'il trouveroit les moyens de parler à Mademoiselle de Roye. Il rendit à Madame de Tournon des visites qu'elle reçut avec plaisir. Quoiqu'elle ne fût pas dans la premiere jeunesse, elle étoit encore assez aimable pour pouvoir se flater aisement d'être aimée ; & le Comte de Tournon dont elle étoit veuve, lui avoit laissé des biens si con-

ſidèrables, que la penſée de pouvoir faire une fortune éclatante à ce Marquis, aida encore à la ſéduire.

Quoiqu'elle dût connoître que les ſoins qu'il lui rendoit, n'avoient pas le caractere de l'amour, on ſe trompe aiſement ſur une matiere ſi delicate. L'application qu'on apporte à l'examiner, eſt un moyen preſque ſûr de s'y méprendre : ainſi Madame de Tournon donnoit à toutes les actions de Sanſac, le ſens qui convenoit le mieux aux ſentimens qu'elle avoit pour lui.

Mais elle ne put jouir long-temps de ſon erreur. Il lui laiſſa le triſte loiſir de faire des reflexions ; elle vit la différence du procédé qu'il tenoit au ſien. Enfin, comme il avoit peu d'application aux actions de la Comteſſe, & qu'il croyoit qu'elles ne partoient que de l'amitié, parce qu'il ne ſentoit rien de plus pour elle, il lui propoſa, lorſque quelques jours furent paſſés, d'aller avec elle chez Madame de Roye. Cette propoſition fit ouvrir les yeux à Madame de Tournon, & elle demeura perſuadée qu'il étoit amoureux de Mademoiſelle de Roye, lorſqu'elle lui eut parlé de cette belle perſonne. La honte de s'être trompée, la douleur d'aimer en vain, & le dépit de voir triompher Mademoiſelle de Roye qu'elle haïſſoit, ne pouvoient demeurer ſans effet dans le cœur de Madame de Tournon : cependant ſa diſſimulation naturelle l'empêcha d'é-

clater. Elle lui promit de faire la partie qu'il lui proposoit, mais elle s'étoit déja apperçue que Madame de Roye avoit quelque chagrin contre les Sansacs. Elle lui écrivit que le Marquis l'avoit priée de le mener chez elle. Madame de Roye qui après les propositions qui s'étoient faites, & ce qu'elle avoit dit à la Reine, sentit qu'elle seroit embarrassée de cette visite, répondit promptement à Madame de Tournon, pour l'engager à détourner Sansac de ce dessein. Madame de Tournon qui en écrivant à Madame de Roye, n'avoit cherché qu'à s'attirer cette réponse, montra la lettre à Sansac, comme à un ami pour qui elle n'avoit rien de caché.

Sansac, que ce méchant succès chagrina, ne consulta plus la Comtesse sur une chose dont il n'étoit pas tems de lui découvrir le motif; il voulut aller chez Madame de Roye, mais il ne vit point sa fille, quoiqu'il l'eût demandée. On lui dit qu'elle se portoit mal; il y retourna une seconde fois, & on refusa encore de la lui laisser voir, sur des prétextes qui lui parurent peu vraisemblables. Il sçut que Monsieur d'Amboise étoit avec elle, de sorte que honteux du peu de succès de ses visites, & désesperé d'avoir un Rival plus heureux que lui, il prit la résolution de quitter Paris, & il alla à une de ses Terres qui en étoit fort éloignée.

Mademoiselle de Roye que la précipitation avec laquelle on l'avoit remenée à la campagne, avoit

toujours inquietée, & qui voyoit avec chagrin qu'on l'empêchoit de recevoir les visites de Sansac, pensa que peut-être Madame de Roye avoit découvert ses sentimens pour lui, & elle en étoit dans une honte & dans un accablement extrêmes.

Monsieur d'Amboise lui marquoit combien il étoit affligé de lui voir cette mélancolie, sans toutefois s'en plaindre, & sans lui marquer qu'il pouvoit en partie la pénétrer. Une conduite si respectueuse toucha Mademoiselle de Roye, & la pitié succeda à sa haine, mais l'amour ne succeda point à la pitié.

Il étoit trop innocent de la conspiration du Prince de Condé, pour en être accusé longtemps, & il en étoit alors presque justifié. Mademoiselle de Roye vit qu'elle alloit l'épouser, il en usoit d'une maniere qui méritoit quelque douceur de sa part, & il lui parut que le devoir suppléroit aux mouvemens de son cœur.

Un jour que la tristesse du Comte d'Amboise étoit extraordinaire, elle lui dit plus de choses obligeantes qu'elle ne lui en avoit jamais dit, mais elles ne firent que redoubler le chagrin de cet Amant.
„ Hé! Mademoiselle [lui dit-il] ne vous contrai-
„ gnez point : ces dehors étudiés ne me rendent
„ pas moins à plaindre, vous affectez de me marquer
„ de la bonté, & que je serois heureux, si vous
„ en aviez assez pour chercher à me la cacher.
Ce discours embarrassa Mademoiselle de Roye, il

étoit assez fondé pour lui causer un peu de desordre, elle fut longtemps sans répondre, & Monsieur d'Amboise s'enhardissant par ce silence, ou plutôt se confirmant dans ses soupçons, n'eut plus la force de les empêcher de paroître. „ Mademoiselle [lui „ dit-il] je ne vois que trop que je vous suis indifé„ rent, pourquoi ne voulez-vous pas que je le voye? „ Ayez du moins de la sincérité, si vous n'avez pas „ de tendresse. Je suis réduit au point de vous „ être obligé, si vous m'avouez que vous ne m'ai„ mez pas. „ Il accompagnoit ces paroles de larmes: Mademoiselle de Roye en fut vivement pénétrée. Pourquoi cette contrainte éternelle ? Elle n'étoit point encore sa femme. Une pareille confidence ne pouvoit servir qu'à la dégager & à la mettre dans la liberté de suivre ses sentimens.

„ Si la plus grande estime qui fut jamais [lui„ dit-elle] . . „ Non Mademoiselle [interrompit-il] „ toute votre estime ne sçauroit me consoler de „ votre indifférence ; mais [ajouta-t-il, pressé par „ sa jalousie] si quelque chose pouvoit l'adoucir, „ ce seroit une confiance sans reserve, elle m'est „ bien due pour me récompenser de tout ce que „ vous ne me donnez pas. „ Quelle est cette con„ fiance que vous demandez encore? [lui dit Made„ moiselle de Roye.] Il me semble que je vous en „ marque beaucoup. „ Ah ! Mademoiselle, [lui „ dit-il] ce n'est point assez, marquez m'en davan-

tage,

„ tage, c'est me punir de ma curiosité ; que de la „ satisfaire, & toute la grace que je vous demande, „ c'est que vous m'appreniez mon malheur tout „ entier. N'ai-je point de Rival ? avouez-le moi. „ Devez-vous douter que je ne sois indifférente, „ [lui dit Mademoiselle de Roye] puisque vous ne „ m'avez pas rendue sensible, vous qui m'étiez des-„ tiné ? Hélas, Mademoiselle [lui dit-il] votre „ cœur pouvoit être prévenu ... ' " Prévenu [lui „ dit Mademoiselle de Roye] connoissois-je quel-„ qu'un avant que d'être engagée avec vous ? Hé ! „ Mademoiselle, [interrompit-il, emporté par sa „ jalousie] n'aviez-vous vu personne avant moi ? Il „ ne faut qu'un moment pour faire naître l'amour.

A ce mot qui marquoit si précisément ce qui s'é-toit passé dans le cœur de Mademoiselle de Roye, une si grande rougeur lui couvrit le visage, que Monsieur d'Amboise ne douta plus de sa disgrace ; il s'appuya sur un siége, ne pouvant supporter sa douleur. „ Que me faites-vous envisager, Made-„ moiselle : [lui dit-il] Hé ! qu'il faut vous respecter „ pour vous marquer de la modération, en décou-„ vrant que vous avez pour un autre les sentimens „ qui m'étoient dûs par la violente passion que j'ai „ pour vous ! Mademoiselle de Roye que ces paroles pénétrerent jusqu'au fond de l'ame, ne put retenir ses larmes, & elle marquoit une si vive douleur, que Monsieur d'Amboise, malgré son desespoir,

fut touché de l'état où il l'avoit mise. Il la regarda avec toute la timidité que lui donnoit la pensée de lui avoir déplu ; & il sembloit par son silence, lui faire réparation d'avoir trop parlé. Enfin il lui demanda pardon de ce qu'il avoit dit, ou plutôt de ce qu'il avoit vu. Mademoiselle de Roye étoit dans un désordre extraordinaire. Son trouble & sa rougeur l'avoient trahie si cruellement, qu'elle n'osoit regarder Monsieur d'Amboise sans la derniere confusion, de sorte que ne sçachant que lui répondre, & ayant du chagrin contre lui, elle se retira dans son cabinet en le priant de la laisser en paix & de l'oublier.

Quels ressentimens n'eut point Monsieur d'Amboise contre celui qui lui enlevoit le cœur de sa Maitresse : s'il en avoit suivi l'impetuosité, il se seroit porté à de cruelles extrêmités contre lui ; mais il pensa que dans cette occasion un éclat lui attireroit toute la haine de Mademoiselle de Roye, & qu'il ne falloit point abuser d'un sécret dont elle lui avoit découvert une partie, & quelle lui avoit laissé pénétrer tout entier. Il se représentoit les larmes qu'il lui avoit vu répandre, & cette idée arrêtoit sa vengeance, quoiqu'elle augmentât son chagrin.

Ils furent quelque temps sans se voir ; le Comte d'Amboise étant sûr de ne pas plaire à Mademoiselle de Roye, & l'ayant en quelque sorte offensée, n'osoit se montrer à ses yeux ; Mademoiselle de Roye n'apprehendoit pas moins de recevoir de ses

visites. Il n'est point d'homme plus fâcheux qu'un Amant jaloux, quand il a raison de l'être, & droit de le témoigner.

Comme Madame de Roye s'apperçut que Monsieur d'Amboise ne venoit plus chez elle, elle en demanda la raison à sa fille ; & soupçonnant par l'embarras de cette jeune personne, qu'il y avoit eu quelque démêlé entr'eux, elle lui dit qu'elle vouloit qu'on le menageât, lui remit devant les yeux ce qu'assurement il lui seroit un jour, & même lui ordonna de faire dire au Comte, par un de leurs amis communs, qu'elle seroit bien aise de le voir. Il fallut que Mademoiselle de Roye obéît, mais elle en fut plus révoltée contre lui.

Monsieur d'Amboise sentit bien qu'il ne devoit pas pénétrer plus loin que l'apparence qui lui étoit favorable ; encore qu'il craignît de voir Mademoiselle de Roye, il ne laissa pas d'aller chez elle le lendemain avec empressement. Il la trouva seule dans sa chambre, la tête appuyée sur une de ses mains, & dans une réverie si profonde, qu'à peine s'en tira-t-elle par le bruit qu'il fit en entrant. La pensée que le Marquis de Sansac l'occupoit à ce point, renouvella la jalousie du Comte d'Amboise. „ Mademoiselle [lui dit-il en soupirant] que ceux qui „ peuvent vous faire rêver, sont heureux, & qu'on „ est à plaindre quand on est . . . „

Mademoiselle de Roye fut fachée qu'il commençât

ce discours. Le commandement de Madame de Roye l'avoit mise dans une disposition chagrine, de sorte que le regardant avec quelque dépit : „ Je n'ai rien „ à vous répondre [lui dit-elle] tout ce que je „ dirois vous seroit suspect ; mais je prévois les „ malheurs que votre défiance me prépare. “ Vous „ préparer des malheurs, Mademoiselle [lui dit-„ il] est-ce à moi que vous parlez ? Oui [lui dit-„ elle] je ne dois point me flater, vous avez eu „ des commencemens de jalousie, que j'ai peut-„ être augmentée par ma faute, je ne puis plus „ penser que vous ne me haïssiez point.

“ Helas, Mademoiselle, [lui dit-il] ce n'est pas „ ma haine que vous craignez, vous ne craignez que „ mon amour ; mais enfin je ne me trouve plus „ digne de vous, puisque je n'ai pu vous plaire ; „ c'est assez, je ne vous contraindrai pas davantage, „ je vous fuirai, puisque c'est la seule marque de „ passion qui vous puisse être agréable de ma part. „ Je vous aimerai toujours avec un amour violent, „ & je ne vous verrai jamais.

Mademoiselle de Roye ne lui en demandoit pas tant, mais le chagrin où elle l'avoit vu, & la disposition où il lui paroissoit être de se dégager, lui donna la hardiesse de le lui proposer. Elle lui représenta avec douceur, qu'il étoit desormais impossible qu'il fût content en l'épousant ; que puisqu'il avoit eu des soupçons une fois, il en auroit toujours ; &

qu'elle l'estimoit trop pour vouloir le rendre malheureux. Enfin, peu à peu elle essaya de le porter à retirer la parole qu'il avoit donnée à Madame de Roye. Il étoit dans un desespoir qui ne lui permettoit pas de répondre. Ses yeux étoient attachés sur Mademoiselle de Roye. Il ne s'étoit point attendu qu'on ne le rassureroit pas. „ Songez vous bien „ à ce que vous exigez de moi, Mademoiselle ? „ [lui dit-il] songez vous bien que je vous aime, „ & le plus grand effort de mon amour, est-il dû „ à la plus cruelle preuve de votre indifference ? " Vous pouvez me refuser [lui dit tristement Ma„ demoiselle de Roye.] Puis-je vous désobéir ! „ [lui dit-il en se levant] votre cœur ne consent „ point à mon bonheur, en voudrois-je malgré „ lui ? Mais du moins, Mademoiselle, jugez de l'ex„ cès de ma tendresse, par ce qu'elle me fait faire „ contre moi.

Il retourna à Paris, d'où il écrivit à Madame & à Mademoiselle de Roye, pour leur dire un éternel adieu. Il prioit Madame de Roye de lui pardonner s'il partoit sans la voir, & s'il répondoit si mal aux intentions qu'elle avoit bien voulu avoir en sa faveur; mais que l'éloignement que Mademoiselle de Roye avoit pour lui, y mettoit un obstacle invincible; que le mariage ne pouvoit faire son bonheur, s'il ne faisoit celui de la personne qu'il aimoit; & qu'il alloit porter sa douleur

dans des lieux éloignés pour se guérir, s'il se pouvoit, par l'absence. En effet, peu de jours après, s'étant absolument justifié d'être entré dans la conspiration du Prince de Condé, il passa en Angleterre avec la permission du Roi.

Madame de Roye étoit fort mécontente de ce qu'un mariage qu'elle avoit si ardemment souhaité, trouvoit de pareils obstacles. Elle avoit une si parfaite estime pour Monsieur d'Amboise, qu'il lui sembloit qu'il n'y avoit que lui qui fût digne de son alliance. Elle parla à sa fille avec ressentiment, & lui dit, qu'elle ne méritoit pas d'être aimée du Comte, & qu'elle seroit bien punie de sa froideur pour lui, lorsqu'elle épouseroit quelqu'un, qui en auroit pour elle. Elle essuya l'indignation de sa mere avec chagrin, mais ces menaces lui faisoient peu de peur. Elle songeoit que Sansac alloit profiter de la liberté où d'Amboise l'avoit laissée; mais elle ne sçavoit pas ce qui s'étoit déja passé à cette occasion.

Madame de Roye la remena à Paris, & le bruit s'étant répandu de sa rupture avec Monsieur d'Amboise, tous ceux qui pouvoient prétendre à elle songerent à l'obtenir.

Le Comte de Sancerre qui avoit eu de l'inclination pour elle, dès le même instant qu'il l'avoit vue, n'étoit point alors en France. Le Marquis de Sansac qui ignoroit que Monsieur d'Amboise se fût degagé,

étoit encore aux Terres de son pere ; mais il ne fut pas long-temps sans l'apprendre.

Entre tous ceux qui songerent à Mademoiselle de Roye, le Vicomte de Tavanes fut le plus empressé, & il fit des propositions pour l'épouser. Si-tôt qu'elle fut à Paris, Madame de Tournon l'appuya de tout son pouvoir. Il lui étoit d'une extrême importance que ce mariage fût arrêté avant que Sansac eût sçu que le Comte d'Amboise ne prétendoit plus à Mademoiselle de Roye. Elle exagera à Madame de Roye tous les avantages de ce parti. Le Vicomte de Tavanes possedoit de grands biens, & cherchoit encore à les augmenter, de sorte qu'il regardoit plus Mademoiselle de Roye par ceux qui lui étoient destinés, que par sa beauté.

Madame de Roye qui n'avoit rien de caché pour Madame de Tournon, lui avoit confié toute la conduite du Comte d'Amboise, à l'égard de sa fille, & l'avoit priée de découvrir si cette jeune personne n'avoit point quelque secrette inclination. Quoique ses soupçons eussent d'abord tombé sur le Marquis de Sansac, le refus qu'elle avoit fait de lui, la mettant hors d'état de renouer avec bienséance, lui donnoit de l'éloignement pour ce mariage.

Madame de Tournon ne croyoit que trop que puisqu'il aimoit Mademoiselle de Roye, il en étoit aimé, & elle n'en cherchoit point d'autre certitude. Cependant elle dit à Madame de Roye qu'après l'a-

voir examinée, elle lui trouvoit de l'indifférence pour tous les hommes, & même beaucoup pour Sanſac en particulier; qu'apparemment trop d'amour de la part du Comte d'Amboiſe, l'avoit empêché d'épouſer une perſonne incapable de ſentir jamais de paſſion, ni même de connoître les ſentimens qu'on avoit pour elle. Enfin elle lui conſeilla fortement d'accepter le Vicomte de Tavanes pour gendre. L'affaire ſe traita avec un grand ſecret, elle auroit été promptement achevée, ſi la maladie du Roi n'eût ſuſpendu toutes choſes.

Il fut ſaiſi à la Chaſſe d'un mal de tête ſi violent & ſi extraordinaire, que d'abord on en apprehenda les ſuites. Le péril où il étoit, rappella à Paris tous ceux qui s'intéreſſoient pour ſa vie. Le Marquis de Sanſac y revint avec empreſſement. Le Comte d'Amboiſe, quoiqu'il fût à peine arrivé en Angleterre, retourna en France. Cette maladie fut auſſi funeſte que violente. Le Roi mourut en huit jours, & ſa mort fit prendre une nouvelle face à toutes choſes. La Reine Marie Stuart perdit toute l'autorité qu'elle s'étoit acquiſe. Catherine de Medicis fut declarée Regente durant la minorité de Charles IX. & devint abſolue. Le Prince de Condé qui avoit été arrêté pour la conſpiration dont on le croyoit le chef, fut mis en liberté; il conſervoit toûjours beaucoup d'eſtime pour d'Amboiſe, & quoiqu'il n'eût pu le faire entrer dans ſes deſſeins, il ne l'en avoit pas moins aimé.

Le Marquis de Sanſac parla à Mademoiſelle de Roye le lendemain qu'il fut à Paris : elle étoit chez Madame de Tournon, où il y avoit beaucoup de monde, & elle étoit un peu écartée des autres, de ſorte qu'il trouva moyen de ſe placer auprès d'elle, ſans que Madame de Tournon pût s'y oppoſer.

Il demanda pardon à Mademoiſelle de Roye des propoſitions qu'il avoit fait faire à ſa mere, avant que de l'avoir conſultée ; il en accuſa la violence de ſa paſſion, & il lui dit que ce qu'il avoit appris de ſa haine pour lui, & le refus de Madame de Roye l'en puniſſoient aſſez. Mademoiſelle de Roye fut ſurpriſe de ce diſcours. „ Vous m'apprenez des „ choſes ſi nouvelles [lui dit-elle] que je ſuis em„ barraſſée à y répondre ; j'ignore la haine que j'ai „ pour vous, comme tout le reſte.

Madame de Tournon qui le vit attaché à parler à Mademoiſelle de Roye, feignant de ne s'en appercevoir pas, la fit approcher d'elle, lui diſant qu'elle étoit trop éloignée du reſte de la Compagnie.

Lorſque Mademoiſelle de Roye fit reflexion ſur ce qu'il lui avoit dit, elle crut que ces propoſitions s'étoient faites ce même jour, & que des raiſons de haine ou d'interêt, avoient déterminé ſa mere à un refus, ainſi elle concluoit qu'elle n'épouſeroit point Sanſac, dans le temps qu'elle s'aſſuroit d'en être tendrement aimée.

Ce Marquis cependant reprenoit des espérances ; il voyoit qu'il n'étoit point haï. Il comprenoit même que peut-être Madame de Roye en le refusant si cruellement, n'avoit cherché qu'à tenir parole à Monsieur d'Amboise ; & que les choses ayant changé, une seconde tentative pourroit réussir. Il voulut engager son pere dès le lendemain à parler à Madame de Roye, mais il le trouva si pénétré de la mort du Roi, dont il avoit été Gouverneur, qu'il n'en put même être écouté.

Ce Marquis étoit trop amoureux pour ne pas craindre d'être prévenu par ses Rivaux. Il connoissoit le pouvoir que Madame de Tournon avoit sur l'esprit de Madame de Roye ; il lui déclara son amour, & il la conjura de parler en sa faveur, en attendant que son pere pût entrer dans cette affaire. Madame de Tournon fut outrée de cette confidence, mais elle prit le parti de dissimuler, & elle sçavoit bien qu'elle devoit peu craindre qu'il réussît. Elle l'assura qu'il ne tiendroit pas à elle qu'il ne fût heureux. Il la crut, & il alla cependant voir Madame de Roye dès ce même jour ; mais bien des choses s'étoient passées, qu'il ignoroit.

Si tôt que Monsieur d'Amboise avoit été revenu d'Angleterre, il avoit été chez cette Comtesse qui l'avoit reçue avec beaucoup d'amitié. Elle venoit d'apprendre à sa fille qu'elle la destinoit au Vicomte de Tavanes, & cette nouvelle lui avoit donné une

ſi vive douleur, qu'elle n'avoit eu que le temps de lui répondre, qu'elle lui obéiroit toujours, & elle étoit ſortie de la chambre de ſa mere, pour donner un cours libre à ſes larmes.

Lorſqu'elle vit qu'elle n'avoit évité d'épouſer le Comte d'Amboiſe, que pour être au Vicomte de Tavanes, elle fut inconſolable. Sa perſonne lui avoit toujours déplu, & ſon deſſein le lui rendoit odieux. Elle penſoit que la parfaite eſtime qu'elle avoit pour le Comte d'Amboiſe, lui pouvoit tenir lieu d'amour, & qu'il lui auroit été plus ſupportable d'être à lui, puiſqu'elle ne croyoit plus épouſer Sanſac, que d'être au Vicomte de Tavanes. Enfin, le mal paſſé ne lui paroiſſoit plus un mal, & elle ne donnoit ce nom qu'au préſent.

Madame de Roye voulant faire connoître à d'Amboiſe qu'il n'avoit point perdu ſa confiance, ne lui fit point un ſecret du mariage de Monſieur de Tavanes avec ſa fille, & elle lui en parla comme d'une choſe qui ſeroit bientôt concluë. Mais que ne produiſit point cette nouvelle dans l'eſprit de Monſieur d'Amboiſe ? Mademoiſelle de Roye alloit épouſer un homme qu'il ſçavoit bien qu'elle n'aimoit pas. La penſée de la perdre ſans retour, & de la voir poſſeder par un mari qui l'avoit ſi peu meritée, excitoit en même temps ſon déſeſpoir & ſon indignation.

Il demanda à Madame de Roye la permission de voir sa fille, & il alla la trouver à son appartement. Elle étoit dans un état si triste, qu'il n'avoit pas besoin de son amour pour en être sensiblement touché. Son visage étoit couvert de larmes qui ne diminuoient point sa beauté. „ Vous êtes témoin de „ ma douleur [lui dit-elle, sentant qu'elle ne pou- „ voit cacher ses pleurs] & vous sçaurez bientôt „ ce qui l'a causée. Je ne le sçais peut-être déjà „ que trop [lui dit-il] Mademoiselle, & j'ose dire „ que je sens plus encore les maux que vous sen- „ tez, que je n'ai jamais senti tous ceux que vous „ m'avez faits. Que votre honnêteté m'est cruelle! „ [lui dit Mademoiselle de Roye, que son chagrin „ faisoit parler] Cachez-la moi par pitié, afin que „ je connoisse moins le prix de ce que j'ai perdu. „ Que me dites-vous Mademoiselle ? [lui dit-il] „ Je n'ai point acquis assez d'indifference, pour „ pouvoir entendre tranquillement ces paroles de „ votre bouche. Je ne cherche point à vous flater „ [lui dit-elle] mais il est vrai que je me repen- „ tirai toute ma vie du procedé que j'ai eu avec „ vous, & que je me trouverai très-malheureuse „ d'épouser le Vicomte de Tavanes. " Ah ! Made- „ moiselle [lui dit le Comte d'Amboise] je ne sçau- „ rois me plaindre de ma disgrace, puisqu'elle m'at- „ tire des paroles si obligeantes. Est-il possible que

„ vous me puissiez préferer à quelqu'un ! Je ne „ l'aurois jamais sçu, si vous ne m'aviez forcé de „ renoncer à vous ; mais quelques obstacles que „ j'aye mis à mon bonheur, peut-être il ne me „ seroit pas impossible de les vaincre, si vous y „ consentiez. „ Vous auriez mon consentement avec „ bien de la facilité, s'il y faisoit quelque chose, „ lui dit Mademoiselle de Roye, qui ne voyoit encore que le supplice d'épouser Tavanes. Monsieur d'Amboise fut si transporté de la joie que lui donnoient ces paroles, qu'il ne vit rien de ce qui pouvoit la troubler. Les soupçons qu'il avoit eus de Sansac, s'effacerent de son esprit. Il trouva qu'il les avoit pris sur des fondemens legers. Madame de Roye lui avoit parlé du mariage de Tavanes, comme d'une chose avancée, mais non pas concluë absolument. Il alla trouver le Prince de Condé, il le conjura de parler à Madame de Roye, parce qu'il eût été embarrassé à lui parler lui-même, à cause de l'irregularité qui pouvoit paroître dans son procedé. Ce Prince qui avoit bien voulu entrer dans les détails de sa passion, dès qu'elle avoit commencé, saisit cette occasion de lui rendre un office. Il alla voir Madame de Roye, & il l'engagea aisément à rentrer dans les premieres liaisons avec le Comte d'Amboise, qu'elle avoit toujours plus estimé que tous les autres hommes. Elle dit à sa fille que s'il

étoit vrai qu'elle eût de l'éloignement pour le Vicomte de Tavanes, elle n'iroit pas plus avant avec lui, & qu'elle reprendroit ses premiers engagemens avec Monsieur d'Amboise.

Mademoiselle de Roye qui n'avoit songé d'abord qu'à n'épouser pas Tavanes, vit qu'elle avoit seulement changé de malheur; celui-ci étoit moindre à la verité, mais il étoit assez grand pour la mettre au désespoir. Enfin elle se l'étoit attiré, il n'y avoit pas moyen qu'elle l'évitât, & elle dit à sa mere, qu'elle lui obéiroit sans répugnance.

Madame de Roye fit naître des difficultés sur le mariage du Vicomte de Tavanes, & comme elle ne lui avoit point encore donné de parole, elle le rompit sans qu'il parût qu'elle en eût eu le dessein.

Madame de Tournon qui étoit trop avant dans sa confidence, pour ignorer ce qui se passoit, lui fit les propositions de Sansac, lorsqu'elle vit qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour lui, de sorte qu'il fut une seconde fois refusé. Cette Comtesse le lui apprit avec toute la malice dont elle étoit capable. Elle lui fit confidence des desseins de Tavanes & & de leur progrès, en lui disant ensuite que Mademoiselle de Roye n'avoit pu soutenir la pensée d'être à un autre qu'à d'Amboise; qu'une legere cause les ayant brouillés, leur raccommodement avoit été aisé, & qu'elle avoit engagé elle-même

ſon Amant à faire parler à ſa mere. La choſe étoit vraie en apparence. Elle la conta de la même maniere à quelques perſonnes, afin qu'on le redît encore à Sanſac. Il entra dans un violent dépit contre Mademoiſelle de Roye; il l'accuſa de l'avoir trompé par ſa fauſſe douceur. Il s'accuſa de s'être voulu tromper ſoi-même. Il examina combien les choſes qui l'avoient flaté, étoient foibles. Enfin, il s'abandonna au déſeſpoir auſſi facilement qu'il s'étoit abandonné à l'eſperance, & il ceſſa de voir Mademoiſelle de Roye.

Elle avoit pris une réſolution qu'elle avoit de la peine à ſoutenir, ſa triſteſſe étoit extraordinaire, & d'Amboiſe n'étoit pas aſſez heureux pour ne la point pénétrer. Les ſoupçons qu'il avoit eus de Sanſac, lui rentroient dans l'eſprit; cependant la préférence qu'elle lui avoit donnée ſur le Vicomte de Tavanes, & les choſes flateuſes qu'elle lui avoit dites à cette occaſion, venoient de le ſoutenir contre ſes défiances; & ſi ces reflexions troubloient le bonheur qu'il attendoit, elles ne l'empêchoient pas de l'attendre.

Tout ſe diſpoſoit pour ſon mariage. Mademoiſelle de Roye avoit beaucoup d'égards pour lui: mais quand elle étoit ſeule, elle en dédommageoit Sanſac par un torrent de larmes. Elle ſe regardoit elle-même comme la cauſe de ſes malheurs. Jamais elle ne s'étoit vue ſi prête d'entrer dans un enga-

gement, contre lequel tout son cœur se révoltoit. Elle ne put soutenir ces diverses agitations, & elle tomba malade.

Quel désespoir pour Monsieur d'Amboise ! Il ne pouvoit douter que sa maladie ne fût l'effet du chagrin qu'elle avoit de l'épouser. Il se sentoit néanmoins entraîné à la voir tous les jours, & il la voyoit pleine d'honnêteté pour lui. Malgré les maux qu'elle lui causoit, il l'estimoit davantage, & il ne l'aimoit pas moins ; au contraire l'admiration & la pitié se joignant à ses autres sentimens, rendoient sa passion plus forte, mais en même temps plus capable de raison. Le moyen de contraindre une personne qui se contraignoit elle-même pour l'amour de lui : Il vit qu'il devoit se dégager une seconde fois, mais en rendant Mademoiselle de Roye à elle, il la mettoit entre les mains de son Rival. Cette pensée le faisoit trembler, & il ne resolvoit rien.

Cependant la maladie de Mademoiselle de Roye augmentoit. Il sentit alors qu'il l'aimoit assez pour ne la disputer pas davantage aux dépens de sa vie. Il vit qu'il falloit la ceder à son Rival, qu'elle ne pouvoit être que malheureuse avec un autre. Il crut qu'il étoit capable de cet effort. Il se flata même qu'une action extraordinaire produiroit peut-être un effet extraordinaire, & que s'il ne

ramenoit pas Mademoiselle de Roye vers lui, en faisant pour elle une chose dont un autre ne pouvoit être capable, il rendoit du moins tous les autres hommes indignes d'en être aimés. Enfin il se formoit du debris de toutes ses esperances, une nouvelle sorte d'espoir. Toujours il pensa qu'il empoisonneroit le bonheur de son Rival, en lui donnant lui-même sa maîtresse. Mais après tout, ce n'étoient que des idées. Son cœur ne goûtoit point ses raisons, & il lui auroit encore été plus aisé de faire la chose, que de la résoudre.

Il alla voir Mademoiselle de Roye le lendemain. Il remarqua qu'elle pleuroit, quoiqu'elle essayât de cacher ses larmes, & de montrer un visage ouvert & tranquille. Il est difficile de représenter l'état où il se trouva. L'effort qu'on se faisoit pour lui, le portoit à celui qu'il se devoit faire. L'amour, la pitié, le désespoir formoient mille combats dans son ame. Il demeura long-temps sans parler; mais enfin regardant Mademoiselle de Roye avec des yeux baignés de larmes: „ Mademoiselle [lui dit-il] „ vous avez eu jusqu'ici plus de force que moi. „ Je tremble de mon projet, mais peut-être je „ l'executerai. Vous me donnez l'exemple de mourir, s'il le faut, en se contraignant. Hé bien, „ c'en est fait, il faut m'arracher à moi-même, „ ne me cachez point vos sentimens pour Sansac. „ Je veux tout entreprendre pour lui faire obtenir

„ un bonheur dont vous le jugez plus digne que moi;
„ aussi-bien puis-je être plus malheureux que je le
„ suis ? Je vous plairai du moins en vous donnant
„ à mon Rival. " Il remarquoit pendant ce discours une impression de joie sur le visage de Mademoiselle de Roye, qu'il ne lui avoit jamais vue. Il se désespéroit de ce qu'il alloit faire, sans néanmoins s'en repentir. Il est des momens où l'on semble agir par une force superieure ; ce qu'il faisoit tenoit plus du Heros que de l'Amant, & le rendoit digne en même temps de pitié & d'envie.
„ Je pars [lui dit-il] Mademoiselle, pour un dessein
„ qui ne s'achevera pas s'il y a du retard ; & toute
„ la grace que je vous demande, c'est de n'oublier
„ point en ne me voyant point, que je suis le plus
„ malheureux de tous les hommes pour l'amour de
„ vous. " Mademoiselle de Roye ne put résister à ces divers mouvemens, la surprise, la crainte, la honte agitoient son cœur. Sa fiévre en un instant redoubla si considérablement, qu'on jugea que sa vie alloit être dans un très-grand danger. Il n'en falloit pas tant pour déterminer Monsieur d'Amboise. Il courut à l'appartement de Madame de Roye, il lui apprit le péril où étoit sa fille, & la passion qu'elle avoit dans le cœur. Il la conjura de n'avoir plus d'égards pour lui, & de ne songer qu'à Mademoiselle de Roye. Cette mere aimoit véritablement sa fille. La maladie de cette jeune

personne la mettoit dans une cruelle inquiétude, & tout ce qui pouvoit contribuer à sa guérison, lui paroissoit agréable. Elle marqua à Monsieur d'Amboise combien elle étoit touchée de sa générosité, & lui donna des louanges ausquelles il étoit peu sensible. Il vit qu'il réussissoit trop aisément dans ce qu'il entreprenoit. Il quitta Madame de Roye, & il alla se renfermer chez lui, où il s'abandonna à tout ce que le désespoir a de plus affreux. Quand il ne se vit plus rien à faire, il pensa à ce qu'il avoit fait; il envisagea à loisir le mariage de Mademoiselle de Roye & du Marquis de Sansac, auquel il n'y avoit plus d'obstacles. Il vit qu'il l'avoit lui-même livrée à celui qu'il devoit le plus craindre qui ne la possédât, & il fut mille fois sur le point de le punir de ce qu'il venoit de faire pour lui, & de l'empêcher par sa mort d'obtenir un bien qu'il venoit de lui abandonner. Ensuite il se représentoit l'état où il avoit vu Mademoiselle de Roye. Cette idée le retenoit, mais il voyoit à quel excès la pitié l'avoit porté. Il revenoit comme d'un songe, & il avoit peine à croire ce qu'il avoit été capable d'exécuter. Il songea que Mademoiselle de Roye perdroit le souvenir de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'il lui en coûtoit, de la joie qu'elle auroit d'être à un homme qu'elle aimoit tendrement. Cette réflexion lui rendoit tout insupportable; il pensoit haïr

Mademoiſelle de Roye autant que Sanſac, & il croyoit ne pouvoir jamais voir l'un non plus que l'autre.

Madame de Roye employa un de ſes amis qui l'étoit auſſi du Marquis de Sanſac, pour lui faire ſçavoir que Monſieur d'Amboiſe étoit abſolument dégagé d'avec Mademoiſelle de Roye, & que s'il faiſoit quelques démarches pour l'obtenir, il n'y trouveroit plus d'obſtacles. Ce Marquis étoit trop amoureux pour ſonger aux refus qu'il avoit déja deux fois eſſuyés. L'avance que Madame de Roye lui faiſoit en étoit la réparation ; mais il vouloit ſçavoir les ſentimens de ſa fille. Il alla chez cette Comteſſe ; il vit Mademoiſelle de Roye, à qui la joie redonnoit la ſanté, que le chagrin lui avoit ôtée. Il ne lui fut pas difficile de connoître qu'il étoit aimé ; il le comprit en partie par les choſes qu'elle laiſſoit échaper, & plus encore par celles qu'elle évitoit de lui dire.

Le Marquis de Sanſac apprit à ſon pere le changement favorable pour lui qui s'étoit fait dans l'eſprit de Madame de Roye : mais il ne le trouva plus dans les mêmes diſpoſitions pour ſon alliance. Le refus qu'elle avoit fait de ſon Fils, l'avoit irrité au point de ne pouvoir jamais revenir de ſa colere ; mais d'autres raiſons ſe joignoient encore à celle-là. Le Comte de Sanſac étoit haï de Catherine de Medicis, parce qu'il avoit été Gou-

verneur de François II. qu'elle n'avoit jamais aimé; Elle se plaignoit que ce Gouverneur l'avoit élevé dans une grande indépendance à son égard, & elle en avoit pris de l'éloignement pour son Fils même. Elle eut lieu de voir, lorsqu'il mourut, combien ses sentimens étoient respectés de toute la Cour, excepté des Sansacs. Le corps du feu Roi fut porté à saint Denis sans aucune pompe. Messieurs de Guise oncles de la Reine sa femme, ne le suivirent même pas, & le Comte de Sansac seul & son Fils l'accompagnerent.

La Régente ne fut pas long-temps sans marquer ses ressentimens au Comte de Sansac en plusieurs rencontres. Il n'étoit plus appuyé de personne, il vit qu'il avoit besoin d'être soutenu.

Mademoiselle de Roye, & même Madame de Roye qui ne s'occupoit que de ce qui convenoit à sa fille, ayant toujours été de la Cour de Marie Stuart, plus que de celle de Catherine de Medicis, n'étoient pas propres à le remettre bien dans son esprit. Il avoit d'autres vues, & il dit à son Fils, qu'après le refus désobligeant que Madame de Roye avoit fait de le recevoir pour gendre, il devoit être honteux de songer encore à le devenir; & il lui déclara qu'il ne consentiroit jamais à ce mariage. Cet Amant se jetta aux pieds de son pere; il lui dit que tout le bonheur de sa vie dépendoit

d'époufer Mademoifelle de Roye, mais il ne le fit pas changer de deffein.

Le Marquis de Sanfac fe révolta par cette dureté. Sa mere lui avoit laiffé de grands biens, & quoique ceux de fon pere fuffent confiderables, il les facrifioit fans peine à fon amour. Il mit deux de fes oncles dans fon parti, qui firent tous les pas qu'il falloit faire auprès de Madame de Roye, & dont les propofitions furent reçues; mais à condition que le Marquis de Sanfac fe racommoderoit avec fon pere, avant qu'on achevât le mariage, & que leur traité feroit fecret jufques-là.

Ce Marquis eut cependant la permiffion de voir fouvent Mademoifelle de Roye, dont la fanté fe rétabliffoit chaque jour, & dont la beauté augmentoit encore depuis que fon cœur étoit content. Elle fentoit vivement ce qu'elle devoit au Comte d'Amboife. Elle auroit voulu lui marquer combien elle en étoit touchée, & le dédommager s'il fe pouvoit par fa reconnoiffance des fentimens qu'elle n'avoit pas pour lui; mais elle ne le voyoit plus, parce qu'il prenoit foin de l'éviter. Il fçavoit cependant que fon mariage avec Sanfac n'étoit pas prêt à fe faire; mais fi cette penfée adouciffoit fa douleur, elle ne la lui ôtoit pas.

Mademoifelle de Sanfac revint à Paris, elle apprit avec plaifir l'action de d'Amboife, & elle en parloit fans ceffe à Mademoifelle de Roye. Un jour

qu'elles se promenoient ensemble dans les jardins du Louvre, elles le rencontrerent qui étoit seul & qui révoit si profondément, qu'il étoit proche de Mademoiselle de Roye, sans s'en appercevoir. Il continuoit à marcher, mais elle l'arrêta. „Voulez-vous bien [lui dit-elle] que je profite des „ occasions que le hazard me donne de vous marquer mes sentimens ; il y a long-tems que je les „ cherche en vain. Hé, Mademoiselle [lui dit-il] „ il y auroit de la cruauté à vouloir me voir encore, je vous suis inutile. „ Il lui fit une profonde révérence, & il se retira sans regarder Mademoiselle de Sansac. Elles furent surprises de cette fuite, Mademoiselle de Sansac fut fachée de ce qu'il ne l'avoit pas seulement regardée. Mademoiselle de Roye connut par la tristesse du Comte, & par sa prompte retraite, combien sa passion étoit encore vive, & combien sa générosité avoit été extraordinaire. Elle eut une très-sensible douleur d'avoir rendu un si honnête homme malheureux.

Il étoit au désespoir de l'avoir quittée si brusquement. Il craignit de l'avoir offensée, & qu'elle ne vînt à le haïr. Enfin il avoit encore senti du plaisir à la voir. Il s'en étoit privé de peur de s'y trop abandonner, mais qu'il avoit trouvé que sa raison lui avoit été cruelle ! & que pouvoit-il lui arriver de plus triste, que d'être haï de Mademoiselle de Roye, & de ne la voir jamais ? Cependant il

ne vouloit plus aller chez elle, mais il sentoit que ce lui seroit une douceur que de la rencontrer.

Sansac trouvoit le retardement de son bonheur si insuportable, qu'il n'étoit gueres moins affligé que lorsqu'il étoit incertain d'être aimé. C'étoit en vain qu'il pressoit Madame de Roye de consentir qu'il épousât sa fille, malgré le chagrin du Comte de Sansac, elle ne vouloit point lui laisser perdre une partie de sa fortune par trop de précipitation. L'estime que cette Comtesse avoit pour d'Amboise, lui faisoit souhaiter qu'il fût toujours de ses amis. Cependant quoiqu'elle fût fâchée de n'avoir plus aucun commerce avec lui, elle n'osoit lui en faire des reproches; mais comme elle eut besoin de lui dans une affaire considerable, elle le lui fit sçavoir, & il ne put se dispenser d'aller chez elle. Il y retourna avec quelque peine & avec quelque plaisir. Il trouva d'abord Mademoiselle de Roye seule dans la chambre de sa mere, & il fut si frapé de cette vue qu'il demeura comme immobile.

Madame de Roye étoit dans son cabinet avec une personne de considération, lorsqu'il entra. Comme elles étoient occupées d'une affaire particuliere, elle vint au-devant de lui le supplier de vouloir bien demeurer un moment dans sa chambre avec sa fille. Mademoiselle de Roye fut d'abord embarrassée de la présence d'un homme à qui elle avoit des obligations infinies, & qu'elle jugeoit par ce

qui

qui s'étoit passé depuis peu, que sa reconnoissance même pouvoit chagriner. Le désordre de Monsieur d'Amboise étoit extraordinaire, il se retrouvoit auprès d'une personne qu'il avoit été contraint d'abandonner, qu'il adoroit toujours, à qui il ne vouloit plus le dire, encore qu'il souhaitât qu'elle le sçût ; enfin avec une personne qui lui donnoit une cruelle jalousie, & qui lui inspiroit un respect extrême. Ils garderent quelque temps le silence l'un & l'autre ; elle le rompit néanmoins la premiere.
„ Je ne sçaurois m'empêcher de me réjouir de „ vous voir, [lui dit-elle] quoiqu'il me pa„ roisse que vous ne soyez pas content d'être ici.
„ Mademoiselle [lui dit-il] est-il possible que la „ présence d'un malheureux que vous avez forcé „ de renoncer à vous, puisse ne vous pas être „ desagreable ? Je ne vous y ai point contraint „ [lui dit Mademoiselle de Roye] vous m'avez „ fait un sacrifice volontairement. Hé [reprit-il] „ Mademoiselle, vous mouriez si je ne vous l'eusse „ fait. Vous ne pouviez soûtenir la pensée d'être „ à moi. Je vous ôtois à celui sans lequel vous ne „ pouviez vivre. Vous en dites beaucoup [inter„ rompit Mademoiselle de Roye en rougissant] „ Hé, Mademoiselle [lui dit-il] pourquoi cette „ retenue & cette contrainte ? Avouez-moi que „ vous aimez mon Rival. Je le sçais, je le vois „ malgré vous, & la reserve dont vous usez, est

„ un rafinement de tendresse dont je suis plus ja-
„ loux que de toute celle que vous me marqueriez
„ avoir pour lui. Mais que vous dis-je [reprit-il]
„ pourquoi vous montrer cette bizarrerie ? Je vous
„ demande pardon. Je vous aime, je vous aimerai
„ toute ma vie. Je n'ai pu être le maître de ne vous
„ point parler une fois de Sansac, mais je ne vous
„ en parlerai plus. Je vous respecte assez pour res-
„ pecter même votre passion. Je me contraindrai
„ sans cesse: & je ne vous entretiendrai jamais de
„ la mienne. Mais la seule grace que je vous de-
„ mande, c'est que vous me regardiez comme quel-
„ que chose de plus qu'un ami. Je vous regarde
„ même [lui dit-elle] comme quelque chose de plus
„ qu'un Amant. Vous avez fait pour moi des cho-
„ ses si peu ordinaires, que je ne puis avoir pour
„ vous des sentimens communs."

La conduite de ce Comte avoit été si digne d'admiration, & Mademoiselle de Roye lui étoit si obligée, qu'elle crut lui devoir parler avec douceur; mais cependant d'une maniere qui ne flatât point son amour: aussi ces paroles le firent soupirer. Madame de Roye entra comme elle les achevoit. Cette Comtesse apprit à Monsieur d'Amboise en quoi il pouvoit lui être utile, & il lui promit de lui obéir ponctuellement dans les choses qu'elle souhaitoit. Elles avoient quelque rapport à Mademoiselle de Roye, & il se trouva encore sensible

au plaisir de lui rendre un service. Ses honnêtetés ou plutôt sa vue, avoient remis une sorte de douceur dans son ame, quoiqu'elle ne lui eût rien dit de favorable à sa passion. C'étoit toujours beaucoup qu'elle eût pour lui toute l'estime qu'il méritoit, & qu'elle la lui eût marquée.

L'affaire dont Madame de Roye l'avoit chargé, l'obligea à retourner chez elle plus d'une fois. Il n'évitoit plus Mademoiselle de Roye, & il reprenoit l'habitude de lui parler. Peut-être même retrouvoit-il dans son cœur quelque penchant à l'espérance. Les obstacles qui s'opposoient au mariage du Marquis de Sansac, pouvoient durer long-temps. Il n'étoit pas impossible qu'une conduite soumise & désintéressée ne lui attirât une bienveillance particuliere de Mademoiselle de Roye, & que ne lui parlant jamais de sa passion, & lui faisant néanmoins connoître qu'elle n'étoit pas éteinte, il ne prît à la fin quelque chose sur les sentimens qu'elle avoit pour un Rival qui les méritoit moins que lui.

Madame de Tournon étoit au désespoir de n'avoir pu empêcher la liaison de Sansac & de Mademoiselle de Roye ; elle cherchoit du moins à la rompre, & le Comte de Sancerre, qui dans ce temps-là revint à Paris, lui parut propre à la servir dans ses desseins. Il étoit son ami particu-

lier, cependant il ne lui avoit point fait confidence autrefois de son inclination pour Mademoiselle de Roye, & ce n'étoit que par l'application qu'elle avoit toujours eue pour ce qui regardoit cette belle personne, qu'elle l'avoit découverte ; il avoit même eu de la peine à lui avouer une passion dont il esperoit si peu, qu'il l'avoit cachée à celle qui la causoit.

Le Comte de Sancerre étoit bien fait : il étoit fin, adroit & spirituel. La Comtesse avoit empêché, autant qu'elle l'avoit pu, qu'il aimât Mademoiselle de Roye, & elle avoit contribué à lui faire entreprendre le voyage qu'il avoit fait en partie pour la fuir. Mais l'Amour la fit changer d'interêts. Elle sacrifia la jalousie de beauté, à la tendresse qu'elle avoit pour Sansac, & elle assura le Comte de Sancerre qu'elle viendroit à bout de la lui faire épouser, s'il vouloit suivre exactement la conduite qu'elle lui prescriroit. Elle lui conseilla de tâcher à s'insinuer dans son esprit sous le nom d'ami, & de lui cacher ses veritables sentimens jusqu'au temps de les faire éclater avec succès. Sancerre goûta cet avis qui s'accordoit avec son humeur & avec son interêt.

Mademoiselle de Sansac ne pouvoit souffrir l'indifference que d'Amboise avoit pour elle. Elle commença à le maltraiter, & à lui faire de petites incivilités, qui de la part d'une personne raison-

nable, ne pouvoient être que des marques de passion. Il connut avec chagrin des sentimens ausquels il ne pouvoit répondre, & dont ses propres malheurs le forçoient d'avoir pitié. Mademoiselle de Roye s'appercevoit de l'état où étoit le cœur de son amie par les plaintes bizarres qu'elle lui faisoit sans cesse de ce Comte. Elle craignoit tout de la disposition de Monsieur d'Amboise ; quelquefois elle esperoit que la tendresse de Mademoiselle de Sansac le toucheroit ; elle vouloit lui en parler, mais quand elle faisoit reflexion sur l'indépendance des inclinations, ce qu'elle avoit dans le cœur la faisoit trembler pour son amie.

Mademoiselle de Sansac demeuroit dans une mélancolie qui empêchoit le retour de sa santé. Elle avoit demandé permission à la Reine de se retirer de la Cour, & elle vivoit chez son pere dans une assez grande retraite. Mademoiselle de Roye prenoit part à ses maux, & elle étoit assez équitable pour lui en être obligée. L'indifference que Mademoiselle de Roye avoit pour d'Amboise, la flatoit, & l'empêchoit de la haïr. Elle tâchoit d'adoucir l'esprit de son pere, sur le mariage de Sansac & de Mademoiselle de Roye, & elle ne desesperoit pas d'y réussir ; mais il lui arriva de nouveaux chagrins qui l'empêcherent d'exécuter ce qu'elle s'étoit proposé.

Un jour qu'elles étoient ensemble dans le carrosse de Mademoiselle de Sansac, elles virent d'Amboise dans le sien entraîné par ses chevaux, avec tant de violence, que sa vie étoit en danger. Mademoiselle de Sansac pâlit, & dit à ses gens de mener son carrosse sur leur passage, afin de les arrêter. Elle leur parloit d'une maniere si vive & si pressante, que malgré le risque qu'ils couroient à lui obéir, ils exécuterent cet ordre : cependant ce fut avec tant de bonheur, que les chevaux dont la premiere fureur commençoit à se ralentir, rencontrant les autres de front, ne passerent pas outre.

Comme il voulut aller rendre grace à ceux qui s'étoient mis en péril pour le sauver, il apperçut les livrées de Sansac, il crût que c'étoit son *Rival*, & il fut au déséspoir de lui devoir la vie : cependant pour ne point paroître ingrat, il s'avança vers ce carrosse, mais il n'y vit que des femmes. Mademoiselle de Roye se présenta d'abord à ses yeux. Mademoiselle de Sansac s'étoit trouvée si mal de l'émotion que cette aventure lui avoit causée, qu'elle avoit été contrainte de s'appuyer sur une de ses mains. Il commençoit à remercier Mademoiselle de Roye en des termes où sa passion s'exprimoit malgré lui, mais elle lui dit qu'il avoit toute l'obligation à Mademoiselle de Sansac, & quoiqu'il fût fâché de s'être trompé à une

chose qui lui plaisoit, il ne put se dispenser de la remercier avec beaucoup de reconnoissance; il les quitta pour les laisser poursuivre leur chemin.

Après qu'il les eut quittées, Mademoiselle de Sansac se trouvant seule avec Mademoiselle de Royе : „ Vous avez vu ma foiblesse [lui dit-elle] „ il n'est plus temps que je vous la dissimule. Je „ me suis toujours refusé le soulagement de me „ plaindre avec vous, pour ne point entretenir une „ douleur que je condamne. Ayez pitié de moi & „ me donnez quelque consolation. Vous n'êtes „ point coupable [lui dit Mademoiselle de Roye] „ personne n'est exempt des passions, il suffit de „ les combattre. Je voudrois que la confiance que „ vous me témoignez, vous pût être utile. " Elle l'embrassa en disant ces paroles. Mademoiselle de Sansac vit avec chagrin qu'elles étoient arrivées au lieu où on les attendoit. Cette conversation lui faisoit plaisir, & elle pria Mademoiselle de Roye de venir, s'il se pouvoit, le lendemain se promener avec elle, dans un lieu agréable où son peu de santé l'obligeoit à aller prendre l'air tous les matins.

Mademoiselle de Roye revit ce même jour le Comte d'Amboise chez Madame de Tournon. On y jouoit. Ils étoient les seuls qui ne jouoient pas.

Mademoiselle de Roye s'approcha de la fenêtre pour parler à ce Comte. Elle vouloit sçavoir de quelle maniere il reconnoîtroit ce que Mademoiselle de Sansac avoit fait pour lui. „ J'avois du plaisir à „ penser que c'étoit à vous que je devois la vie, „ [lui dit-il] Mademoiselle, mais vous ne voulez „ pas seulement me souffrir une erreur qui me soit „ agréable. Que me dites-vous ? [interrompit Ma- „ demoiselle de Roye] Je serois au désespoir si vous „ aviez toujours des sentimens qui vous donnassent „ lieu de n'être pas content de moi, & qui me „ donnassent aussi lieu de ne l'être pas de vous. „ Mademoiselle [lui répondit-il] je ne croyois pas „ vous importuner. Je ne vous demande point de „ passion [ajoûta-t-il malgré lui] laissez-moi la „ mienne, c'est tout ce que je vous demande. Je „ n'y puis consentir [lui dit-elle] la consideration „ que j'ai pour vous s'y oppose, & si vous sça- „ viez en quelle extrémité on se trouve quand on „ est rempli d'estime, de reconnoissance, & si „ on l'ose dire, de pitié, pour une personne qui „ mériteroit quelque chose de plus, je ne vous „ paroîtrois peut-être guére moins à plaindre que „ vous même. " Ils garderent là-dessus tous deux le silence ; puis Mademoiselle de Roye se representant vivement l'état où elle avoit vu son amie, ne put resister à l'envie de lui en faire un mérite auprès du Comte ; elle voulut le rendre sensible à la

douceur d'être aimé d'une belle personne ; elle lui fit une peinture touchante des sentimens de Mademoiselle de Sansac. Enfin, elle sçavoit bien qu'elle ne risquoit rien à lui faire une pareille confidence. La discrétion du Comte étoit connue, & l'on étoit sûr que s'il ne se faisoit point un plaisir de sa conquête, du moins il ne s'en feroit pas d'honneur. Il ne put répondre à ce qu'elle lui disoit, parce que Madame de Roye qui avoit cessé de jouer, se leva pour sortir, & emmena sa fille, avant même qu'elle eût achevé ce qu'elle avoit à dire, mais il ne pensa qu'à l'empêcher de croire qu'il y eût fait la moindre reflexion.

Mademoiselle de Roye ne vouloit point instruire Monsieur de Sansac, que le Comte d'Amboise n'étoit pas encore indifferent, de peur de l'aigrir contre un homme à qui il avoit l'obligation de lui avoir cedé ses droits. Elle devoit même ce foible égard au Comte, en considération des choses extraordinaires qu'il avoit faites pour elle. Ces sentimens ne blessoient point sa passion. Elle étoit bien éloignée d'en prendre d'autres pour Monsieur d'Amboise, que ceux de la pitié ; & si elle étoit partagée entre ces deux Amans, elle plaignoit l'un, & elle aimoit l'autre.

D'Amboise avoit trouvé un prétexte pour aller le lendemain matin chez Madame de Roye, mais il la rencontra à la porte du Louvre. Il lui dit

qu'il avoit eu ce dessein, & qu'ayant plusieurs choses à lui dire, il l'executeroit lorsqu'elle seroit de retour. Il demanda à une des femmes qui l'accompagnoient, pourquoi Mademoiselle de Roye n'étoit pas avec sa mere. Cette femme lui dit qu'elle étoit allée se promener, & lui nomma le lieu; mais elle ne lui dit point que c'étoit avec Mademoiselle de Sansac, parce qu'elle suivoit Madame de Roye, & qu'elle n'en eut pas le loisir.

Monsieur d'Amboise y courut sans rien examiner. C'étoit un de ces beaux lieux que les maîtres se font un honneur de laisser voir. On y venoit par deux côtés; il entra dans le jardin, & il n'y trouva d'abord que Mademoiselle de Sansac, Mademoiselle de Roye avoit été arrêtée par la Comtesse de Tournon, qui l'ayant rencontrée l'avoit voulu accompagner, de sorte qu'elle avoit feint d'aller ailleurs, pour pouvoir être seule avec son amie.

D'Amboise qui avoit été apperçu de Mademoiselle de Sansac, n'avoit pu éviter de lui parler. Elle lui avoit dit qu'elle attendoit Mademoiselle de Roye, & qu'elle s'ennuyoit de l'attendre; de sorte qu'il n'avoit osé la quitter, que sa compagnie ne fût venue. Ils furent embarrassés l'un & l'autre. Le Comte songeoit que Mademoiselle de Roye, en le voyant avec Mademoiselle de Sansac, jugeroit qu'il auroit fait reflexion à ce qui s'étoit

dit le soir précédent, & il l'auroit quittée brusquement, s'il n'avoit été arrêté par l'envie de voir Mademoiselle de Roye. Mademoiselle de Sansac n'étoit pas dans une peine moins grande. Elle n'auroit point été fâchée qu'il eût connu une partie de ses sentimens, & elle auroit été au désespoir de les lui faire connoître elle-même.

Mademoiselle de Roye vint enfin les joindre : ils n'étoient pas loin de la porte du Jardin, & ils allerent au devant d'elle jusques-là. Elle félicita le Comte de ce qu'il étoit en si bonne Compagnie, & crut par-là l'obliger à dire quelque chose de flateur pour Mademoiselle de Sansac ; mais il affecta d'abord de justifier son intention d'une maniere qui fit craindre à Mademoiselle de Roye qu'il ne désobligeât son Amie ; elle prit un prétexte pour s'en retourner sur le champ, & emmena Mademoiselle de Sansac. „ Je veux [dit-elle à Mon„sieur d'Amboise] vous l'enlever, pour vous punir „ de votre dissimulation. “ En achevant ces paroles, elle monta en Carrosse avec tant de précipitation, qu'il n'eut pas le loisir de répondre.

Il étoit au désespoir de voir l'opiniâtreté de Mademoiselle de Roye, à se persuader une chose qu'il sçavoit pourtant bien qui ne la fâcheroit pas ; soit qu'il apprehendât de lui donner le moindre sentiment de jalousie, soit qu'il apprehendât de ne lui en donner aucun, il ne pouvoit s'en consoler.

le chagrin, la joie, ou l'indifference de cette belle personne devenoient également cruels pour lui.

Il fut sur le point de courir après elle, & de ne la point quitter qu'il ne fût pleinement justifié; mais le prétexte qu'elle avoit pris pour s'en retourner, lui donnant lieu de croire qu'elle ne seroit pas si-tôt chez-elle, il alla chez le Roi, & il laissa malgré lui ces deux Amies en liberté.

Lorsqu'elles furent retournées au logis de Mademoiselle de Roye, & entrées dans sa Chambre, Mademoiselle de Roye se trouva embarrassée. Le peu de succès qu'elle prévoyoit à la passion de Mademoiselle de Sansac, lui faisoit apprehender de la mettre sur ce sujet; cependant elle s'apperçut que son silence l'affligeoit encore davantage, de sorte qu'elle la fit parler pour lui laisser prendre quelque soulagement, si ce n'étoit plus pour la consoler.

„ Si l'on osoit [lui dit-elle] vous demander „ par quelles manieres le Comte d'Amboise a pu „ s'attirer des sentimens dont il est si peu digne... „ Je sçais que j'ai tort [interrompit Mademoiselle „ de Sansac :] mais cependant je puis m'excuser; „ je voyois incessamment le Comte d'Amboise avec „ vous; je le trouvois aimable par l'ardeur avec la- „ quelle il aimoit; j'étois charmée de sa délicatesse. „ Vous ne l'aimiez pas; & quoique cette pensée me „ donnât un plaisir secret, je blâmois votre injusti- „ ce, & j'allai trop loin en voulant l'éviter. Quand

je parlai à la Reine pour empêcher votre mariage avec lui, je croyois m'y engager pour l'amour de vous, ou pour l'amour de mon frere : cependant j'ai connu depuis que c'étoit mon interêt seul qui me faisoit agir ; Madame de Roye rendit tous mes projets inutiles, par sa fermeté dans ses premiers sentimens pour le Comte, j'eus du dépit d'avoir mal réussi. Vous retournâtes à la Campagne, le Comte vous alloit voir souvent, je ne le voyois presque plus, cela me fit sentir à quel point il m'étoit cher ; je voulus m'opposer à mon penchant, mais ce fut inutilement, & même en cherchant à rappeller ma raison, je songeois sans cesse à lui, & j'achevai de la perdre.

Elle se tut durant quelque temps; puis elle poursuivit, voyant que Mademoiselle de Roye ne parloit pas. „ Je sentis distinctement la jalousie; „ j'eus des remors d'avoir essayé de vous ôter au „ Comte, puisqu'il n'en étoit pas plus à moi : mais „ je fus au désespoir, quand il songea une seconde „ fois à vous épouser, & je n'eus de repos que „ lorsque par un excès d'amour extraordinaire, il „ vous eut cedée à son Rival. Cette action augmenta beaucoup mon estime, il me sembla qu'elle „ autorisoit ce que je sentois pour lui, & même ce „ que j'avois fait contre lui ; quoique cet exemple „ de générosité me condamnât, je ne vis point la „ difference de son procedé & du mien ; je crus que

„ ma conduite étoit justifiée par ce désintéressement ;
„ & par votre indifference ; mais ce n'étoit en effet
„ qu'un peu d'espérance qui justifioit tout. Hélas !
„ je ne fus pas long-temps dans cette situation ; si
„ j'eus des momens moins désagréables, ce ne furent
„ que des momens, vous sçavez si j'ai eu lieu de
„ me flater. "

Mademoiselle de Sansac ne put continuer un tel discours, & jettant un torrent de larmes, elle contraignit Mademoiselle de Roye à lui parler. „ Je „ suis plus malheureuse que vous [lui dit-elle] je „ sens tous vos maux comme vous même, & j'ai „ encore le chagrin de vous les avoir causés : c'est par „ moi que vous avez connu particulierement le „ Comte d'Amboise, c'est peut-être pour l'amour „ de moi qu'il ne prend pas les sentimens qui sont „ dûs à votre mérite ; enfin c'est mon indifference „ pour lui, qui a donné lieu à votre pitié : tout „ vous devient un poison, je n'ôse rien entreprendre, „ & après avoir fait tous vos chagrins , j'ai la „ douleur de ne pouvoir vous en tirer : vous ne „ devez plus avoir d'amitié pour moi : vous me „ regardez comme une Rivale, peut-être vous me „ haïssez. Non [interrompit Mademoiselle de Roye] „ c'est d'Amboise qu'il faut haïr, & ce n'est point „ vous ; mais je ne puis même avoir le soulagement „ de haïr l'un ou l'autre. Que m'a-t-il fait ? il ne „ m'a point trahie, puisqu'il ne m'a jamais aimée ;

„ hélas ! faut-il que ce soit-là ce qui m'ôte le droit „ de me plaindre ?

Ses pleurs qui redoublerent l'obligerent une seconde fois au silence ; & Mademoiselle de Roye voyant de l'altération sur son visage, craignit qu'elle ne se trouvât mal, & l'obligea de se mettre sur un lit. Elle passa ensuite dans son Cabinet pour parler à un de ses Gens, on l'avertissoit de la part de Madame de Roye, que le Comte d'Amboise devoit venir, & qu'elle eût à le recevoir s'il arrivoit avant son retour. Il vint en ce moment ; & n'ayant vu personne dans l'Antichambre, ni même dans la Chambre, parce que Mademoiselle de Roye avoit ordonné à ses Femmes lorsqu'elle étoit entrée avec Mademoiselle de Sansac, de passer dans son Cabinet, qui en étoit assez éloigné, afin qu'elles ne fussent pas témoins de leur conversation. Il alloit sortir, mais Mademoiselle de Sansac s'étant tournée avec quelque bruit pour voir qui arrivoit, il s'approcha du lit dont les rideaux étoient à demi fermés. Il ne la reconnut point, elle avoit une partie de ses coëffes sur son visage ; il crut que c'étoit Mademoiselle de Roye qui se reposoit sur son lit ; de sorte que l'esprit encore tout rempli de l'aventure du Jardin, & craignant même de perdre l'occasion de lui parler ; „ Mademoiselle [lui dit-il] je ne puis differer „ un moment à me justifier, auriez-vous bien la „ dureté de croire que je pourrois aimer Mademoi-

„ selle de Sansac ? je n'eus pas hier le loisir de vous
„ répondre sur ce que vous voulûtes me faire penser
„ de ses sentimens, mais en étoit-il besoin ? Si votre
„ indifference ne m'a pas fait changer, toute la
„ passion, qu'on pourroit avoir pour moi, ne le
„ feroit pas davantage.

Mademoiselle de Roye qui comprit que quelqu'un entroit, & qu'on venoit même d'avertir par un autre côté que c'étoit Monsieur d'Amboise, revint dans la Chambre, & lui dit à demi bas, qu'une Dame de ses amies dormoit sur ce lit, & qu'elle alloit le recevoir dans une autre chambre; mais elle ne sçavoit pas qu'il en avoit déja trop dit.

Mademoiselle de Sansac en avoit été frapée comme d'un coup de foudre, & ce dernier malheur étoit si affreux, qu'il n'y avoit que la mort qui pût lui en ôter la honte & la douleur. Elle demeura sur le lit de Mademoiselle de Roye, accablée de mille pensées differentes, sans prendre aucune résolution.

Monsieur d'Amboise étoit avec Mademoiselle de Roye; il lui disoit les mêmes choses qu'il avoit cru lui dire, lorsqu'il avoit parlé à Mademoiselle de Sansac; mais elle lui marqua, qu'elle prenoit peu de plaisir à les entendre, & que si quelque chose étoit capable de la toucher, ce ne seroit que les sentimens qu'il prendroit pour son Amie. Il fut outré de cette indifference, & il demeura saisi d'une si vive douleur, qu'il cessa de lui parler.

Madame

Madame de Roye revint plutôt qu'elle n'avoit pensé, & Mademoiselle de Roye alla retrouver Mademoiselle de Sansac, dont le désespoir redoubla par sa présence. Elle fit un cri douloureux lorsqu'elle la vit. „ Ha! vous m'avez trahie [lui dit-elle] j'es„ perois du moins que le Comte ignoreroit ma foi„ blesse ; mais il manquoit quelque chose à votre „ victoire, vous avez trouvé de la gloire au sacri„ fice qu'il vous a fait de moi. Je vous demande „ pardon de vous soupçonner de cette pensée ; mais „ pourquoi lui dire que je l'aimois, puisqu'il vous „ aime ? " Elle n'eut pas la force de poursuivre, ses larmes couloient en abondance, & elle ne pouvoit que pleurer.

Mademoiselle de Roye comprit une partie de ce qui s'étoit passé; elle n'avoit rien à lui répondre, & il n'étoit pas temps de justifier son intention, quand elle étoit coupable par de si tristes effets; tout ce qu'elle pouvoit faire, étoit de l'assurer qu'il seroit aisé de desabuser le Comte de la pensée d'être aimé ; mais le remede n'étoit point encore du goût de Mademoiselle de Sansac: „ Non, dit-elle, „ qu'il le sçache, & je ne le verrai jamais. " Là-dessus elle se leva de dessus le lit où elle étoit, elle sortit de chez Madame de Roye dans le dessein de n'y plus revenir, & le lendemain elle alla à une maison de campagne que son Pere avoit auprès de Tours. Là elle essaya d'oublier tout le monde, elle

abandonna le dessein de poursuivre le mariage de son frere avec Mademoiselle de Roye, quoiqu'il pût servir à la venger de d'Amboise, & tous ses sentimens céderent à sa honte : ainsi elle ne laissa à cette Amie que le chagrin d'avoir perdu une personne à qui elle confioit ses sentimens ; & de conserver toujours un Amant malheureux.

La constance de Monsieur d'Amboise étoit si cruelle à Mademoiselle de Roye, par les suites qu'elle avoit eues, qu'elle commença à lui en faire un crime : elle ne lui parloit plus qu'avec une sorte d'aigreur, contre laquelle il n'étoit point preparé. Il n'avoit pas pensé qu'elle le traiteroit plus mal, parce qu'il ne pouvoit aimer qu'elle. Il entroit dans cette nouvelle rigueur une sorte d'injustice & de mépris, qui ne lui parut pas supportable ; il pensa qu'il pourroit vivre sans aimer une personne dont l'ingratitude méritoit sa haine, ou plutôt son oubli, & il recommença à l'éviter plus qu'il n'avoit jamais fait.

Sansac fut au désespoir de l'absence de sa Sœur : il n'avoit plus personne auprès de son Pere qui parlât pour lui, de sorte qu'après avoir écrit inutilement à Mademoiselle de Sansac, il alla la trouver au lieu où elle étoit. Il fit tous ses efforts pour l'obliger à revenir ; mais il n'obtint rien d'elle, & il ne la tira pas un moment de l'accablement mortel où elle étoit plongée.

Madame de Tournon qui le voyoit très-affligé, & qui méditoit les moyens de le retirer d'auprès Mademoiselle de Roye, feignait une nouvelle chaleur pour ses interêts ; elle lui dit qu'un de ses amis qui pouvoit tout sur l'esprit du Comte de Sansac, seroit bientôt à Paris, & qu'elle emploieroit tout le crédit qu'elle avoit sur cet Ami, pour faire réussir le dessein du Marquis

Sansac sçavoit qu'en effet celui dont elle parloit, étoit fort consideré de son Pere. Quel plaisir d'envisager un moyen de parvenir au bonheur qu'il attendoit depuis si long-tems ! La force de ses sentimens lui redonna de l'amitié pour cette Comtesse. Il lui promit une reconnoissance éternelle, & il retourna chez elle avec assiduité.

Elle avoit introduit le Comte de Sancerre chez Madame de Roye : il étoit d'un caractére d'esprit à faire plaisir à tous ceux qu'il voyoit ; il y alloit souvent, & son amour s'augmentoit tous les jours par la connoissance particuliere de l'esprit de Mademoiselle de Roye : cette passion étoit même irritée par celle qu'il lui connoissoit pour le Marquis de Sansac. Bien souvent un Rival fait valoir le mérite d'une Maitresse, & quand il ne sçauroit la faire haïr, il la fait infiniment aimer.

Quoique Monsieur d'Amboise évitât Mademoiselle de Roye, il n'étoit pas possible qu'il ne la rencontrât jamais, & il y avoit un mois qu'il ne

l'avoit vue, lorsqu'il se trouva auprès d'elle un jour que la Reine Regente recevoit des Ambassadeurs d'Espagne. D'abord qu'il apperçut Mademoiselle de Roye, son premier mouvement fut de changer de place; mais elle le salua d'une maniere, qui quoiqu'indifferente, avoit un charme par lequel il se sentit arrêté; il n'osa cependant lui parler, mais lorsque la cérémonie fut achevée, les Hommes donnerent la main aux Dames pour les remettre dans leur Carrosse. Le Marquis de Sansac fut obligé de prendre celle de Madame de Roye, & Monsieur d'Amboise dit à Mademoiselle de Roye qu'il n'osoit lui offrir la sienne; elle ne lui répondit rien, & lui tendit la main avec assez de civilité.

Jamais Mademoiselle de Roye n'avoit été si parée ni si belle; les applaudissemens qu'elle avoit reçus, faisoient paroître sur son visage une joie modeste, qui auroit excité de l'amour dans les cœurs les plus insensibles. Quoique la passion de Sansac fût au point de ne pouvoir augmenter, il avoit néanmoins senti un nouveau plaisir à la regarder. D'Amboise se souvint des premieres fois qu'il l'avoit vue; il fit un profond soupir, & il la regarda avec des yeux mouillés de larmes.

Comme il y avoit de grands Appartemens à traverser, & que beaucoup de gens s'étoient mis entre Madame & Mademoiselle de Roye, il eut le loisir de lui parler. „ Je suis honteux Mademoiselle, lui

„ dit-il] de vous marquer que vos mépris & votre
„ haine ne sçauroient m'empêcher de vous aimer ;
„ quels remedes tenterez-vous encore ? ils seront inu-
„ tiles, il n'y a que ma mort qui puisse vous défaire
„ de moi. Vous m'aviez promis [lui dit Mademoi-
„ selle de Roye] que vous ne me tiendriez plus de
„ pareils discours, que voulez-vous que je vous y
„ réponde ? " Rien, Mademoiselle [lui dit-il d'un
„ air indigné] je n'ai mérité que votre indifference.
„ Hé bien [ajouta-t-il tout transporté] rendez-la
„ moi, puisque je suis assez malheureux pour croire
„ que votre colere m'est encore un plus grand mal.
" Mais [lui dit Mademoiselle de Roye] devez-vous
„ être surpris de mon ressentiment ? vous êtes
„ cause que j'ai perdu mon Amie. " Mademoiselle
„ [interrompit-il] dequoi pouvez-vous m'accuser ?
„ ai-je pris soin de toucher son cœur ? m'étoit-il
„ possible d'aimer autre chose que vous ? Non, Ma-
„ demoiselle [ajouta-t-il comme hors de lui] vous
„ ne me devez point de tendresse, je deteste la mien-
„ ne ; mais je vous aime, & je suis digne de votre
„ pitié. " Ne vous plaignez donc point [lui dit
„ Mademoiselle de Roye] je vous ai donné ce que
„ j'ai pu vous donner, & hors l'amour vous avez
„ eu tous mes autres sentimens ; je vous en promets
„ la continuation, & ne nous faisons plus de repro-
„ ches.

Le Comte n'avoit pas lieu d'être content, mais

Il n'avoit pas droit de se plaindre. Il la remit au Carrosse de sa mere, où Sansac étoit qui l'attendoit. Ces deux Amans se saluerent avec un souris qui exprimoit tous les mouvemens de leur cœur. D'Amboise qui avoit feint de ne pas regarder Mademoiselle de Roye, l'avoit cependant remarqué, & il en fut pénétré d'une douleur mortelle; alors son mal fut extrême, puisqu'il résolut de se guérir. Il sentit qu'il seroit toujours exposé à chercher Mademoiselle de Roye, à la rencontrer, & à souffrir tout ce que l'amour déséspéré & la jalousie ont de plus affreux. De sorte que voyant qu'il lui étoit necessaire de quitter Paris, il alla à une Terre qu'il avoit proche de Reims, & il se promit de ne plus revenir, qu'il n'eût éteint tous les restes de sa malheureuse passion: ainsi Mademoiselle de Roye fut délivrée pour quelque tems d'un Amant qui commençoit à l'importuner, parce qu'elle avoit des égards pour lui, & qu'elle n'osoit le maltraiter.

Mais c'étoit le Comte de Sancerre & Madame de Tournon, dont elle n'avoit rien apprehendé, qui devoient causer tous les malheurs de sa vie. Sancerre vouloit l'engager avant que de se déclarer son Amant; de sorte qu'il avoit commencé à entrer en liaison avec elle, en lui parlant souvent de Sansac, & à la faveur de ce nom il se rendoit aimable; elle le voyoit avec un plaisir qui étoit même suspect à Sansac, il craignit de trouver un Rival dans un

homme qui lui paroissoit redoutable, & qui étoit assidu chez Mademoiselle de Roye, il lui avoua ses soupçons, mais elle l'assura si fortement qu'il n'étoit qu'Ami, & elle en étoit si persuadée, qu'elle ne fit même point de reflexion aux inquiétudes de Sansac. Il avoit aussi tant de raisons de s'assurer de l'inclination de Mademoiselle de Roye, qu'il voulut bien lui soumettre sa jalousie.

Madame de Tournon, qui par les promesses qu'elle lui avoit faites de s'employer pour son Mariage, l'avoit engagé à lui rendre des soins, fit semer par le Comte de Sancerre que ce Marquis étoit devenu amoureux d'elle. Quoique Mademoiselle de Roye eût été avertie des raisons qu'il avoit de la ménager, cette Comtesse étoit encore assez aimable, pour pouvoir donner des inquiétudes à une Rivale.

Mademoiselle de Roye apprit à Sansac ce qu'on disoit de lui ; il demeura dans une surprise qui parut naturelle : il lui répondit d'une maniere si tendre ; & il l'aimoit si véritablement, qu'il ne pouvoit manquer d'être bientôt justifié. Il lui offrit de rompre avec Madame de Tournon, mais ils croyoient tous deux avoir le même interêt à la conserver pour Amie. Elle le pria à la fin de ne point changer de conduite, & elle l'assura que jamais elle n'en auroit de chagrin.

Sa jalousie parut si tendre à son Amant, que dans ce moment il perdit celle qu'il avoit eue de

Sancerre ; il fut même si honteux d'avoir pu soupçonner d'infidelité un cœur si délicat , qu'il craignit de la faire souvenir des craintes qu'il lui avoit marquées ; mais cette paix ne dura pas long-tems. Madame de Tournon voulant qu'ils prissent en même-tems de l'ombrage, gagna celle des Femmes de Mademoiselle de Roye , en qui elle avoit le plus de confiance : elle lui donna une Lettre qui s'adressoit à Mademoiselle de Roye , mais elle la pria de ne la lui pas montrer , & de faire ensorte que Sansac la lût., sans qu'il parût qu'on eût eu le dessein de la lui montrer.

Le hazard favorisa son intention peu de jours après, & la chose fut ponctuellement executée. Sansac vint le soir chez Madame de Roye , elle n'y étoit pas ; ses amis attendoient quelquefois son retour , mais ce jour-là elle devoit souper avec sa Fille chez Madame de Tournon : cependant cette femme feignit de l'ignorer, elle dit à Sansac qu'elles alloient revenir , & elle voulut le faire entrer dans l'Appartement de Madame de Roye , dont elle avoit exprès égaré la clef, pour avoir lieu de le mener dans celui de Mademoiselle de Roye. Elle venoit d'y porter promptement le Billet dont elle étoit chargée , il étoit sur la table décacheté , & paroissoit y avoir été oublié. Elle y laissa le Marquis seul , il lut le billet qui étoit de la main du Comte de Sancerre , dont Sansac connoissoit l'écriture. Sancerre

par

par ce Billet, avouoit à Mademoiselle de Roye qu'il avoit cru long-tems n'être que son Ami ; qu'ensuite il lui avoit déguisé ses véritables sentimens à la faveur de ce nom ; & qu'enfin il ne pouvoit plus s'empêcher de les lui faire connoître. Sansac le lut avec le même chagrin que si en apprenant l'amour du Comte, il eût appris qu'il étoit aimé.

Cette femme rentra dans la chambre lorsqu'elle jugea qu'il auroit lu le Billet, & elle lui dit que Madame de Roye venoit de renvoyer ses gens, & qu'elle passoit le soir chez Madame de Tournon. Il y alla aussi-tôt, sans douter que Sancerre ne s'y trouvât : cependant ayant reconnu de loin ses livrées à la porte, il fut frapé de cette vue comme s'il ne s'y étoit pas attendu. Il entra chez Madame de Tournon pour voir de quelle maniere Mademoiselle de Roye se conduiroit avec son nouvel Amant ; mais comme elle n'avoit pas vu la Lettre qui pouvoit l'instruire des sentimens de ce Comte, elle ne changeoit point de conduite avec lui.

Sansac étoit au désespoir de lui trouver sa vivacité ordinaire ; la jalousie lui faisoit même croire qu'elle étoit encore augmentée ; jamais il n'avoit trouvé les choses que Sancerre disoit si peu propres à plaire, & jamais il n'avoit tant craint qu'elles ne plussent : enfin il sortit dans le plus furieux chagrin où il eut été de sa vie. Le lendemain il ne put voir Mademoiselle de Roye en particulier, & le jour suivant on

partit pour aller à Reims au Sacre de Charles IX.

Un tems considerable s'étoit déja écoulé depuis la mort de François II. les plaisirs renaissoient à la Cour, & même ils n'avoient presque pas discontinué, parce que la Reine Regente qui vouloit être absolue, entretenoit tout dans l'oisiveté & la mollesse : elle rendoit chaque jour célébre par quelque Fête, & étant toujours suivie des plus belles Femmes qui faisoient agir leurs Amans à son gré, elle régnoit avec une pleine autorité par le moyen de la Galanterie.

Madame de Roye, qu'une legere indisposition obligeoit à demeurer à Paris, voulut retenir sa Fille auprès d'elle ; mais la Reine la pria de ne les point priver d'une personne qui embellissoit sa Cour : de sorte qu'elle la confia à Madame de Tournon, qu'elle croyoit toujours la plus sincere de ses Amies. Sa Fille ne lui avoit point dit les soupçons qu'elle avoit eus de cette Comtesse, de peur qu'elle ne les eût trouvés trop peu raisonnables.

Durant le Voyage Madame de Tournon obsedoit Mademoiselle de Roye, & sur le prétexte d'amitié ne la quitta pas un moment; comme la Lettre que Sansac avoit vue n'avoit été écrite qu'afin qu'il la vît, Mademoiselle de Roye n'en avoit point entendu parler, Sancerre se gardoit bien de lui laisser soupçonner encore qu'il l'aimât. Il falloit que son Rival fût détruit auparavant, & il se contentoit de tra-

vailler de concert avec Madame de Tournon à brouiller ces deux Amans, & à les empêcher de s'éclaircir.

Madame de Tournon avoit dit à Sanſac, qu'encore qu'elle voulût bien le ſervir dans ſon Mariage auprès de ſon pere, elle ne vouloit point entrer avec Mademoiſelle de Roye dans la confidence de ſon amour, & qu'il ne lui convenoit point de prendre ces ſortes de manieres avec une jeune perſonne. Il ne pouvoit la blâmer de cette réſerve, puiſqu'il ne la ſoupçonnoit pas capable d'avoir d'autre interêt à ſon égard que celui de l'amitié. Ce Marquis entretenoit toujours ſa jalouſie dans ſon cœur. Il voyoit que Mademoiſelle de Roye ne rompoit point avec Sancerre, & il la trouvoit déja trop coupable pour mériter ſes reproches ; mais il lui marquoit une froideur extraordinaire : elle l'attribuoit à ſa nouvelle paſſion pour la Comteſſe, & elle en conſervoit un dépit qui ne parut auſſi d'abord que par ſa froideur : mais il étoit impoſſible qu'ils demeuraſſent long-tems dans cet état. Ils avoient des ſoupçons mutuels qui devoient ſe tourner en certitude, ou il falloit qu'ils s'éclairciſſent de leurs doutes : il leur arriva une Aventure qui acheva de les brouiller.

La Reine donna le Bal à Reims le ſoir du Sacre de Charles IX. comme c'étoit la Saiſon des Maſques, elle fit le plan d'une Maſcarade ; elle ordonna qu'une troupe de Bohémiens & une troupe de Bohémien.

nes, vinssent séparément prédire la bonne fortune du jeune Roi; qu'ensuite chaque Bohémien prendroit une Bohémienne, & qu'ils danseroient ensemble pour se réjouir de s'être rencontrés à dire des choses agréables.

La Comtesse de Tournon & Mademoiselle de Roye étoient de la Mascarade, leur taille étoit à peu près égale, leurs cheveux étoient d'un brun fort approchant, & dont le peu de difference ne se remarquoit point aux flambeaux; l'habillement de ces Bohémiennes étoit même ordonné d'une maniere à ne laisser presque pas distinguer celles qui avoient le moindre rapport : de grandes robes volantes leur couvroient toute la gorge, & descendoient jusqu'à terre, sans que rien marquât la taille : leurs cheveux qui retomboient sur les épaules, étoient renoués avec quantité de rubans; & les Dames faisoient part à leurs Amans de ceux dont elles devoient porter le jour de la Fête : parce que la Reine qui vouloit entretenir tout dans la galanterie, l'avoit ainsi souhaité, afin que ceux qui avoient des Maitresses dansassent avec elles. Mademoiselle de Roye se trouva embarrassée dans cette conjoncture, la froideur qui étoit entre Sansac & elle, lui donnoit de la répugnance à lui faire cette sorte de faveur : cependant il lui étoit impossible de la faire à un autre, elle lui paroissoit peu considérable en soi, & c'étoit trouver une occasion de se plaindre qu'elle ne put négliger;

elle lui envoya de ses rubans, & elle lui écrivit avec tant de dépit, de douleur & de tendresse, que cette Lettre auroit nécessairement produit un éclaircissement entr'eux, si l'artifice de Madame de Tournon n'avoit prévalu.

Le Billet ayant passé par les mains de cette femme que Madame de Tournon avoit gagnée, il lui fut montré; cette Comtesse vit quelque ouverture à jouer un mauvais tour à ces deux Amans: elle garda les rubans de Mademoiselle de Roye, & elle en envoya d'autres au nom de cette jeune personne, c'étoit de ceux dont elle-même devoit porter. Son intention étoit de tromper Sansac, & de passer pour Mademoiselle de Roye à la faveur du déguisement, de mettre cette Amante dans la derniere colere contre lui, & de les empêcher autant qu'elle pourroit de s'éclaircir, afin de rejetter la méprise des rubans sur les femmes qui les servoient, si l'on en venoit à l'éclaircissement. Cependant elle trouvoit elle-même l'artifice grossier, & elle en esperoit peu de chose; mais elle avoit commencé à semer la mésintelligence entr'eux, il falloit hazarder tout ce qui pouvoit l'augmenter; & leurs cœurs étant déja prévenus de jalousie, les moindres apparences pouvoient achever de les révolter.

Sansac reçut les rubans de Madame de Tournon, qu'on lui envoya de la part de Mademoiselle de Roye, & il écrivit à celle-ci avec tant d'amour &

tant de jaloufie, que Madame de Tournon à qui cette Lettre fut montrée, apprehenda & efpera tout en même-tems de cette difpofition ; elle pria cette femme qu'elle avoit gagnée de faire dire à Sanfac que Mademoifelle de Roye lui parleroit le foir après la Mafcarade, & elle avoit réfolu de lui dire fous le Mafque des chofes qui le perfuaderoient que fon Rival étoit aimé ; on fupprima les Lettres qu'ils s'écrivoient de part & d'autre, & on dit feulement à Mademoifelle de Roye que Sanfac lui étoit bien obligé de fes rubans ; ce mépris qu'elle avoit fi peu merité, la mit dans une colere inconcevable. D'abord elle fut furprife de ce procedé, mais fon efprit étoit aigri de longue main par la froideur extraordinaire qu'on lui marquoit & tout paroît vraifemblable à la jaloufie. Combien s'accufa-t-elle de lâcheté, d'avoir pu faire une démarche fi mal reçue ; ce qui lui avoit d'abord paru fi leger, lui parut alors terrible ; & fa douleur l'auroit empêchée de fe trouver à la Mafcarade, fi elle n'avoit encore voulu voir de quelle maniere il s'y conduiroit.

Les Mafques danferent ; chaque Bohémienne avoit un Bohémien qui portoit fa couleur. Mademoifelle de Roye vit quelqu'un qui portoit la fienne, & d'abord elle ne le reconnut pas pour être le frere de Madame de Tournon, qui devoit danfer avec cette Comteffe, mais elle remarqua aifément que ce n'étoit point Sanfac qui danfoit avec elle.

Ce Marquis n'étoit pas fait d'une maniere à pouvoir être confondu avec les autres, il étoit plus grand que tous ceux qui étoient de la Mascarade, de sorte qu'elle l'apperçut avec les couleurs de Madame de Tournon, qu'elle ne pouvoit méconnoître parce qu'elles s'étoient habillées ensemble. Sansac qui la prenoit pour Mademoiselle de Roye, trompé par les rubans qu'on lui avoit envoyés de sa part, dansa toujours avec elle, & elle affecta si bien l'air de la danse de celle qu'elle vouloit representer, que le Marquis n'ayant aucun soupçon de l'artifice, s'y méprit absolument.

Mademoiselle de Roye sentoit le plus violent dépit qu'elle eût eu de sa vie : elle ne douta point que la Comtesse n'eût aussi envoyé de ses rubans à Sansac pour avoir le plaisir de se voir préférer hautement ; dans la disposition où elle étoit, il ne lui en falloit pas tant pour la convaincre que Sansac & Madame de Tournon étoient dans une parfaite intelligence, & le trouble de son esprit la fit danser avec tant de désordre que personne ne soupçonna que ce fût elle.

Après qu'elle eut fait une revue de tous les personnages de la Mascarade, elle connut que c'étoit avec le frere de Madame de Tournon qu'elle avoit dansé, elle n'examina point si Sansac avoit voulu la tromper en mettant quelqu'un à sa place, ou s'il n'avoit songé qu'à se tirer d'affaire : mais toujours elle se

croyoit traitée d'une maniere si fâcheuse, que son amour propre étoit presque aussi blessé que sa tendresse.

Si-tôt que la Mascarade fut finie, elle se coula doucement vers la porte, & sortit sans être remarquée que de Sancerre, qui avoit toujours eu les yeux sur elle, & qui la reconnoissoit aux rubans que Madame de Tournon avoit interceptés, & qu'elle lui avoit montrés. Il sortit aussi pour lui donner la main, & elle lui fut obligée de cette honnêteté; elle lui dit qu'elle ne rentreroit pas, desorte qu'il la conduisit jusques chez-elle. Il avoit trop d'interêt à sçavoir ce qui se passoit dans son cœur à l'occasion de Sansac, pour ne lui en parler pas, & il falloit dans ce désordre porter les derniers coups à son Rival; il feignit d'un air mysterieux de n'être point surpris de ce qui étoit arrivé: c'en étoit assez pour engager Mademoiselle de Roye malgré elle à lui faire plusieurs questions, ausquelles il répondit d'une maniere qui augmentoit infiniment sa jalousie & sa douleur; quoiqu'elle eût eu mille soupçons, elle s'accusa en elle-même de s'être aveuglée, & d'avoir conservé trop de tranquillité dans le tems qu'on la trahissoit. Elle ne se lassoit point de lui faire de nouvelles demandes, & il demeura plus long-tems avec elle qu'elle ne lui auroit permis d'y demeurer, si elle avoit été moins agitée.

Sansac après avoir dansé avec Madame de Tour-

non, qu'il prenoit toujours pour Mademoiſelle de Roye, la mena en un coin de la Sale pour lui parler : elle n'ôtoit point ſon maſque qui tenoit à ſa coëffure, deſorte qu'il ne ſe détrompoit point. Il lui dit qu'il étoit déſeſperé, qu'il ſçavoit que Sancerre lui avoit écrit, & avoit osé lui faire connoître ſa paſſion; que cependant elle ne l'en avoit pas plus maltraité, qu'elle le voyoit avec plaiſir, & qu'enfin il ne pouvoit plus vivre ſi elle continuoit d'avoir le même procedé avec lui. Madame de Tournon feignant un ton embarraſſé, lui dit qu'il étoit difficile qu'elle rompît avec un ami de ſa Mere. " Ha! „ Mademoiſelle [lui dit-il] que me faites-vous en„ viſager? " Pourquoi vous alarmer? [lui dit-elle „ d'un ton encore plus embarraſſé qu'auparavant] „ quand il ſeroit vrai que Sancerre auroit d'autres „ ſentimens pour moi que ceux de l'eſtime & de „ l'amitié, vous ne devez point penſer que j'en aye „ d'autres pour lui. " Quoi? Mademoiſelle [reprit„ il] eſt il poſſible que vous ayez de l'eſtime & de „ l'amitié pour un homme qui ſe déclare votre „ Amant? je ſuis perdu ſi vous ne vous dédites de „ ces cruelles paroles. „ Je ne m'en dédirai point „ [lui dit Madame de Tournon] il y a de l'injuſtice „ à ce que vous me demandez. " C'en eſt trop [inter„ rompit Sanſac] ou trompez-moi mieux, ou ache„ vez de me détromper, je ne ſçaurois demeurer dans „ l'incertitude où je ſuis; dites que vous aimez San-

„ certe, que vous ne ſçauriez rompre avec lui, & „ je ne vous importunerai plus de ma jalouſie, ni de „ mes reproches. Madame de Tournon ne lui répondit rien. " Je vous entens, Mademoiſelle [lui „ dit Sanſac, tranſporté de fureur] vous n'aurez „ plus à ſouffrir mes plaintes; mais ce ſeroit en vain „ que vous auriez attendu de moi de la modération, „ & tant qu'il me reſtera de la vie, j'empêcherai que „ mon Rival ne ſoit plus heureux que moi. Là-deſſus il la quitta bruſquement & elle ne fit aucune démarche pour le retenir.

Madame de Tournon étoit dans une joie extraordinaire, jamais elle n'auroit osé eſpérer un tel ſuccès, & tous ſes artifices étoient ſi heureux, qu'ils ne lui donnoient aucun remors. Quoique la Maſcarade fût finie, le Bal continuoit; Madame de Tournon après avoir changé d'habits, rentra dans la Sale où l'on danſoit; Sanſac y étoit allé pour chercher Sancerre, & pour l'obliger à ſe venir battre, mais il ne l'y trouva pas, & il entendit que Madame de Tournon diſoit que Mademoiſelle de Roye s'étoit retirée avec un grand mal de tête. En effet Mademoiſelle de Roye l'avoit fait dire, afin qu'on ne fût pas ſurpris de ce qu'elle ne venoit point au Bal Comme ce Marquis ne voyoit point Sancerre, il penſa qu'il pouvoit l'avoir ſuivie, & il ne lui fut pas poſſible de ne point chercher à s'en éclaircir. Il alla chez Mademoiſelle de Roye, ſous le prétexte de demander des

nouvelles de sa santé ; & ayant sçu par les gens de Sancerre qu'il y étoit, il demanda à la voir, pour lui faire malgré sa promesse tous les reproches qu'il croyoit qu'elle méritoit ; mais la colere où étoit Mademoiselle de Roye l'empêcha de le recevoir, elle lui envoya dire qu'elle ne pouvoit parler à cause de son mal de tête, dans le même moment elle renvoya Sancerre ; mais comme il comprenoit que Sansac avoit remarqué ses gens, & qu'il jugea que peut-être ce Rival auroit la curiosité de sçavoir s'il seroit long-tems avec Mademoiselle de Roye, il demeura dans l'Antichambre avec celle de ses Femmes que Madame de Tournon avoit gagnée, sans que Mademoiselle de Roye sçût qu'il y étoit, & sans qu'elle y songeât.

Sansac l'attendoit sur son passage, agité de tout ce que la rage a de plus affreux ; il vit venir le Comte d'Amboise, & dans le trouble où il étoit, il ne put se défendre de lui parler. D'Amboise ayant été obligé de se trouver à Reims pour le Sacre de Charles IX. avoit entendu dire que Mademoiselle de Roye se portoit mal, & s'étoit trouvé encore assez sensible à ce qui la regardoit, pour venir avec empressement s'informer de sa santé. « Vous voyez un homme dé-» sesperé [lui dit Sansac si-tôt qu'il l'apperçut] vous » m'avez plongé dans l'abyme où je suis, & vous » vous en êtes retiré ; vous m'avez cedé une personne » qui fait tout le malheur de mes jours ; elle aime

„ Sancerre, il eſt préſentement avec elle, & elle re-
„ fuſe de me voir. “ Je n'ai rien à vous répondre
„ [lui dit Monſieur d'Amboiſe] j'ai oublié Made-
„ moiſelle de Roye en vous la cédant. “ Là deſſus il vit ſortir le Comte de Sancerre de chez-elle, & il quitta Sanſac bruſquement, de peur que ſon air ne démentît les paroles qu'il venoit de lui dire.

Dans quelle bizarre jalouſie ce Comte entra-t-il alors : il lui ſembla que Mademoiſelle de Roye lui faiſoit une ſeconde infidelité, elle avoit été forcée par ſon inclination à aimer Sanſac ; d'Amboiſe commençoit à croire qu'elle aimeroit toujours celui qu'elle lui avoit d'abord préféré, & cela avoit en quelque ſorte aſſoupi la premiere ardeur de ſes ſentimens ; mais ce changement le reveilla, lui redonna des déſirs, du dépit & de l'emportement. Il penſoit qu'elle pouvoit être inconſtante, & il l'eſtimoit moins, mais il en avoit une nouvelle vivacité ; il ſe ſentoit prêt à ſe venger de celui qui lui enlevoit un bien qu'il avoit cru perdu pour lui : mais il trouvoit qu'il y avoit une ſorte d'amour à ſe venger, qui ne convenoit point à un homme qui n'avoit jamais été aimé ; il avoit honte d'être encore tourmenté par les démêlés de Sanſac & de Sancerre, pour Mademoiſelle de Roye, & il retourna à la Campagne dès le même moment.

Sanſac ayant marqué à Sancerre que ſon deſſein étoit de ſe battre contre lui, ils allerent aſſez loin

lu lieu ; où ils se trouvoient, de peur d'être détournés ; ils se battirent avec une égale impétuosité, & ils auroient terminé leur querelle par la fin de leur vie, si leurs gens à qui ils avoient défendu de les suivre, ne se fussent doutés de leur intention, & n'en eussent averti quelques-uns de leurs amis qui les trouverent, & qui les séparerent.

Mademoiselle de Roye fut quelques jours sans sortir de sa chambre, sous le prétexte de son mal de tête, de sorte qu'elle ne voyoit point Sansac. Le combat de ce Marquis avec Sancerre faisoit beaucoup de bruit à la Cour, mais on n'en disoit pas le sujet : Sancerre avoit de trop grandes raisons de le cacher, tant qu'il ne seroit point établi auprès de Mademoiselle de Roye. Madame de Tournon entra dans cette affaire avec Sansac, & l'engagea au secret, lui disant qu'il devoit des égards à une personne qu'il avoit si long-tems aimée, mais en effet, c'étoit pour empêcher que Mademoiselle de Roye n'approfondît ce démêlé, il avoit sçu la part qu'elle y avoit. Sansac suivit les conseils de cette Comtesse, quoique sa colere contre Mademoiselle de Roye ne fût point diminuée. Cet Amant essayoit en vain d'étouffer sa passion ; il haïssoit Mademoiselle de Roye, mais il songeoit incessamment à elle, & c'est l'oubli qui fait la guérison.

Mademoiselle de Roye ayant demandé à Sancerre le sujet de son combat avec Sansac, il lui dit que le

Marquis l'avoit querellé sur un prétexte assez léger ; mais que la véritable cause de sa haine pour lui, étoit qu'il l'avoit rencontré trop souvent à son gré chez Madame de Tournon, pour qui il ne pouvoit se persuader qu'on n'eût qu'une simple amitié. Mademoiselle de Roye avaloit ce poison sans résistance, rien ne défendoit plus Sansac dans son cœur contre ces sortes de surprises, & elle avoit une facilité à croire toutes les choses qu'on disoit de lui au sujet de Madame de Tournon, qui donnoit beaucoup d'espérance à son Rival.

Madame de Tournon marquoit toujours à Mademoiselle de Roye la même amitié, mais on la recevoit avec une grande froideur, ces deux Rivales ne se parloient plus du Marquis de Sansac, & ce n'étoit que par leur affectation à éviter de prononcer son nom, qu'elles se faisoient de la peine l'une à l'autre.

Le Comte de Sansac, pere du Marquis, étoit Gouverneur de Touraine : il étoit malade à Tours, & dans cet âge où l'on n'espere plus de guérir : la survivance de son Gouvernement fut en ce tems-là donnée à son fils, par le crédit de Madame de Tournon : comme il ignoroit qu'elle fût la cause de tous ses déplaisirs, il voulut bien lui avoir cette obligation ; néanmoins il fallut qu'il s'éloignât : il lui dit la necessité où il étoit de fuir Mademoiselle de Roye, & cette Comtesse ne s'opposa point au dessein qu'il avoit d'aller à Tours, l'absence devoit

l'empêcher de s'éclaircir avec Mademoiselle de Roye, & le guérir de sa passion.

Ce Marquis sortit promptement de Reims, & peu de jours après la Cour retourna à Paris. Madame de Tournon prit de grands soins de faire informer Mademoiselle de Roye de la part qu'elle avoit eue à ce qu'on avoit fait pour Sansac; en effet, il avoit fallu une personne qui eût du crédit sur l'esprit de la Reine, pour l'engager à faire quelque grace à cette Famille.

Mademoiselle de Roye fut remise entre les mains de sa mere, à qui elle apprit que Madame de Tournon étoit sa Rivale & l'avoit trahie. Madame de Roye eut du chagrin du changement de Sansac; l'engagement où beaucoup de gens sçavoient qu'il étoit avec Mademoiselle de Roye, avoit éloigné les partis, & cette infidelité lui faisoit quelque tort; Mademoiselle de Roye sentoit vivement cet affront, & ne se consoloit pas de n'avoir point aimé d'Amboise, qui avoit une si véritable passion pour elle, & dont les grandes qualités, & la constance devoient l'avoir arrachée à l'inclination qu'elle avoit pour Sansac.

Le Comte de Sancerre qui étoit toujours attaché à elle sous le nom d'ami, crut que le tems étoit favorable pour avouer sa tendresse: mais il résista à l'envie de se faire un mérite auprès d'elle de l'avoir toujours cachée. Il craignit de se charger des chagrins

qu'elle avoit eus contre Sanfac, s'il faifoit voir qu'il avoit toujours été fon Rival, & de rendre fufpectes les chofes qu'il avoit dites de lui; deforte qu'il feignit un commencement de paffion, que l'occafion de voir tous les jours une belle perfonne fans engagement, faifoit naître.

Mademoifelle de Roye s'étoit trop mal trouvée de l'amour, pour le fuivre une feconde fois; & fi fon cœur pouvoit encore être entraîné, ce n'étoit que par la reconnoiffance du côté de Monfieur d'Amboife; elle répondit à Sancerre avec cette indifference, qu'un Amant trouve plus infupportable que la colere. Auffi comprit-il dès ce moment tout ce qu'il en devoit attendre: cependant il ne fe rebuta point, il lui parla plus d'une fois.

Son amour étoit las de fe contraindre, il importunoit s'il ne pouvoit plaire; de forte que Mademoifelle de Roye fut obligée de lui marquer que s'il continuoit fes difcours, elle ne le verroit jamais. Elle le lui dit d'un air fi tranquille, qu'il ne douta point qu'elle n'executât la menace, & il en eut un fi cruel dépit, qu'il ceffa lui-même de la voir.

C'étoit en vain que le Comte d'Amboife cherchoit à la campagne un repos qu'il n'y avoit pas trouvé la premiere fois, une nouvelle raifon de fe guérir ne faifoit qu'augmenter fon mal, le Comte de Sancerre, Mademoifelle de Roye & Sanfac fe préfentoient fans ceffe à fon imagination, & le tourmentoient. Il retourna

retourna à Paris entraîné par son inquiétude, & sans sçavoir ce qu'il y vouloit faire. D'abord il n'alla point chez Madame de Roye, & il étoit tout-à-fait résolu à éviter sa Fille; cependant s'étant informé de ce qu'elle faisoit, il sçut que Sancerre avoit cessé de la voir, & on lui dit en même tems que c'étoit parce que ce Comte étoit devenu amoureux d'elle; que sa passion l'avoit importunée, & qu'enfin elle l'avoit en quelque sorte banni. Comme on cache peu les choses qui sont indifferentes, Mademoiselle de Roye avoit avoué la verité à quelques amies qui lui avoient demandé pourquoi Sancerre ne la voyoit plus; & d'Amboise qui cherchoit à le sçavoir, ne pouvoit manquer d'en être instruit; il perdit par-là toute sorte d'ombrage du Comte de Sancerre, de l'idée duquel il avoit été plus importuné, que véritablement jaloux; il pensa que Mademoiselle de Roye avoit seulement voulu chagriner Sansac, plutôt que de le trahir, lorsqu'elle avoit refusé de le voir, après la Mascarade qui s'étoit faite à Reims, & qu'elle avoit reçu Sancerre; qu'enfin ce pourroit être la suite de quelque querelle d'Amans qu'il n'avoit point sçue, & il ne lui étoit que trop aisé de ramener toute sa haine du côté de Sansac; mais il apprit bientôt aussi que ce Marquis étoit devenu amoureux de Madame de Tournon, & cette nouvelle produisit en lui plusieurs mouvemens, entre lesquels il ne démêla d'abord que la curiosité de

sçavoir ce que pensoit Mademoiselle de Roye ; il retourna chez- elle avec empressement.

Madame de Roye le reçut avec ses honnêtetés ordinaires : Mademoiselle de Roye lui parut mélancolique, mais civile & pleine d'égards ; comme il y avoit du monde dans la chambre, il ne put entrer dans aucune conversation particuliere avec elle ce jour-là, mais elle ne laissa pas de remarquer qu'il l'aimoit encore, elle fit reflexion sur le procedé de ce Comte, & sur celui de Sansac ; elle opposoit la constance de l'un à la legereté de l'autre ; & quoique des pensées si avantageuses pour d'Amboise n'entraînassent point encore le cœur de Mademoiselle de Roye, c'étoit cependant beaucoup qu'elle lui donnât une si entiere préférence dans son esprit.

La premiere fois qu'il la vit seule, il lui voulut parler de Sansac ; mais elle en évita d'abord le discours, par une confusion secrette de lui paroître abandonnée d'un homme qu'elle lui avoit préféré ; cependant il lui fit connoître qu'il n'ignoroit pas ce qu'on disoit du changement de Sansac, & ce fut d'une maniere qui en ôtoit en quelque façon la honte à Mademoiselle de Roye : elle estimoit assez ce Comte pour prendre le parti de la sincerité avec lui. „ Ayez le plaisir de vous „ venger de moi [lui dit-elle] je dois vous laisser „ jouir de ce triomphe ; hé bien ! il est vrai que

„ Sansac me quitte pour Madame de Tournon. " Est-il possible, Mademoiselle ? [interrompit-il] „ cela peut-il être ? quoiqu'on me l'ait dit, quoi- „ que vous me le confirmiez, je connois trop l'im- „ possibilité de cesser de vous aimer, pour le pou- „ voir croire. " Rien n'est plus vrai [lui dit Made- „ moiselle de Roye] mais qu'y a-t-il-là qui soit in- „ croyable ? on ne voit que des exemples d'incon- „ stance. " Mademoiselle, [lui dit-il] n'en voyez- „ vous point d'autres ? ne connoissez-vous point „ un Amant méprisé, haï & constant ? " Je ne le „ connois point méprisé ni haï [lui dit Mademoi- „ selle de Roye, d'un air qu'il ne lui avoit pas en- „ core vu] je commence à faire la difference de lui „ au reste des hommes ; j'étois destinée peut-être „ à lui rendre justice un jour, & ce jour pourroit „ être arrivé. " Hélas ! Mademoiselle [lui dit-il] ne „ vous y trompez point, ce jour est encore de „ ceux que vous donnez à Sansac, & c'en seroit „ le plus heureux, s'il sçavoit goûter son bonheur ; „ quand vous voudriez me faire servir à votre ven- „ geance, ce seroit sans songer à moi ; Sansac vous „ est bien cher, puisque son crime vous engage à „ dire des choses flateuses à son Rival. C'étoit ainsi que le Comte d'Amboise faisoit connoître à Mademoiselle de Roye qu'elle avoit moins d'envie de lui marquer sa reconnoissance, que de faire encore quelque déplaisir à Sansac ; néanmoins l'esperance

rentroit dans le cœur de ce Comte. C'étoit déja un grand point, que de n'avoir plus à craindre la tendresse d'un Rival, & de n'avoir à combattre que celle de Mademoiselle de Roye, qu'elle combattoit elle-même.

Madame de Tournon entretenoit un commerce de Lettres avec ce Marquis, insensiblement elle en étoit venue jusqu'à lui faire comprendre, qu'elle auroit voulu le consoler de l'infidélité de Mademoiselle de Roye, il avoit saisi cette occasion de l'oublier, l'envie qu'il en avoit lui faisoit quelquefois croire qu'il y avoit réussi, & donnoit un air d'ardeur à ses Lettres, dont Madame de Tournon étoit contente. Il avoit cependant bien moins d'envie de la persuader qu'il l'aimoit, que d'en persuader Mademoiselle de Roye, qu'il n'osoit encore revoir.

La maladie du Comte de Sansac son pere étoit une raison pour le retenir à Tours, il écrivoit à ses amis, qu'il étoit amoureux de cette Comtesse, & ils ne lui parloient plus de Mademoiselle de Roye, parce qu'il les en avoit priés sans leur en dire la raison. Dans le temps que Sancerre étoit encore des amis de Mademoiselle de Roye, Madame de Tournon lui avoit écrit qu'ils étoient dans une parfaite intelligence, & depuis personne ne l'en avoit desabusé. Cette Comtesse qui recevoit souvent des Lettres de Sansac, parce qu'elle lui écrivoit tous

les jours, faisoit montrer à Mademoiselle de Roye les plus tendres de celles qu'elle avoit de lui, comme si on les avoit surprises.

Mademoiselle de Roye entroit dans une colere inconcevable lorsqu'el'e les voyoit, & l'inconstance de Sansac faisoit plus auprès d'elle pour Monsieur d'Amboise, que tous les services de cet Amant n'avoient pu faire. Le Comte de Sansac mourut dans ce temps-là, & sa mort mettoit son Fils en liberté d'achever son mariage avec Mademoiselle de Roye; mais il n'en profita pas, Madame de Tournon qui n'y voyoit plus d'obstacles que ceux qu'elle y apporteroit, redoubla ses artifices: elle fit dire par tout qu'elle épouseroit ce Marquis si-tôt qu'il seroit de retour à Paris, où il devoit revenir dans peu pour prendre les ordres du Roi. Le dessein de Madame de Tournon étoit d'engager avant cela Mademoiselle de Roye à prendre un parti. Madame de Roye ne pouvoit soutenir l'affront qu'on faisoit à sa fille; elle lui dit qu'il étoit de leur gloire de prévenir Sansac. Mademoiselle de Roye étoit encore plus irritée, & ne cherchoit qu'à se venger. Le Maréchal de Cossé fit faire dans ce temps-là des propositions pour l'épouser; mais la disproportion de leur âge faisoit balancer Mademoiselle de Roye malgré les avantages de cet établissement. Le Comte d'Amboise avoit toujours la même passion pour Mademoiselle de Roye, mais

il avoit plus d'une fois renoncé à elle. Il est vrai que les raisons qu'il en avoit eues ne subsistoient plus, rien ne convenoit mieux à cette belle personne, qu'un Amant qui l'avoit toujours tendrement aimée, & qu'elle estimoit plus que tous les autres hommes. Madame de Roye demanda conseil à ce Comte comme à un ami, sur les desseins du Maréchal de Cossé, il fut saisi d'un trouble qui l'empêcha de répondre. „ Je vois avec surprise „ [lui dit-elle] que ce qui regarde ma Fille ne vous „ est pas encore indifferent : cependant tout ce „ que vous avez déja fait me donnoit lieu de croire „ que vous la verriez sans peine en épouser un au„ tre, vous sçavez que je vous l'avois destinée, & „ que je vous eusse préferé à tous les hommes, „ si vous aviez voulu profiter de mes sentimens. “ Je n'ai rien à vous répondre, Madame [lui dit„ il] vous ne sçauriez ignorer les dispositions où „ je serai toute ma vie pour Mademoiselle de Roye, „ je ne m'assure point qu'il y ait moins d'obstacles „ pour moi dans son cœur, mais je m'en flate, „ & il n'en faut pas tant pour rendre ma passion „ extraordinaire ; si vous y aviez quelque égard, „ vous souffririez que je consultasse Mademoiselle „ de Roye pour la derniere fois. “ Hé bien ! con„ sultez-la [lui dit cette Comtesse] j'ai pour vous „ la même consideration que j'ai toujours eue.

La conjonƈture étoit delicate pour le Comte d'Amboiſe, il s'étoit déja engagé deux fois avec Mademoiſelle de Roye, une troiſiéme devoit le faire trembler, mais la concurrence du Marêchal de Coſſé le déterminoit à épouſer Mademoiſelle de Roye pour la lui ôter; il alla ſe jetter aux pieds de cette belle perſonne. „ Mademoiſelle [lui dit-„ il] vous voyez le plus amoureux de tous les „ hommes, vous ſçavez que vos rigueurs ne m'ont „ point empêché de l'être, & que n'ont point fait „ vos honnêtetés? j'aurois dû malgré elles être „ ſûr que vous ne m'aimeriez jamais, & cependant „ elles m'ont fait eſperer, ou elles m'ont tenu „ lieu de bonheur, tant que vous n'avez été à „ perſonne; mais vous ne ſçauriez plus éviter d'être „ à quelqu'un, & je crains que vous n'en trem-„ bliez." Ce ne ſeront point les engagemens qui me „ feront peur, [lui dit Mademoiſelle de Roye] „ ce ne pourroient être que les gens avec qui je ſe-„ rois obligée à m'engager." Hé! Mademoiſelle [lui „ dit-il] êtes-vous en état de faire des differences? „ j'apprehende que quelque fâcheux ſouvenir ne „ vous rende toujours le choix d'un Mari déſa-„ gréable, ou du moins indifférent; tout vous „ ſera égal. Mais [ajouta-t-il] pourquoi vous preſ-„ ſer de vous declarer? vos bontés ne me don-„ nent point aſſez de hardieſſe pour me faire croi-„ re que ſi vous étiez capable de diſtinƈtions, elles

„ fussent en ma faveur; vous m'avez trop accoû-
„ tumé à être malheureux, pour me laisser pren-
„ dre des esperances.

“ Vous m'offensez [lui dit-elle] par ces souve-
„ nirs que vous voulez que j'aye, cependant je
„ veux bien vous répondre precisément sur le reste;
„ vous avez d'ailleurs assez merité que je m'expli-
„ quasse avec vous sans détour, & puisque je ne
„ sçaurois me dispenser d'entrer dans quelque liai-
„ son, je serois fâchée que ce ne fût pas avec
„ vous. “ Quelles paroles pour Monsieur d'Amboise? pouvoit-il faire des reflèxions contraires à son bonheur? Il pria Madame de Roye de le préférer au Maréchal de Cossé; & comme elle y avoit beaucoup de penchant, son mariage fut une troisiéme fois résolu. Il sembla alors à cet Amant, qu'il n'avoit plus rien à redouter, & qu'il étoit au-dessus de tous ses malheurs. Plus de Rival. Plus d'obstacles. Il alloit être uni pour jamais à une personne qu'il avoit long-tems aimée, & dont il croyoit enfin être aimé. Son malheur avoit tant duré, qu'il ne vouloit plus retarder son bonheur; il supplia Madame de Roye de ne point differer la ceremonie de ses noces. Mademoiselle de Roye qui par estime pour Monsieur d'Amboise, & par un secret dépit contre Sansac, s'étoit résolue à ce mariage; n'eut pas de peine à consentir qu'il fût achevé promptement, & il le fut deux jours après.

Quand

Quand il avoit été arrêté, les amis de Sanſac le lui avoient écrit, non pas comme une choſe qui l'intereſſât, mais comme une nouvelle. Quel coup de foudre pour lui ! & quels ſentimens ſe réveillerent dans ſon cœur ! Il ſentit que le dépit, le temps, & l'abſence, n'avoient fait que les aſſoupir, & qu'ils ne les avoient point affoiblis. Il ne concevoit pas qu'elle eût aimé Sancerre, & qu'elle épousât ſi-tôt d'Amboiſe, & cette réflexion le portoit inſenſiblement à douter qu'elle eût aimé ce premier ; cependant il penſoit qu'elle lui en avoit fait l'aveu par ſon ſilence : il avoit vu ſortir Sancerre de chez elle, on lui en avoit refuſé l'entrée ; & quoique toutes ces circonſtances rappellées dans ſa mémoire, le fiſſent encore frémir, il ſe diſoit que ce n'étoit point des certitudes, que peut-être quelque choſe qu'il ignoroit avoit donné lieu à ces irrégularités ; il redonnoit du prix à Mademoiſelle de Roye dans ſon imagination, à meſure qu'il craignoit de la perdre ; tout ce qui pouvoit la juſtifier lui venoit dans la penſée, comme tout ce qui pouvoit la rendre coupable, s'y étoit autrefois preſenté ; la bizarrerie d'épouſer d'Amboiſe dans le temps qu'elle devoit épouſer Sancerre, ſi elle l'eût aimé, le mettoit hors de meſure, & lui faiſoit croire tout poſſible, juſqu'à n'avoir point été trahi. Il s'accuſoit déja d'avoir

peut-être donné trop tôt de la jalousie à Mademoiselle de Roye par Madame de Tournon. D'Amboise qu'il avoit toujours vu si éloigné d'être aimé de Mademoiselle de Roye, ne lui paroissoit point avoir dû s'emparer avec tant de promptitude d'un cœur qui s'étoit toûjours refusé à lui : cependant dans quelques momens il pensoit que la même inconstance qui l'avoit portée à aimer Sancerre, pouvoit l'avoir portée aussi à aimer d'Amboise ; mais cette idée lui sembloit si cruelle, qu'il la rejettoit d'abord ; il ne deméloit plus rien, sinon qu'il ne pouvoit souffrir que quelqu'un fût heureux en épousant Mademoiselle de Roye. Il ne croyoit point que son mariage se dût faire avec tant de précipitation, & il espéra d'y mettre encore des obstacles, néanmoins il ne pouvoit retourner à Paris comme il l'auroit souhaité, parce que les Huguenots avec lesquels on avoit fait un Traité de Paix l'avoient rompu, & s'étoient emparés de plusieurs Villes, ils avoient même des Troupes proche de Tours, de sorte qu'il ne lui étoit pas possible de quitter son Gouvernement ; mais il ne voulut point différer de faire sçavoir à Mademoiselle de Roye l'état où son Mariage l'alloit réduire, quoiqu'il ignorât les dispositions où elle étoit pour lui. Il alla chez Mademoiselle de Sansac sa sœur, qui n'étoit qu'à deux lieues de-là, il lui apprit ce Mariage

qu'il sçavoit bien la devoir toucher autant que lui ; il la conjura de partir sur le champ, de donner à Mademoiselle de Roye une Lettre qu'il lui écrivoit, & de mettre en usage tout ce qui pouvoit l'empêcher d'épouser le Comte d'Amboise.

La passion de Mademoiselle de Sansac étoit de celles que rien ne peut guérir, elle fut saisie d'étonnement & de douleur ; & quoiqu'elle essayât de cacher ses mouvemens, elle assura son frere qu'il pouvoit se reposer sur elle du soin de cette affaire ; dont elle viendroit infailliblement à bout si quelqu'un y pouvoit réussir, & qu'elle n'oublieroit rien pour le servir. Il retourna à Tours après cette assurance, & elle ne songea plus qu'aux moyens de lui tenir parole.

Elle ne balança point à choisir les voies les plus promptes, & qui lui parurent les plus sures, il lui sembla que ce seroit en vain que Mademoiselle de Roye seroit persuadée de la tendresse de Sansac, & que quand elle rentreroit dans ses premiers sentimens pour lui, ils seroient inutiles, parceque sa timidité l'emporteroit toujours sur son inclination, & qu'enfin il seroit plus aisé de jetter dans l'esprit de d'Amboise des scrupules qui l'obligeassent à prendre le parti qu'il avoit pris plus d'une fois, que d'entreprendre aucune autre chose pour rompre son Mariage ; qu'après tout, ce ne lui seroit pas un mal

heur de n'épouser point une personne qui avoit été si long-tems prévenue pour Sansac; qu'il n'y avoit presque pas lieu de douter que sa tendresse ne se réveillât, lorsqu'elle le verroit revenir à elle.

Mademoiselle de Sansac écrivit à Monsieur d'Amboise, & elle lui envoya la Lettre que Sansac écrivoit à Mademoiselle de Roye : elle déguisa son écriture, afin qu'on ne sçût pas que ces Lettres vinssent de sa part; & elle partit quelques momens après pour apprendre l'effet qu'elles auroient produit. D'Amboise les reçut le lendemain de son Mariage, lorsqu'il croyoit que sa felicité ne seroit jamais troublée : il ouvrit celle de Mademoiselle de Sansac, dont il ne connut point le caractere, & qui étoit conçue en ces termes.

LETTRE A MONSIEUR D'AMBOISE.

Je n'ignore point votre délicatesse; puisque vous épousez Mademoiselle de Roye, vous croyez être maître de son cœur; je vous donne un moyen de vous en assurer, voici une Lettre que Sansac lui écrit : puisqu'il l'aime encore, il peut en être encore aimé, consultez-là sur cette Lettre; si elle la reçoit avec indifférence, vous n'en aurez que plus de repos dans votre Mariage; & si vous vous appercevez que sa passion ne soit pas éteinte, vous pourrez éviter un engagement qui ne feroit jamais votre bonheur.

Il lut ensuite celle de Sansac dont il connoissoit l'écriture, & il y trouva ces paroles.

A MADEMOISELLE DE ROYE.

On m'apprend que vous allez épouser Monsieur d'Amboise, & cette nouvelle fait une impression si vive sur moi, que je ne sçaurois m'empêcher de vous écrire, malgré tous les sujets que j'ai de me plaindre de vous. Je ne suis pas en état de vous faire des reproches; je vous aime, & je vous perds, c'est à moi de me justifier, & de vous demander grace; j'ai feint d'aimer Madame de Tournon; j'ai voulu me guérir, ou plutôt me venger, mais je n'ai fait qu'entretenir ma passion par cette espérance. Peut-être aussi que ma conduite vous a déplu. Peut-être a-t-elle précipité la résolution que vous prenez. Hélas! je me flate, je serois encore trop heureux d'avoir part aux raisons de votre Mariage, tout funeste qu'il est pour moi. Non, vous aimez d'Amboise comme vous en avez aimé un autre. Je vous demande pardon si je vous offense; je souhaite de vous offenser, faites cesser ce reproche s'il vous est trop sensible; faites revivre cette inclination dont vous m'aviez flaté, & qui devoit durer toujours. Quoi? vous la portez à d'Amboise, après que votre cœur m'avoit distingué de lui d'une maniere si obligeante; je m'oppose à votre Mariage, par le droit que m'ont donné sur vous vos premiers sentimens; & s'il vous en reste quelque chose, je vous aime assez, pour pouvoir prétendre de les rappeller tous. Vous croyiez autrefois que nous étions nés l'un pour l'autre; pourquoi nous

séparer, quand je vous aime encore ? Ha quittez la pensée d'entrer dans un nouvel engagement, sinon, craignez la fureur d'un Amant qui perdra tout, plutôt que de perdre un bien qu'il a merité par sa tendresse & par la vôtre.

Quel effet produisit la lecture de ces Lettres dans le cœur de Monsieur d'Amboise ! il se voyoit contraint de douter s'il étoit aimé, dans le tems qu'il étoit possesseur de la personne qu'il aimoit. Quelle horreur se présentoit à son esprit ! il demeuroit accablé de cette idée, & son mariage étoit encore le plus funeste de tous ses maux. Tant qu'il n'avoit été qu'Amant, l'entiere assurance de n'être pas aimé lui avoit paru moins cruelle que l'incertitude où il se voyoit alors réduit ; comme il n'avoit jamais aimé si vivement, jamais il n'avoit été si sensible aux atteintes de la jalousie ; être au comble de ses vœux, & voir renverser tout son bonheur par des pensées insupportables, par des doutes dont il ne pouvoit s'éclaircir, ne pouvoir abandonner ni haïr la Comtesse d'Amboise, ni l'aimer, étoit l'état où il se trouvoit, & auquel il n'y avoit point de remede.

La Comtesse d'Amboise s'apperçut de sa froideur & de son chagrin ; elle lui en demanda la cause d'une maniere qui devoit le rassurer ; mais ses amitiés lui devenoient suspectes, ou plutôt il lui sembloit

qu'il n'en jouiſſoit que par ſurpriſe, il fut plu-ſieurs fois ſur le point de lui montrer la Lettre de Sanſac; pour n'avoir plus à douter du malheur qu'*il* appréhendoit, & pour ſe faire là-deſſus, s'il ſe pouvoit, un triſte repos: mais il ſe retint autant de fois, & il ſentit qu'il avoit encore à en craindre la certitude; il ne répondit à cette Comteſſe que des choſes qui ne la ſatisfaiſoient pas, & qui la mettoient dans une inquiétude extraordinaire.

Lorſque Mademoiſelle de Sanſac fut arrivée à Paris, elle apprit que Monſieur d'Amboiſe étoit marié avec Mademoiſelle de Roye; elle comprit tout le déſordre que les Lettres qu'elle avoit en-voyées avoient dû faire, & le chagrin de ſon im-prudence joint à celui qu'elle avoit de ce Mariage, lui fit prendre dès ce même jour le parti de ſe mettre dans un Couvent, tant pour éviter les reproches de ſon frere, que pour ſe faire une vertu capable de ſurmonter la paſſion qu'elle avoit dans le cœur, elle écrivit cependant au Marquis de Sanſac avant que d'y entrer, elle lui apprenoit que Mademoiſelle de Roye étoit mariée; elle lui avouoit auſſi que croyant le ſervir, & ignorant que le Comte d'Am-boiſe fût déja hors d'état de profiter des avis qu'on lui donnoit, elle lui avoit envoyé la Lettre qu'il écrivoit à Mademoiſelle de Roye, avec un Billet d'un caractere inconnu, qui pouvoit le porter à

rompre encore lui-même ſon mariage; enfin elle prioit ce Marquis de la laiſſer en repos, & de ne lui parler jamais de cette faute, qu'elle alloit expier toute ſa vie.

Sanſac ne reçut point cette Lettre à Tours, parce que les Troupes du Prince de Condé qui avoient eu deſſein de ſurprendre la Ville, en ayant été empêchées par la vigilance du Gouverneur, s'étoient jettées dans Orleans, & lui donnoient lieu de revenir à Paris. Il apprit en arrivant que Mademoiſelle de Roye étoit mariée, & il en eut autant de ſurpriſe que de douleur; quoiqu'il eût craint ce Mariage, il n'avoit pu ſe perſuader qu'il ſe feroit; même ſes reflexions n'avoient fait qu'attendrir ſon cœur, & le rendre plus capable de ſentir cette perte; bien loin de le préparer à la ſupporter, il s'abandonna à tout ce que le déſeſpoir a de plus affreux; mais il ne fut pas long-tems dans cette peine, d'Amboiſe étoit deſtiné à mourir de chagrin au milieu de ſon bonheur, & on apprit bientôt le péril où étoit ce Comte.

Monſieur d'Amboiſe n'avoit pu ſoutenir les diverſes agitations de ſon eſprit, la fiévre lui prit avec une violence ſi extraordinaire, que dès les premiers jours ſa vie fut en danger; la Comteſſe d'Amboiſe étoit inceſſamment auprès de lui, fondant en larmes; l'affliction qu'elle lui faiſoit pa-

roître, & les soins qu'elle prenoit pour sa conservation, le touchoient sensiblement, mais ils le désespéroient quand il songeoit qu'il n'osoit les prendre pour des marques d'amour; cependant il ne pouvoit se défendre d'en avoir de la reconnoissance, il voyoit que Madame d'Amboise étoit digne d'une estime infinie, & que s'il n'avoit pu toucher son cœur, il falloit en mourir sans se plaindre d'elle; il sentit qu'il n'avoit que peu de jours à vivre, & il résolut de ne lui parler point des Lettres qui lui donnoient la mort, de peur de lui marquer de la jalousie, & de lui ôter peut-être par-là la liberté de suivre son inclination quand il ne seroit plus. Cet effort de générosité lui coutoit néanmoins encore, ses sentimens n'étoient pas assez affoiblis pour ne point s'opposer à une résolution qui leur étoit si contraire, & ses délires découvroient quelquefois ce qu'il vouloit cacher.

Madame d'Amboise, qui cherchoit à pénétrer la cause de son affliction & de sa maladie, démêla enfin que la jalousie le tourmentoit. L'estime & l'amitié qu'elle avoit pour son mari, ce qu'elle se devoit à elle même, ne lui permettoient pas de le laisser vivre ou mourir avec des pensées si désavantageuses pour elle; elle se jetta plus d'une fois à ses pieds, lui disant que le mépris qu'il lui faisoit paroître en la privant de sa confiance, lui étoit

insupportable. „ Madame [lui dit-il] que cher-
„ chez-vous à sçavoir ? croyez que la tendresse que
„ j'ai pour vous est la cause du secret que je vous
„ fais. Vous ne sçauriez m'entendre [ajouta-t-il en
„ soupirant] & je perds tout le plaisir que j'aurois
„ à me faire un mérite auprès de vous de ce dernier
„ sacrifice, mais c'est pour vous laisser plus de repos
„ & de tranquillité.

Ces paroles augmentoient encore l'inquiétude de Madame d'Amboise, & lui faisoient redoubler ses instances, tant qu'enfin la mort de ce Comte n'étant plus incertaine, & les Medecins l'ayant annoncée à sa femme, la douleur extraordinaire qu'elle lui faisoit paroître jusques-là, & la maniere dont elle le pressoit, eut le pouvoir de lui arracher ce qu'il avoit gardé jusques-là. „ On croit que votre mal
„ redouble [lui dit-elle en l'embrassant] sans doute
„ votre inquiétude y contribue. Je ne vous parle
„ pas de la mienne, vous m'avez découvert
„ malgré vous, une partie de ce que vous prétendiez me cacher ; je sçais que vous avez des pensées
„ injustes de moi, vous ne voulez pas me donner
„ lieu de me justifier, & vous négligez d'être content
„ d'une personne que vous n'aimez plus ; j'ai avec
„ la crainte de vous perdre, la certitude d'avoir
„ déja perdu votre amitié ; mais je vous l'ai dit, je
„ ne prétens point vous toucher par mes douleurs.

„ Il ne s'agit ici que de vous-même, plaignez-vous „ de moi pour vous soulager, & vous éclaircissez „ pour vous mettre plus en repos. Peut-être ne me „ trouverez-vous pas coupable, si vous me faites „ parler. „ Hé bien ! Madame [lui dit Monsieur „ d'Amboise] puisque mes rêveries ont commencé „ à me trahir, & vous ont chagrinée, il faut vous „ apprendre tout, & réparer ce qu'elles ont fait, „ Lisez ces Lettres [lui dit-il en lui présentant celles „ qu'il avoit reçues] voilà ce qui cause mes maux, „ je n'ai pu vivre & douter que je fusse aimé de „ vous, je meurs pour vous laisser à un autre qui „ ne vous aimera jamais comme moi; mais avec qui „ vous serez plus heureuse, parce que vous l'aimerez „ davantage. "

Madame d'Amboise trembla de l'imprudence ou de la malice de ceux qui avoient envoyé la Lettre d'avis à son Mari; elle ne les devinoit point, & elle étoit si occupée de le voir mourant pour elle, que même dans ce moment la Lettre de Sansac ne fit aucune impression sur son esprit. Monsieur d'Amboise qui étoit appliqué malgré lui à examiner les mouvemens de son visage, ne la vit point changer de couleur. „ Hé bien ! [lui dit-elle] Monsieur, „ vous avez cru que je ne pourrois recevoir une „ Lettre de Sansac, sans reprendre pour lui des sen- „ timens qui vous fussent desagréables; je voudrois

„ qu'on me l'eût donnée, je vous l'aurois rem
„ entre les mains comme je l'y remets présentem
“ Ha! s'il est vrai, Madame [lui dit-il avec
„ transport qui abregea encore ses jours] faut-
„ mourir? Quoi! vous auriez oublié Sansac? [ajou
„ t-il avec des yeux où l'amour n'étoit pas éteint
“ Je suis honteuse [lui dit-elle] d'avoir à vous e
„ donner de nouvelles assurances, mais j'en sera
„ contente, si elles peuvent vous tirer de l'état o
„ vous êtes. “ Non, Madame [lui dit-il] je meu
„ avec autant de satisfaction que de regret; ma
„ enfin vos premiers sentimens ont été pour Sansac,
„ je ne suis point injuste ni tyran, c'est beaucoup
„ pour moi, que d'avoir pu les éteindre un mo-
„ ment durant ma vie, ils se rallumeront après m
„ mort, je n'en murmure pas, ne leur opposer
„ point ma mémoire, vous sçavez que tant que je
„ l'ai pu, j'ai préféré votre bonheur au mien, &
„ j'envisage avec quelque sorte de joie que vou
„ serai parfaitement heureuse, sans que j'en soi
„ malheureux. “A peine eut il achevé ces paroles, qu'il s'évanouit; on mena la Comtesse d'Amboise hors de la chambre, malgré ses pleurs & ses cris; Madame de Roye qui n'étoit guére moins affligée de l'état où elle voyoit ce Comte, tâchoit neanmoins de la consoler autant qu'il lui étoit possible.

Monsieur d'Amboise revint de son évanouisse-

ment, il fit prier sa femme de ne plus entrer dans sa chambre, afin qu'elle s'épargnât un spectacle affligeant, & parce que sa vue lui faisoit quitter la vie avec trop de regret; il mourut le lendemain.

Madame de Roye mena la Comtesse d'Amboise dans un Couvent, où elle demeura quinze jours, & ensuite elles allerent ensemble à la campagne. L'affliction de cette veuve ne se moderoit point, il lui sembla qu'elle ne se consoleroit jamais de la mort de son Mari; elle connut tout le prix de l'affection qu'il lui avoit portée, & combien son cœur & son mérite étoient au-dessus de celui des autres hommes; elle alloit jusqu'à l'admiration pour lui, & elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'elle pût jamais avoir des sentimens plus vifs; elle évitoit de penser à la Lettre du Marquis de Sansac, il lui sembloit que c'étoit par indifference; mais elle songeoit incessamment à la générosité qu'avoit eue son Mari, de consentir en mourant qu'elle l'épousât, quoiqu'elle n'eût pas dessein d'en profiter.

Sansac avoit repris des espérances par la mort de Monsieur d'Amboise, mais il comprit qu'il seroit quelque temps sans oser voir sa veuve, & il alla à Tours lorsqu'elle partit pour la campagne, où elle demeura trois mois sans recevoir personne: cependant ses affaires l'obligerent de retourner à Paris, & il y revint aussi dès le moment qu'il le sçut; quoi-

qu'il n'osât aller chez-elle, il cherchoit les promenades solitaires dans la vue de l'y rencontrer. En effet, il ne fut pas long-tems sans avoir ce plaisir, ni même sans se faire remarquer. La Comtesse d'Amboise se sentit émue la premiere fois qu'elle le revit, il lui sembla que la présence d'un homme qui l'avoit offensée pouvoit lui causer ce trouble; comme elle étoit avec une Dame de ses parentes à qui elle ne vouloit point faire connoître qu'elle avoit remarqué Sansac, elle fut contrainte de continuer son chemin. Sansac la suivoit toujours, & enfin elle s'en retourna le plutôt qu'il lui fut possible.

Lorsqu'elle fut revenue chez-elle, elle entra dans son cabinet, & elle ne put s'empêcher de lire la Lettre que Monsieur d'Amboise lui avoit donnée de ce Marquis, & qu'elle avoit gardée; elle la trouva pleine de passion, & elle la relut encore, ensuite elle entra dans une profonde rêverie, dans laquelle elle ne pouvoit point distinguer ses propres pensées.

Quelques jours après Monsieur de Sansac ayant gagné quelques-uns de ses gens, pour sçavoir de quel côté elle devoit se promener, la devança, parce qu'elle ne vint que tard; & lorsqu'il la rencontra il la salua d'une maniere triste & respectueuse, qui lui donna encore plus d'émotion que la premiere fois. Elle étoit descendue de son Carrosse

pour prendre l'air, mais après avoir salué ce Marquis, elle y remonta avec précipitation : cependant à peine eut-elle fait quelques pas, que son Carrosse rompit ; il étoit tard, elle étoit assez loin de Paris, & elle se trouva dans un très-grand embarras.

Monsieur de Sansac qui vit de loin le désordre qui étoit arrivé à son équipage, s'approcha, & n'osant parler à Madame d'Amboise, il pria une des Femmes qui accompagnoient cette Comtesse, de lui offrir de sa part son Carrosse pour la remener. Madame d'Amboise ne put se dispenser de répondre à cette honnêteté, elle le remercia, & elle lui dit qu'on alloit chercher des gens pour raccommoder son Carrosse. En effet, elle y envoya à l'heure même, il lui dit qu'il étoit bien malheureux d'être refusé dans une occasion où il étoit presque impossible de ne pas accepter le parti qu'il proposoit ; que le Carrosse de Madame d'Amboise ne pourroit être en état d'aller que la nuit ne fût fort avancée ; qu'il alloit attendre le retour de ceux qu'elle envoyoit, & que peut-être la necessité vaincroit la répugnance qu'elle avoit à lui faire une grace. Madame d'Amboise tâcha à lui répondre sans incivilité, mais sans lui promettre aussi qu'elle se serviroit de son secours ; insensiblement ils entrerent en conversation, Monsieur de Sansaç trouva l'art de la faire durer, en disant à

Madame d'Amboiſe des choſes qui l'obligeoient à répondre ; les gens qu'on étoit allé chercher pour raccommoder le Carroſſe arriverent, & dirent qu'il étoit impoſſible qu'on le menât à Paris ce jour-là.

Madame d'Amboiſe étoit dans une furieuſe inquiétude, la nuit étoit commencée ; Sanſac offroit de lui donner ſon Carroſſe, & d'attendre en ce lieu qu'il fût de retour. Il y auroit eu de la malhonnêteté à l'y laiſſer, elle avoit cependant de la peine à ſe réſoudre de ſe mettre dans le même Carroſſe, avec un homme qui l'avoit aimée, & qu'elle craignit qu'il ne lui fût pas encore indifferent. A la fin la neceſſité l'obligea de le prier de la mener juſqu'aux premieres maiſons, en attendant qu'elle envoyât chercher un Carroſſe à Paris. Comme ces maiſons étoient très-éloignées, elle ne pouvoit avec bienſéance le laiſſer dans la campagne, & il trouvoit trop de plaiſir à accompagner Madame d'Amboiſe pour s'en défendre un moment ; de ſorte qu'il la mena avec deux de ſes femmes jusqu'au village prochain. Quel charme pour lui de ſe retrouver avec elle ! il n'oſoit lui dire que des choſes indifferentes, mais il lui parloit, il la voyoit, & il eſpéroit que cette rencontre ne ſeroit pas ſans ſuites ; même l'air de myſtere qui ſe trouvoit par hazard dans cette aventure, lui donnoit beaucoup de plaiſir.

Les

Les raisons qui faisoient la joie de cet Amant, alarmoient la severité de Madame d'Amboise, elle étoit si agitée de ses diverses pensées, qu'elle ne parla qu'en désordre. Ce Marquis qui s'en apperçut, n'en tiroit pas un méchant augure ; cependant il n'osa lui demander la permission de la voir plus long-tems, après qu'il l'eut mise où elle souhaitoit d'aller ; mais il demeura aux environs de la maison jusqu'à ce qu'elle en fût partie.

Le lendemain il lui écrivit, pour lui demander une heure d'audience, avant qu'il allât à Chartres où le Roi l'envoyoit avec un renfort de quatre mille hommes, qui devoient se jetter dans la Ville, que les Huguenots avoient assiegée.

Cette Comtesse fut embarrassée de la conduite qu'elle devoit tenir dans cette occasion : toute la nuit elle avoit été occupée de la rencontre qu'elle avoit faite. Sansac lui avoit paru plus amoureux que jamais; mais elle n'osoit le trouver aussi aimable : cependant il étoit presque justifié dans son esprit, au sujet de Madame de Tournon, par sa Lettre qu'elle avoit relue plusieurs fois. Monsieur d'Amboise bien loin de craindre qu'elle ne l'épousât, le lui avoit en quelque sorte ordonné en mourant : cependant il lui paroissoit que ce n'étoit point assez pour l'épouser, mais que c'étoit assez pour le voir

sans scrupule ; qu'il falloit qu'elle lui parlât, & qu'elle sçût qui avoit envoyé à Monsieur d'Amboise les Lettres qui avoient causé tant de désordres qu'enfin elle devoit apprendre à Sansac la résolution qu'elle avoit prise de demeurer veuve ; dans cette pensée elle lui fit dire qu'il pouvoit la voir.

Avec quelle joie revint-il chez-elle, & se retrouva-t-il en liberté de lui parler de ses sentimens ? Il lui parut que sa beauté étoit encore augmentée ; ses habits de deuil, & l'émotion qui paroissoit sur son visage, lui donnoient mille charmes. Il se jetta à ses pieds, sans pouvoir prononcer une seule parole & sans songer même à ce qu'il faisoit.

Madame d'Amboise l'obligea de se relever avec un sérieux qui le glaça de crainte ; il prit un siege comme elle le lui ordonnoit, & il fut long-tems sans oser lever les yeux sur elle : ce respect la toucha plus que le transport de son amour n'avoit fait.

„ J'ai eu la hardiesse de demander à vous voir, „ Madame [lui dit-il, sans presque la regarder] „ mais j'en suis assez puni, & votre air m'annonce „ des malheurs que j'avois évité de prévoir. « Madame d'Amboise d'abord ne lui répondit point. „ Vous ne me dites rien, Madame ? [ajoûta-t-il] „ parlez, désesperez-moi ; les duretés que vous me „ direz, me seront moins cruelles que votre silence.

" Je vous parlerai aussi [lui répondit-elle] je ne
" vous aurois pas laissé venir, si je n'avois eu beau-
" coup de choses à vous dire, & je suis seulement
" embarrassée par où je commencerai. "Je crois que
" je ne dois point me réjouir, Madame [lui dit-il]
" des choses que vous avez à me dire, il m'est aisé
" de prévoir qu'elles ne me seront pas avan-
" tageuses, & vous diminuez beaucoup la
" grace que vous me faites, qui auroit été trop
" grande si vous n'aviez eu qu'à m'entendre. " Je ne
" ferai point de difficulté de vous avouer [lui dit-
" elle] que j'ai vu la Lettre que vous m'avez écrite
" à l'occasion de mon Mariage, & qui fut envoyé
" à Monsieur d'Amboise : il faut que je sçache de
" vous à qui vous l'aviez donnée ; & comment fut
" conduite une affaire si malheureuse pour moi,
" par la mort de Monsieur d'Amboise.

Sansac lui conta que lui étant impossible de revenir à Paris, parce qu'on craignoit une entreprise des Huguenots sur Tours, il avoit confié sa Lettre à sa Sœur, qui lui avoit promis de la lui remettre entre les mains ; que Mademoiselle de Sansac ignorant, aussi bien que lui, que son Mariage fût déja fait, avoit cru que le plus sûr moyen de l'empêcher étoit d'envoyer ces Lettres à Monsieur d'Amboise :
" mais, Madame, [ajouta-t-il] je vois que leur
" méchant succès m'est imputé, & que même quand

„ ma Lettre n'auroit été vue que de vous, je n'en „ devois attendre que votre colere. “ Sans doute „ [lui dit-elle] puisque j'étois femme de Monsieur „ d'Amboise, mais j'avois eu lieu de croire que „ Madame de Tournon vous auroit consolé de mon „ Mariage, ou plutôt qu'il ne vous auroit point „ affligé. “ Madame de Tournon! [s'écria-t-il] „ Est-il possible, Madame, que vous croyiez qu'elle „ ait pu un moment me consoler de vous? Madame d'Amboise ne put s'empêcher de lui parler de la préférence qu'il avoit donnée à cette Comtesse le jour de la Mascarade; mais il lui protesta avec tant d'ingenuité qu'il avoit cru danser avec elle, & la conversation qu'il pensoit avoir eue avec elle aussi sur le sujet de Sancerre, les embarrassant l'un & l'autre, ils démélerent enfin que Madame de Tournon les avoit joués. La verité se montroit à eux à mesure qu'ils se parloient; ils se retrouvoient innocens, une douce joie rentroit dans leurs cœurs, que de long-tems ils n'avoient sentie.

Lorsqu'ils n'eurent plus de plaintes à faire, ils se regarderent quelque temps. „ Mais, Madame, „ [reprit le Marquis de Sansac] que me sert-il que „ vous n'ayez point aimé Sancerre, si je vous suis „ indifférent? “ Du moins vous me le devez être „ [interrompit Madame d'Amboise] j'avois épousé „ le Mari le plus digne d'être aimé qui fût jamais.

„ Ses dernieres paroles méritent que je sois éternel-
„ lement occupée de lui. J'étois résolue à vous en
„ faire un secret, mais je me sens engagée à vous
„ les dire, pour vous marquer mieux l'obligation
„ où je suis de l'aimer toujours.. „ Elle lui fit un
récit de la conversation que Monsieur d'Amboise
avoit eue avec elle sur son sujet, en adoucissant
néanmoins les termes qui pouvoient trop le flater ;
mais cet Amant ne laissa pas d'être charmé de
cette confidence. „ Ha! Madame [lui dit-il, en se
„ jettant encore une fois à ses pieds] executez les
„ dernieres volontés de Monsieur d'Amboise ; j'ai
„ mérité de lui succéder, puisque je suis choisi
„ par lui, il n'y a que votre indifférence qui puisse
„ m'en rendre indigne ; mais [ajouta-t-il] pour-
„ quoi vous serois-je indifférent ? je n'ai pas cessé un
„ moment d'être le plus amoureux de tous les
„ hommes ; je suis autorisé à vous le dire, &
„ & vous ne devez plus vous faire de scrupule que
„ de ne m'aimer pas. " Je vois que je vous en ai
„ trop dit [interrompit-elle en rougissant, & en
„ l'obligeant à se lever avec plus de douceur que la
„ premiere fois] il n'est plus tems de déguiser avec
„ vous. Hé bien ! sçachez que mon inclination n'est
„ pas éteinte. Que n'ai-je plutôt appris votre inno-
„ cence ! je n'aurois point été à Monsieur d'Amboi-
„ se, il ne seroit point mort, & rien ne m'auroit

„ empêchée d'être à vous ; mais puisque je l'ai épou-
„ sé, je lui dois un sacrifice pour tous ceux qu'il m'a
„ faits, j'ai par cette raison formé le dessein de de-
„ meurer Veuve ; & si j'avois assez de foiblesse pour
„ ne le pas executer, je ne serois point heureuse en
„ vous épousant, quelque amitié que j'eusse pour
„ vous, mes reflexions m'empêcheroient de jouir
„ de la vôtre, & m'ôteroient peut-être la mienne à
„ la fin. " Ah ! Madame [lui dit-il, avec le déses-
„ poir dans l'ame] je vois que vous ne m'avez ja-
„ mais aimé. " Je voudrois qu'il fût vrai [lui dit-
„ elle en soupirant. " Hé ! Madame, s'il ne l'est pas
„ [reprit-il] pourquoi me dire des choses si cruelles,
„ & pourquoi vouloir que je renonce à vous ? je ne
„ sçaurois le faire, il m'est plus aisé de mourir.
" Quoi ? [interrompit-elle] vous ne sçauriez faire
„ un effort pour me laisser à moi-même, comme
„ Monsieur d'Amboise en a fait pour me laisser à
„ vous. " Non [lui dit-il] Madame, ne me propo-
„ sez point d'exemples, j'ai trop d'amour pour son-
„ ger seulement à vous perdre ; & si vous m'ôtez
„ l'espérance, les périls où je vais être exposé, &
„ où je ne me ménagerai point, vous délivreront
„ d'un Amant trop passionné, pour vaincre ses sen-
„ timens, ou pour les cacher. Répondez-moi en-
„ core une fois, Madame, ma vie ou ma mort sont
„ entre vos mains. " Ha ! que me dites-vous ? [lui

„ dit Madame d'Amboiſe avec des yeux groſſis de „ larmes] pourquoi voulez-vous que je me déter- „ mine ? laiſſez-moi du moins irréſolue, puiſque „ vous ébranlez déja ma réſolution. Sanſac voulut l'engager à lui donner une parole poſitive de l'épouſer, mais elle en demeura à ce qu'elle venoit de dire. Il fut obligé de prendre congé d'elle, & il alla à Chartres avec les quatre mille hommes qu'il conduiſoit.

Lorſqu'il fut parti, Madame d'Amboiſe vit combien elle avoit déja fait de chemin ; que les ſoupçons que Sanſac avoit diſſipés, lui étoient devenus, pour ainſi dire, un mérite auprès d'elle, & qu'elle avoit trouvé un grand ſujet de ſe louer de lui, loin d'avoir un grand ſujet de s'en plaindre ; elle crut qu'elle s'étoit démentie trop aiſément & trop tôt, & que lorſqu'il feroit des retours ſur cette conduite, il auroit moins d'eſtime pour elle que d'amour : cette penſée la chagrina, elle ſe dit même qu'un Mari comme celui qu'elle avoit eu, méritoit une femme capable de grands ſentimens & de fermeté ; qu'enfin le plaiſir de penſer à lui, & d'être contente d'elle, devoit l'occuper toujours.

Mais elle fit bientôt après d'autres reflexions ; Monſieur de Sanſac fut tué devant Chartres, en faiſant une ſortie ſur les Huguenots, & elle en eut une

douleur si cruelle, qu'elle jugea qu'il ne lui auroit pas été possible de vouloir mériter long-tems son estime aux dépens de la tendresse qu'elle avoit pour lui; elle retourna à la campagne, où elle passa le reste de ses jours, remplie de ses diverses afflictions, & sans oser les démêler, de peur de reconnoître la plus forte.



HENRI

HISTOIRE DE HENRI IV. ROI DE CASTILLE, SURNOMMÉ L'IMPUISSANT.

LE Mariage de Henri IV. Roi de Castille avec Blanche de Navarre, ayant été déclaré nul par le Pape Nicolas V. cette malheureuse Princesse quitta sa place à Jeanne de Portugal, qui étoit la plus belle femme de l'Europe.

Le Roi étoit un Prince magnifique : il n'épargna rien pour bien recevoir sa nouvelle épouse, il lui fit faire à Leon la plus superbe entrée dont l'Histoire d'Espagne ait jamais parlé ; & l'Archevêque de Seville [Alphonse de Fonseca, qui entroit dans toutes les inclinations du Roi, dont il avoit jusques-là gouverné l'esprit] traita toute la Cour ; & par une galanterie qui étoit en usage en ce temps-là, il fit servir dans un festin magnifique, deux grands bassins remplis de bagues d'or de toutes sortes de pierreries

d'un travail admirable : ce n'étoit que pour les Dames qu'un mêts si nouveau & si éclatant étoit servi, la Reine en fit la distribution ; mais le Roi voulant porter la galanterie plus loin, commanda à la Reine de faire présent de sa bague à celui de tous les Cavaliers qui lui plairoit le plus ; ordonnant aux autres Dames de faire la même chose.

La Reine prenant sa bague la présenta au Roi ; & le Roi disant qu'il ne vouloit pas être compté, elle la donna à Bertrand de la Cueva, Comte de Ledesma, qui commençoit à être son Favori.

L'action du Roi donna de la jalousie à tous les autres Seigneurs, qui voyoient par-là qu'on leur préféroit le Comte de Ledesma : mais le Roi parut jaloux lui-même, quand il vit qu'une des plus belles Dames de l'Assemblée, nommée Catherine de Sandoval, donnoit sa bague à Alphonse de Cordoue.

Le Roi avoit aimé cette Dame, & le chagrin qu'il fit paroître pour lors, fit croire qu'il l'aimoit encore. Il regarda Alphonse avec un visage irrité ; & qui sembla le menacer de la disgrace qui lui arriva quelque temps après. Mais ce jeune Seigneur ne s'apperçut point du chagrin du Roi : Il avoit lui-même un trop grand sujet de chagrin. Le faveur qu'on avoit faite au Comte de Ledesma l'avoit percé jusqu'au fond du cœur ; & il ne reçut qu'avec une espece de répugnance, la bague que lui présenta Catherine de Sandoval, parce qu'il auroit souhaité celle de la

Reine. Perſonne ne devina ſa penſée, & on fut bien plus ſurpris que Catherine de Sandoval l'eût choiſi pour lui donner ſa bague, que de ce qu'il la recevoit froidement: parce qu'on ſçavoit que depuis quelque temps, ils ne ſe parloient plus : & l'Aſſemblée ſe ſépara, chacun s'en retournant avec la joie ou le chagrin dans le cœur, ſelon les diverſes paſſions dont il étoit agité. On connoîtra dans la ſuite de cette petite Hiſtoire, les interêts differens des perſonnes dont nous parlons.

Alphonſe de Cordue étoit d'une des premieres Maiſons d'Eſpagne : & quoique ſa Famille ne fût pas dans l'éclat où elle avoit été autrefois, il ne le cédoit qu'aux perſonnes de la Maiſon Royale. C'étoit un de ces jeunes Seigneurs qui ont beaucoup de cœur, de vanité & de préſomption, mais peu de conduite : il n'avoit pas aſſez de bien pour ſe paſſer de la faveur, & il n'avoit pas aſſez d'adreſſe pour la trouver. Il avoit l'ame fort belle, un grand fonds de générosité, de la probité même autant qu'on en peut trouver dans un jeune homme qui aime le plaiſir. Il avoit été enfant d'honneur du Roi dans le temps qu'il n'étoit encore que Prince d'Eſpagne, mais il n'avoit pu s'en faire aimer, ſoit qu'il n'eût pas aſſez de complaiſance pour un Prince qui vouloit qu'on en eût une extrême pour lui, ſoit que leurs inclinations ne s'accordaſſent pas. Ainſi le Prince qui en ſuccedant au Roi ſon pere, avoit ré-

pandu ses bienfaits sur les jeunes Seigneurs qui avoient paru attachés à son service, n'avoit rien fait pour Alphonse.

Il étoit donc à la Cour sans avoir de Charge qui le distinguât, & il souffroit sa disgrace avec toute l'indifference dont un homme qui se piquoit assez de mépriser toutes choses, étoit capable. Quand il crut trouver bientôt dans l'amour dequoi se consoler de sa fortune, il devint amoureux de Catherine de Sandoval, qui étoit sans contredit la Dame la plus accomplie de la Cour. Elle étoit belle; mais son esprit & son cœur étoit d'un caractére encore plus engageant, que sa beauté. Alphonse qui étoit fort bien fait, & qui avoit parmi les femmes autant de complaisance, qu'il en avoit peu parmi les hommes, trouva bientôt l'art de lui plaire. Ils commencerent à s'aimer de la meilleure foi du monde; mais leur amour ne pouvoit produire l'établissement ni de l'un ni de l'autre. Alphonse avoit peu de bien, Catherine de Sandoval en avoit encore moins que lui: & leur mariage n'étoit capable que de faire deux malheureux.

Il y avoit à la Cour un grand-parti, sur lequel les plus grands Seigneurs d'Espagne jettoient les yeux: c'étoit la Comtesse de S. Etienne, petite fille du Connétable Alvare de Lune, dont le malheur est si célébre dans l'Histoire [il eut la tête coupée sous Jean II. Pere de Henri.] Cette Comtesse

étoit la meilleure amie de Catherine de Sandoval ; elles étoient toutes deux de même âge, elles avoient été élevées ensemble, & c'étoit assez que l'une souhaitât une chose, pour la faire approuver de l'autre. C'est ce qui fit venir la pensée à Catherine de ménager pour son Amant le mariage de la Comtesse. C'étoit un effort de générosité peu ordinaire à une Amante, que de vouloir elle-même se priver de son Amant. Mais Catherine étoit une personne extraordinaire : elle n'aimoit que l'avantage d'Alphonse : & ne trouvant pas en sa fortune tout ce qui pourroit le rendre heureux, elle crut que bien loin de faire quelque chose qui dementît son amour, ce seroit le signaler, que de marier son Amant à une personne plus riche qu'elle, lui donnant par ce moyen la plus grande marque d'amour qu'il pût jamais recevoir,

Elle commença donc à s'appliquer aux moyens de faire réussir son dessein : elle y trouva toutes les dispositions qu'elle pouvoit souhaiter : la Comtesse qui avoit vu souvent Alphonse avoit conçu pour lui des sentimens qui passoient l'estime ; elle avoit même souhaité plusieurs fois que ce jeune Seigneur eût moins d'attachement pour Catherine, & il y avoit des momens où elle auroit voulu le rendre infidéle : elle n'osoit pourtant, ou elle ne vouloit pas s'en flater ; soit qu'elle crût Alphonse incapable de changer, soit qu'elle fît scrupule d'enlever à son amie une

conquête qui lui appartenoit si justement.

Ce n'étoit pas les seules dispositions favorables qui se trouvoient à l'établissement d'Alphonse: si la générosité obligeoit Catherine à penser à ce mariage, & si l'amour le faisoit souhaiter à la Comtesse de S. Etienne, la vengeance avoit encore plus fait de chemin, que la générosité & l'amour.

Dom-Juan de Lune oncle de la Comtesse & son tuteur, avoit une haine mortelle pour le Marquis de Villena, qui, après l'Archevêque de Séville, avoit la meilleure part au Gouvernement de l'Etat. Il se douta bien que le Marquis feroit demander la Comtesse pour son fils aîné : & voulant prévenir une demande qui seroit appuyée de l'autorité du Roi, il résolut de conclure le mariage de sa niéce avec un autre.

Il chercha un jeune homme de qualité, d'un grand courage, & capable de le seconder dans la haine qu'il avoit pour le Marquis. Il trouva toutes ces qualités dans Alphonse de Cordoue, qui n'étoit pas trop dans les interêts du Marquis, parce que le Marquis étoit Ministre & Favori. C'étoit l'unique raison qu'Alphonse eut de le haïr. Il s'imaginoit qu'il n'auroit pu être de ses amis, sans faire croire qu'il l'etoit de la faveur; & il n'étoit pas d'humeur à vouloir passer pour un homme interessé.

Don Juan eut donc bientôt arrêté son choix sur lui. Il se flata aisément d'en obtenir tout ce qu'il

voudroit, parce que la Comtesse de S. Etienne étoit un de ces partis qu'on ne laisse gueres échaper à la Cour quand ils se présentent. Il ne perdit point de temps pour en faire la proposition. Alphonse la reçut avec embarras : il pria Dom Juan de lui donner un jour pour répondre, & il passa ce jour-là dans de grandes irrésolutions Il trouvoit d'un côté l'occasion de faire sa fortune, sans être obligé de temper devant les Ministres : mais de l'autre il considéroit qu'il falloit quitter Catherine de Sandoval. Cette derniere considération l'emporta : il ne put se résoudre de préférer sa fortune à son amour ; il crut qu'il y auroit de la lâcheté à se marier pour être riche ; & ayant pris le parti de n'en rien faire, il alla trouver Dom Juan dès le lendemain, il le remercia de sa bonne volonté.

Catherine de Sandoval ne sçachant point le dessein de Dom Juan, travailloit de son côté à gagner l'esprit de la Comtesse. Elle lui parla d'Alphonse, & la Comtesse ne put lui dissimuler qu'elle eût beaucoup de joie de l'épouser si elle eût pu le faire, sans lui enlever son Amant. Catherine se moqua de ce scrupule ; & la Comtesse persuadée plus par l'inclination qu'elle avoit pour Alphonse, que par toutes les raisons de Catherine, commença à espérer que la chose pourroit réussir.

Elle se flatoit déja de cette espérance, quand Dom Juan lui vint dire le refus d'Alphonse. Elle en fut ir-

tirée par un sentiment naturel aux femmes, qui ne sçavent point pardonner le mépris, & qui se croient toutes capables de donner de l'amour. Elle n'en voulut pourtant point de mal à Alphonse: tout son ressentiment tomba sur Catherine, parce qu'elle se persuada qu'il n'y avoit que son interêt qui eût pu obliger cet Amant de la refuser; & oubliant le sacrifice que Catherine elle-même avoit voulu lui en faire, elle résolut de lui enlever un Amant si fidéle, croyant que la conquête en seroit d'autant plus glorieuse, qu'elle étoit plus difficile; mais elle ne voulut en être redevable qu'à elle seule; & bien loin de presser Dom Juan de solliciter encore Alphonse, ou de dire à son amie qu'elle étoit toute prête d'épouser son Amant, comme elle avoit dit la premiere fois; elle leur fit entendre à tous deux, qu'il ne falloit plus songer à cette affaire. Elle n'oublia rien cependant pour la faire réussir: & comme elle avoit de la beauté & de l'esprit, elle auroit infailliblement réussi, si elle avoit eu affaire à un homme d'un autre caractere qu'Alphonse.

Un jour qu'elle se trouva auprès de lui à une promenade où toute la Cour étoit, elle lui demanda où en étoit l'affaire que le Roi poursuivoit auprès du Pape, pour faire rompre son mariage. Après qu'Alphonse lui eût appris ce qu'on en disoit; „ Il faut „ [dit la Comtesse, en baissant un peu la voix] que „ le Roi ait bien de l'inconstance, pour quitter une

„ personne avec laquelle il eſt tout accoûtumé de „ vivre, & qui ne lui a donné nul ſujet d'être mé„ content.

« Je crois [reprit Alphonſe] que c'eſt une inconſ„ tance qu'on pardonnera aiſément à ce Prince, „ puiſque pour rendre une inconſtance pardonna„ ble, il ſuffit de dire qu'elle n'eſt pas en Amour, „ car il n'y a que celles-là qu'on ne doit jamais par„ donner. « Je ne ſuis pas tout-à-fait de votre ſen„ timent [répondit la Comteſſe] & je pardonne„ rois plus aiſément à Alphonſe de Cordoue l'in„ conſtance qui lui feroit oublier Catherine de San„ doval, que je ne pardonne au Roi celle qui l'obli„ ge de quitter la Reine. Elle rougit un peu en achevant ces paroles, & Alphonſe n'eut pas de peine à comprendre tout ce qu'elles vouloient dire: mais il prit la choſe en raillant, & parlant plus haut, il rendit la converſation générale.

Dom Juan de ſon côté avoit fort bien entrevu que la Comteſſe aimoit Alphonſe: & comme l'indifference qu'elle affectoit en parlant de lui à ſon oncle, avoit plus ſervi à découvrir ſon amour, que tout ce qu'elle auroit pu dire à ſon avantage [car rien ne reſſemble plus à l'Amour, qu'une indifference étudiée] il commença à compter là-deſſus: & comme il étoit de la derniere conſéquence pour lui de marier ſa niéce dont le jeune Marquis de Villena commençoit à paroître amoureux, il alla

trouver Catherine de Sandoval, il la pria de se joindre avec lui pour conclure l'affaire, & cherchant avec elle les moyens d'en venir à bout, il lui découvrit une pensée qui la jetta dans un étrange embarras: „ Madame [lui dit-il] nous ne devons point „ esperer que votre Amant épouse ma niéce tant „ qu'il vous aimera; & on ne doit pas croire qu'il „ cesse de vous aimer, tant que vous ne serez point „ en la puissance d'un autre: S'il est donc vrai, „ comme vous le dites, que vous pensiez sérieusement „ à lui faire épouser la Comtesse, vous devez prendre „ les moyens qui peuvent vous effacer de son esprit; „ & le meilleur moyen, c'est de vous marier. Je vous „ épouserai, Madame, si vous y consentez: j'ai „ de la qualité & du bien; mais ce n'est pas ce qui „ doit vous faire embrasser ce parti; c'est l'assurance „ que vous aurez après notre mariage de conclure „ celui d'Alphonse avec ma niéce.

Ce discours étonna Catherine: elle connut pour lors que si la générosité porte quelquefois une Amante jusqu'à se priver de celui qu'elle aime, il est difficile qu'elle la porte jusqu'à se donner à une personne qu'elle n'aime pas: elle fut quelque temps interdite; mais enfin elle repondit à Dom Juan d'une maniere fort honnête, & qui lui fit croire qu'il pouvoit se flater de l'espérance de voir réussir l'un & l'autre mariage.

Cependant Alphonse ne jouissoit pas d'un repos

fort tranquille ; il se croyoit d'autant plus malheureux, qu'on travailloit plus fortement à sa fortune : il s'appercevoit tous les jours que la Comtesse faisoit ce qu'elle pouvoit pour se faire aimer de lui ; mais il étoit trop à Catherine de Sandoval pour se donner à une autre. Plus cette généreuse Amante l'exhortoit à prendre l'occasion qui se présentoit d'être un des plus riches Seigneurs de l'Espagne, plus il avoit de mépris pour les richesses : il y avoit des momens où il se plaignoit de son Amante ; il l'accusoit quelquefois de peu d'amour, puisqu'elle pouvoit se résoudre à le perdre ; mais il l'aimoit toujours, ainsi la Comtesse ne recevoit de lui que des froideurs, & il évitoit Dom Juan par-tout.

Il n'est pas difficile de se persuader que ce procede ne devoit pas trop déplaire à Catherine. Elle sentit redoubler pour son Amant & son estime, & son amour : & peut-être auroit-elle quitté le dessein de lui faire épouser une autre pesonne, si les affaires n'eussent changé de face.

Le Roi qui vouloit détruire l'opinion qui commençoit déja à se répandre à la Cour, & qui lui a fait donner dans les siécles suivans l'injurieux surnom d'*impuissant*, qui le distingue des autres Rois de Castille, ne se contentoit pas de faire travailler à Rome à rompre son premier mariage ; il chercha des maitresses en Espagne, & il crut que pour n'être point accusé de l'impuissance dont on le soupçon-

noit, c'étoit assez de paroître amoureux & galant.

Catherine de Sandoval fut la personne qu'il choisit pour l'objet de sa politique ou de son amour. Il commença à se plaire avec elle; il lui fit des présens & le bruit se répandit bientôt qu'elle étoit toute-puissante sur son esprit. Elle n'écouta & ne souffrit l'amour du Roi, que pour avoir occasion de faire du bien à Alphonse. Cette occasion se présenta bientôt, la Charge de Grand Maître de Saint Jacques étant venue à vaquer, Catherine la demanda pour Alphonse de Cordoue: le Roi la lui promit, & deux jours après il la donna à Bertrand de la Cueva jeune Gentilhomme qui commençoit à s'élever à la Cour. Catherine également surprise & irritée de ce procedé, en fit des plaintes; & le Roi en s'excusant fit connoître qu'il n'aimoit pas Alphonse, & que même il étoit un peu jaloux de l'interêt que Catherine prenoit à sa fortune.

Cependant Alphonse étoit peu touché de la préférence qu'on avoit faite de Bertrand de la Cueva; il n'avoit point souhaité la charge qu'on lui avoit refusée, parce qu'il ne pouvoit l'obtenir que par la voie de la faveur: c'est ce qui l'avoit empêché de consentir à la proposition que Catherine lui avoit faite de la demander pour lui; & tandis que Bertrand n'avoit pas un ami qu'il ne fit agir auprès de l'Archevêque de Séville, & du Roi pour obtenir cette charge, Alphonse peu sensible à des honneurs qui

soutoient trop à sa fierté, n'étoit occupé que de son amour. Il étoit au désespoir de la complaisance que Catherine avoit pour le Roi : il eût voulu qu'elle lui eût déclaré nettement qu'elle ne l'aimoit pas; il l'accusoit d'une infidelité achevée, parce qu'elle passoit tous les jours deux ou trois heures avec ce Prince : il est vrai que sa jalousie n'alloit pas aussi loin qu'elle eût pu aller, parce que le Roi & Catherine évitoient également l'occasion de se trouver en particulier. Mais Alphonse vouloit qu'on n'aimât que lui ; & il falloit que Catherine essuyât sa mauvaise humeur sur ce chapitre, & qu'elle travaillât malgré lui à lui procurer quelque charge.

Elle le faisoit avec peu de succès ; elle n'osoit parler pour lui, que le Roi ne fît paroître de la jalousie ; & Alphonse s'aidoit si peu de son côté, que toute la faveur de son Amante lui étoit entierement inutile. C'est ce qui la fit résoudre de n'en point parler au Roi, & d'agir toujours sous main auprès de Dom-Juan & de la Comtesse de S. Etienne pour le mariage auquel ils avoient pensé depuis longtems.

Le jeune Marquis de Villena s'étoit déclaré depuis quelques jours : il avoit demandé hautement la Comtesse ; & le Roi auroit pressé la conclusion du mariage, s'il n'en eût été détourné par Catherine de Sandoval. Cette généreuse personne lui représenta que la maison du Marquis n'étoit déja que

trop forte en Espagne ; que toutes les richesses de la maison de Lune venant à fondre dans celle de Villena par le mariage de la Comtesse, elles rendroient le Marquis deux fois plus redoutable sous son Regne, que n'avoit été Alvare de Lune sous celui de son Pere Jean II. Elle s'étendit ensuite fort adroitement sur les malheurs qui suivent le trop grand pouvoir des favoris ; & ne parlant que d'Alvare de Lune, elle fit adroitement comprendre au Roi, que le Marquis de Villena cherchoit à s'assurer de tout ce qu'il y avoit de plus illustre & de plus avantageux en Espagne & pour les richesses & pour le crédit, afin de n'avoir personne qui pût lui résister, lorsqu'il lui plairoit de se soulever contre la Maison Royale.

Si le discours de Catherine ne rendit pas le Marquis suspect au Roi, il servit du moins à lui faire différer le mariage de son Fils avec la Comtesse de S. Etienne ; & c'est tout ce que Catherine demandoit.

Un jour que le Marquis de Villena étoit venu solliciter le Roi de parler à la Comtesse en faveur de son fils ; ce Prince importuné, lui dit qu'il étoit trop pressé, & qu'il avoit dessein de marier la Comtesse avec un autre : après cette réponse il entra chez Catherine, à laquelle il raconta ce qui venoit d'arriver.

Catherine loua le Roi de la fermeté qu'il faisoit paroître, & elle l'exhorta à marier en effet la Com-

teſſe d'un autre côté.„Mais à qui la marierons-nous?
„ [dit le Roi:]“ Il y a long-tems [reprit Catherine]
„ que V. M. me fait la guerre que j'aime Alphonſe
„ de Cordoue, & tout ce que j'ai pu vous dire ne
„ vous a point déſabuſé : j'ai trouvé une occaſion de
„ le faire ; c'eſt que je vous prie de bonne foi de lui
„ faire épouſer la Comteſſe. „ Le Roi parut ſurpris, & il rêva quelque tems ; mais enfin il dit qu'il le vouloit bien, pourvu que la Comteſſe n'y eût pas de répugnance.

Catherine ne perdit point de tems ; elle donna avis à Dom-Juan, & à la Comteſſe de l'entretien qu'elle avoit eu avec le Roi ; & pour faire conſentir Alphonſe à conclure une affaire qui étoit en ſi bon chemin, elle lui écrivit ce billet.

Je ſuis enfin obligée de vous prier de ne plus penſer à moi : le Roi m'a ordonné de vous oublier, & j'ai aſſez d'obligation à ce Prince pour lui obéir en tout ce qu'il ſouhaite. Si j'ai encore quelque pouvoir ſur votre eſprit, je vous prie de ne vous plus oppoſer à votre mariage avec la Comteſſe de Saint-Etienne. Dom Juan vous dira qu'il ne tient qu'à vous de l'achever : je ſuis aſſez votre amie pour m'intereſſer à votre fortune.

Dom-Juan porta ce billet ; & il fut témoin du déſeſpoir d'Alphonſe : il ſe plaignoit de Catherine en des termes qui auroient peut-être fait repentir cette belle perſonne de l'artifice dont elle ſe ſervoit, pour obliger ſon Amant de prendre ſoin de ſa fortune ; car

la lettre ne contenoit rien moins que la vérité; elle amoit toujours Alphonse, & elle ne lui avoit écrit d'une maniere si dure, que pour lui persuader qu'elle étoit infidelle, esperant que le dépit qu'il en auroit, le feroit résoudre à se marier.

Elle se trompa; & si Dom-Juan n'avoit dit mille mensonges pour lui persuader l'infidelité de Catherine, jamais il ne l'auroit crue, ou du moins il n'auroit eu recours qu'au désespoir pour se venger d'elle. Mais quand il entendit de la bouche de Dom-Juan qu'il y avoit long-tems que Catherine ne l'aimoit pas; qu'il sçavoit de bonne part qu'elle n'avoit jamais pensé à parler pour lui, lorsqu'il avoit été question de donner la charge de Grand-Maître, quand, dis-je, mille autres choses semblables que Dom Juan inventa sur le champ, l'eurent convaincu de l'infidelité de Catherine, il eut honte de sa foiblesse; & faisant tout d'un coup réflexion au misérable état de sa fortune, il regarda l'amour comme l'unique source de tous ses malheurs. Il promit à Dom-Juan d'avoir plus de docilité dans une affaire qui lui étoit plus avantageuse qu'à personne; & dès le jour même, il alla rendre visite à la Comtesse, dont il se déclara l'amant. Il y trouva le jeune Marquis de Villena fort chagrin: il eut de la joie de voir le Favori humilié; & rien ne lui donna tant d'envie d'épouser la Comtesse, que l'esperance de mortifier le Marquis.

Les choses étoient en cet état, quand l'Ambassadeur que le Roi avoit envoyé à Rome, revint avec la dispense du Pape; & la Reine Blance qui s'étoit déja retirée de la Cour, eut ordre de retourner dans la Navarre, & le Duc de Medina fut envoyé en Portugal pour amener la nouvelle Reine.

Le Roi qui n'avoit pas voulu qu'on parlât du Mariage de la Comtesse de Saint-Etienne avant l'arrivée de la Reine, & qui craignoit d'ailleurs que les deux Rivaux, c'est-à-dire le Marquis de Villena, & Alphonse de Cordoue, n'en vinssent à quelque querelle fâcheuse, ou qui se repentoit peut-être du consentement qu'il avoit donné en faveur d'Alphonse qu'il haïssoit, voulut que ce dernier allât au devant de la Princesse de Portugal avec le Duc de Medina.

Alphonse qui n'étoit pas fâché de s'éloigner pour quelque tems de la Comtesse qu'il n'aimoit pas, reçut l'ordre du Roi avec beaucoup de joie: il partit sans voir Catherine de Sandoval, parce qu'ils prenoient tous deux un grand soin de s'éviter. C'étoit par des motifs bien differens: Alphonse ne pouvoit souffrir la vue d'une personne qu'il avoit tant de raisons de croire infidelle; & Catherine fuyoit la présense d'Alphonse de peur de le désabuser. Il est vrai qu'elle souffroit des peines inconcevables, & que la violence qu'elle étoit obligée de se faire, ne lui laissoit guere l'esprit en repos; la seule espérance de con-

tribuer à la fortune de ſon Amant, la conſoloit dans de ſi grands ſujets de chagrin.

Pour la Comteſſe de Saint-Etienne, elle s'eſtimoit la plus heureuſe du monde. Le Roi lui avoit promis de lui laiſſer le choix d'un époux; & elle avoit toute ſorte de raiſons de croire que Alphonſe de Cordoue étoit digne de ce choix. Elle ſe faiſoit encore quelques reproches ſur le chapitre de Catherine de Sandoval, non qu'elle fût fâchée d'enlever à ſon Amie un Amant ſi conſiderable; elle avoit trop d'amour pour avoir quelque ſcrupule là-deſſus; & s'il lui reſtoit encore quelque peine, c'eſt qu'elle ſçavoit bien qu'Alphonſe n'avoit donné ſa parole à Dom-Juan, que depuis que le Roi aimoit Catherine de Sandoval; & pénétrant plus qu'elle ne penſoit dans les ſecrets ſentimens d'Alphonſe, elle s'imaginoit quelquefois, que ſi cet Amant avoit oublié ſa Maitreſſe pour s'attacher à une autre, ce n'avoit été que par dépit. Elle avoit aſſez de délicateſſe pour ſouhaiter qu'on l'aimât pour d'autres raiſons; mais il arriva une choſe qui lui fit croire qu'Alphonſe lui faiſoit un entier ſacrifice de ſa premiere paſſion.

Catherine de Sandoval qui connoiſſoit le peu de bien d'Alphonſe, crut qu'il pourroit avoir beſoin d'argent pour les frais du voyage qu'il alloit faire en Portugal, parce que de l'humeur & de la qualité dont il étoit, il ne manqueroit pas de vouloir faire les choſes avec une extrême magnificence. Elle ré-

ſolut donc de le tirer de l'embarras où elle le croyoit; & elle lui fit porter par une perſonne inconnue pour plus de trente mille ducats de pierreries qu'elle avoit des divers préſens du Roi.

Alphonſe ne pouvant apprendre de celui qui porta ce ſuperbe préſent, de quelle part il lui étoit envoyé, crut qu'il venoit de la Comteſſe de Saint-Etienne, qui étoit la ſeule Dame de la Cour qui eût aſſez de bien pour cela ; & dans cette penſée, il lui envoya toutes les pierreries qu'il avoit reçues, lui faiſant dire qu'il la prioit de les garder juſqu'à ſon retour.

La Comteſſe reconnut les pierreries ; & comme elle ne douta pas qu'Alphonſe ne les eût reçues de Catherine, elle crut qu'il lui en faiſoit un préſent, pour lui faire comprendre que ce n'étoit plus de cette premiere Amante dont il cherchoit l'amitié & les faveurs: cette raiſon fut plus à ſon gré que toutes les pierreries ; & elle ſe perſuada ſans peine qu'elle étoit autant aimée qu'elle pouvoit le ſouhaiter.

Pendant qu'elle ſe réjouiſſoit d'un ſuccès dont elle ne croyoit plus avoir lieu de douter, Alphonſe étoit en Portugal, qui s'engageoit dans une nouvelle paſſion, qui après bien des peines & des chagrins fut enfin la cauſe de ſa perte.

Alphonſe de Cordoue porta en Portugal le cœur d'un Amant qui ne cherche qu'à ſe retirer d'une paſſion, par quelque nouvel attachement ; ainſi on ne

doit pas s'étonner si dès qu'il vit la Princesse qui étoit destinée au Trône de Castille, il en devint amoureux : ce fut moins la beauté de cette Princesse, quoiqu'extraordinaire, qui le toucha, que ses manieres douces & engageantes. Il n'y avoit pas trois jours qu'il la connoissoit, quand la Princesse qui l'avoit déja remarqué en plusieurs occasions, lui demanda son amitié. Ce compliment lui parut fort nouveau, & dans un Pays tel que l'Espagne, & d'une personne comme la Reine : mais il lui plût fort; & quoiqu'il fût embarrassé pour y répondre, il ne laissa pas de prendre la résolution d'en profiter. Dès qu'il se fût un peu remis, il répondit à la Princesse, & lui promit son amitié en des termes si passionnés, qu'il ne douta pas qu'en ne parlant que de l'amitié, il n'eût fait paroître beaucoup d'amour.

La Princesse parut contente de sa réponse : elle y repartit sur le même ton dont elle avoit commencé : c'est ce qui flata encore Alphonse dans sa passion naissante.

Il oublia pour lors entierement & la Comtesse de Saint-Etienne & Catherine de Sandoval. Toutes ses pensées, toutes ses réflexions, & tous ses empressemens étoient pour la Princesse. Il en étoit toujours bien reçu, elle témoignoit même une joie particuliere, quand elle le voyoit, & la familiarité avec laquelle ils en usoient ensemble, commença à lui

faire croire qu'il étoit un peu aimé. Cette opinion jointe à la facilité qu'il avoit tous les jours de voir & d'entretenir la Princeſſe, le rendit en peu de tems l'Amant le plus paſſionné qui ait jamais été. Son amour ne trouvoit rien qui l'embarraſſât. La Princeſſe avoit un mérite très-grand, le caractere de ſon eſprit ſembloit plus ſolide que n'eſt celui de la plupart des femmes : auſſi Alphonſe ne regardoit plus ſa paſſion comme une foibleſſe. Il croyoit que c'étoit un tribut qu'il falloit rendre néceſſairement aux grandes qualités de la perſonne qui l'avoit charmé : & regardant l'avenir avec les yeux d'un Amant prévenu, il n'y voyoit rien qui dût lui faire appréhender la ſuite d'une paſſion ſi extraordinaire : il n'avoit pas même de grands ſujets de jalouſie, ſi la Princeſſe étoit deſtinée au Roi de Caſtille; ce Prince n'étoit pas un mari qui dût rendre un Amant jaloux ; d'ailleurs il ſe croyoit ſi bien lui-même dans l'eſprit de cette Princeſſe, & elle lui paroiſſoit avoir l'eſprit ſi peu capable de changement, qu'il n'appréhendoit point que ſes Rivaux l'emportaſſent un jour ſur lui. Une ſeule choſe lui cauſoit du chagrin, c'étoit d'être toujours auprès de la Princeſſe ſur le pié d'Ami. Cette qualité ne le contentoit pas : il auroit voulu être ſur le pié d'un Amant déclaré ; mais il n'oſoit ſe déclarer, de peur de perdre même la qualité dont il étoit en poſſeſſion. Il fit quelques démarches pour découvrir ſon amour ; il lui arriva quelquefois étant

avec la Princeſſe de lui parler avec des termes un peu vifs : mais dès qu'elle s'en appercevoit, elle le faiſoit reſſouvenir de ſon devoir; & Alphonſe étoit toujours contraint de ſe retrancher ſur l'amitié, juſqu'à ce que quelque occaſion favorable lui permît de parler plus clairement de ſon amour.

Cependant la Princeſſe arriva en Eſpagne. Le Roi ſon mari alla la trouver à Leon où le mariage ſe fit. Dom-Juan de Lune vouloit que celui de ſa niéce avec Alphonſe ſe fît en même tems, il en fit parler au Roi par Catherine de Sandoval : mais ce Prince ne s'expliqua pas là-deſſus : & comme Alphonſe ne s'étoit occupé que de la Reine, il fit paroître à la Comteſſe de Saint-Etienne tant de refroidiſſement, qu'elle crut ne devoir rien précipiter, de peur d'être refuſée : les choſes demeurerent donc dans le même état où elles étoient avant le Mariage du Roi.

Ce fut en ce tems-là que l'Archevêque de Seville donna le feſtin dont nous avons parlé au commencement de ce diſcours, dans lequel Catherine quoiqu'en froideur avec Alphonſe, ne fit pas de ſcrupule de lui préſenter ſa Bague, ſoit qu'elle voulût réveiller l'amour & la jalouſie du Roi, ſoit qu'elle *eût* peur qu'on ne remarquât l'empreſſement qu'Alphonſe avoit pour la Reine, ſoit qu'elle n'eût pas été maitreſſe de ſes ſentimens dans une occaſion où il s'agiſſoit de marquer ſon choix.

Quand le feſtin fut fini, & après que la Cour ſe

fut retirée, & qu'on eût laissé le Roi seul avec la Reine, Alphonse qui avoit perdu l'esprit à force d'aimer cette Princesse, ne put se résoudre de se retirer chez lui : il alla se promener seul sur une petite terrasse qui étoit sous les fenêtres de la Reine, ayant continuellement les yeux attachés sur ces fenêtres, & se plongeant dans toutes les pensées que son amour & sa jalousie pouvoient lui donner.

Il y avoit deux heures qu'il étoit là, résolu d'y passer toute la nuit, quand il vit sortir d'un escalier dérobé qui descendoit sur cette terrasse, un homme qui venoit droit à lui : la nuit étoit fort obscure, & il ne le put reconnoître. Il s'avança pourtant à sa rencontre ; & quand il fut près de lui, il sentit que cet homme, sans lui rien dire, le prit par le bras, & le mena droit à l'escalier. Alors cet homme l'ayant fait entrer, lui dit ces paroles : „ Tu n'as qu'à monter, tu trouveras la porte ouverte, & dans deux „ heures tu me retrouveras ici. „ Cet homme ayant dit ces paroles, se retira sur la terrasse, fermant la porte sur Alphonse, qu'il laissa dans l'escalier.

Alphonse ne pouvoit deviner ni qui étoit cet homme, ni ce que tout cela vouloit dire : il sçavoit bien que l'escalier étoit un escalier dérobé qui donnoit dans un cabinet tout proche de la chambre de la Reine. Il réva quelque tems à cette aventure, & sans y pouvoir rien comprendre, il monta l'escalier. Il trouva la porte du cabinet ouverte, il y entra & il

vit auſſi que la porte de la chambre de la Reine n'étoit point fermée. Comme il croyoit que le Roi étoit avec elle, il ſe repentit d'être entré ; & il ne douta point qu'il ne fût perdu, ſi on venoit à le trouver-là; il voulut ſortir : mais il ſe ſentit arrêter par une femme qui le prenant par la main, lui dit:„Hé bien, „Sire,vous trouvez-vous encore mal ? „ Il reconnut que c'étoit la Reine, & jamais homme ne ſe trouva dans l'état où il ſe vit.

Il ne ſçavoit que comprendre à cette aventure ; & ſe voyant dans la chambre de la Reine, il jugeoit par ce qu'elle lui diſoit qu'elle le prenoit pour le Roi, & que le Roi n'étoit pas avec elle : il crut que l'homme qui l'étoit venu prendre ſur la terraſſe, pourroit bien être le Roi lui-même, & il ſe reſſouvint qu'en effet cet homme avoit ſa taille & ſa voix ; mais qu'imaginer & que croire ? cependant la Reine le tenant toujours embraſſé, continuoit à lui demander s'il ſe trouvoit mal, & s'il ne vouloit pas qu'on cherchât quelque ſecours.

L'amour détermina Alphonſe. Quoiqu'il vît bien qu'il y alloit de ſa vie, il ne put réſiſter à une occaſion qui lui mettoit cette Princeſſe entre les bras, il entra dans la chambre, il ſe mit au lit, & la Reine qui croyoit que c'étoit le Roi, s'y mit avec lui.

Cette aventure ſi ſurprenante, étoit fondée ſur le deſſein le plus extraordinaire, que jamais un homme ait conçu ; & la choſe eſt ſi peu vraiſemblable, qu'on

qu'on n'y pourroit jamais ajouter foi, si elle n'étoit une verité de l'Histoire.

Le Roi de Castille qui s'étoit apperçu que l'opinion qu'on avoit de son impuissance, autorisoit les factions qui se formoient tous les jours contre lui : résolut à quelque prix que ce fût, d'effacer cette opinion, & de souffrir pour cela qu'un autre prît sa place dans le lit de la Reine. Celui sur qui il jetta les yeux, fut le Comte de Ledesma son favori : il convint donc avec lui, que dès qu'il seroit retiré avec la Reine, la nuit de ses noces, il feroit semblant de se trouver mal, qu'il descendroit sur la terrasse, où il ordonna au Comte de se trouver, & que le Comte montant par l'escalier dérobé, iroit dans le lit de la Reine, sans que cette Princesse s'en apperçût, qu'ensuite il reviendroit par le même escalier reprendre le Roi, qui retourneroit chez la Reine.

Les choses étant ainsi concertées, le Roi descendit comme il en étoit convenu ; & trouvant Alphonse sur la terrasse, il crut que c'étoit le Comte de Ledesma, & le fit monter comme nous avons dit. Et ne doutant point du tout que ce ne fût lui qui fût chez la Reine, il se mit à l'attendre sur la terrasse. Il n'y avoit qu'un moment qu'Alphonse étoit entré, & que le Roi attendoit, quand le Comte de Ledesma vint au rendez vous. Il reconnut que c'étoit le Roi qui l'attendoit, & allant à lui & s'en étant fait reconnoître, il jetta ce Prince dans une surprise qu'on

ne peut exprimer, en lui faisant voir qu'un autre que lui étoit chez la Reine.

Le Roi lui apprit comment il s'étoit mépris ; & sa premiere pensée fut de remonter chez la Reine, & de tuer celui qu'il y trouveroit. Mais il jugea un moment après que ce seroit un éclat qui ne serviroit qu'à le deshonorer, & qu'il valoit mieux dissimuler : ainsi par une aventure la plus singuliere qui fût jamais, Alphonse se trouva possesseur de la Reine ; & le Roi qui le haïssoit mortellement, fut contraint de dissimuler.

Ce Prince voyant que c'étoit une nécessité de tenir la chose secrette, ordonna au Comte de Ledesma de se retirer, & de le laisser seul attendre celui qui étoit chez la Reine : mais comme il vouloit connoître qui c'étoit, il commanda au Comte de se cacher, & de le suivre quand il sortiroit. Le Comte se cacha, & le Roi continua à attendre seul sur la terrasse.

Alphonse se trouvant avec la Reine, fut tenté mille fois de se découvrir, & il lui sembloit sans cela que son bonheur étoit imparfait : mais cependant il eut la force de dissimuler, jugeant bien que la surprise où seroit la Princesse, ne serviroit qu'à hâter sa ruine qu'il croyoit inévitable après cette aventure.

Il la quitta donc, la laissant dans la pensée qu'il étoit le Roi, & descendant par le même escalier, il trouva ce Prince qui l'attendoit, & qui sans lui

rien dire monta l'escalier quand il l'eut vu sortir.

Alphonse qui voyoit déja que le jour approchoit, se retira le plus vîte qu'il put : à peine eut-il fait trois pas hors de la terrasse, qu'il s'appercut qu'il étoit suivi : c'étoit le Comte de Ledesma, qui selon l'ordre qu'il avoit reçu du Roi, suivoit Alphonse pour tâcher de le reconnoître.

Alphonse qui crut qu'on ne le suivoit que pour l'assassiner, s'arrêta à dessein d'observer si ceux qui le suivoient étoient en grand nombre ; & voyant un homme seul, il courut à lui, & avant que le Comte eût eu le loisir de le reconnoître, il lui donna un coup de poignard qui le jetta à terre. Le Comte étourdi du coup ne put reconnoître Alphonse ; & il le laissa se retirer, sans qu'il pût deviner qui c'étoit.

Dès qu'il se fut retiré, & qu'il eut révé à son aventure, il en devina une partie : il sçavoit bien que le Roi étoit incapable d'avoir des enfans ; & il ne douta plus que ce Prince ne fût venu sur la terrasse, pour y chercher celui dont il vouloit se servir, pour donner des heritiers au Royaume de Castille. Il vit bien que ce n'étoit pas à lui que le Roi avoit pensé, & que le hazard lui avoit fait prendre la place d'un autre. Mais il ne sçavoit si le Roi ne l'avoit point reconnu ; & comme il ne doutoit pas qu'en cas qu'il eût été reconnu on ne le fît périr, il prit d'abord le dessein de s'éloigner : mais faisant réflexion que cet éloi-

gnement pourroit être suspect, & servir de preuve que c'étoit lui qui étoit entré chez la Reine, en cas qu'il n'eût pas été reconnu ; il prit la résolution de faire semblant de rien, de retourner dès le lendemain chez le Roi, & d'attendre tout ce qui plairoit à la destinée d'ordonner de son sort.

Dès que le jour parut, on lui vint dire que le Comte de Ledesma avoit été assassiné, sans qu'on sçût par qui ; Alphonse connut alors que c'étoit ce Comte qui l'avoit suivi, & cela lui fit juger que c'étoit lui dont il avoit pris la place chez la Reine ; ainsi il connut tout ce qui lui restoit à deviner dans son aventure.

Le Comte de Ledesma fut trouvé à demi-mort, & porté chez lui, où le Roi le vint visiter dès qu'il fut levé, moins pour lui marquer la part qu'il prenoit à sa conservation, que pour sçavoir s'il avoit reconnu celui qui étoit entré chez la Reine. Le Comte ne lui put rien apprendre, & le Roi qui vouloit s'en éclaircir, & qui sçavoit bien que le même qui avoit blessé le Comte, étoit celui qui étoit entré chez la Reine, fit promettre cinquante mille ducats à quiconque découvriroit cet assassin.

Alphonse parut selon sa coutume. Il vit la Reine qui parut avoir pour lui plus de froideur qu'à l'ordinaire. Il s'imagina que sa froideur pouvoit bien venir de ce qu'elle avoit eu quelque connoissance de ce qui étoit arrivé la nuit passée ; & on ne peut

dire combien cette pensée l'embarrassa.

Jamais homme ne se trouva dans des pensées plus différentes & en un état plus agité.

Quand il faisoit réflexion qu'il avoit possédé une personne d'un mérite si accompli, & dont il étoit éperdument amoureux, il se trouvoit le plus heureux homme qui fût au monde : mais quand il venoit à penser qu'il n'étoit redevable de son bonheur qu'au seul hazard, & que l'amour de son Amante n'avoit eu aucune part aux faveurs qu'il en avoit reçues, il tomboit dans un chagrin mortel. D'un autre côté il voyoit bien que cette aventure l'exposoit à une perte évidente, dès qu'elle seroit connue ; & il mouroit cependant d'envie de la faire connoître. Il fut mille fois tenté d'apprendre à la Reine ce qui s'étoit passé ; mais la froideur de cette Princesse l'obligeoit au silence plus que toutes les extrémités où il s'exposoit en se déclarant.

Ce n'étoit encore là que le commencement de ses peines ; & ce qui causoit la froideur de la Reine à son égard, lui en fit sentir de nouvelles, & qui n'avoient peut être jamais été senties par aucun Amant.

Cette Princesse n'avoit point aimé le Roi jusqu'à son mariage, par l'idée qu'on lui avoit donnée de son impuissance : mais ayant lieu d'en être détrompée par ce qui lui étoit arrivé avec Alphonse, qu'elle

croyoit être le Roi; elle sentit naître un violent amour pour ce Prince; & lui attribuant tout l'amour qu'Alphonse lui avoit marqué pendant qu'il avoit été avec elle, elle se repentit d'avoir jusques-là paru en regarder & en écouter un autre.

Ainsi par un effet le plus bizarre qui fût jamais, Alphonse se trouva dans le fond, celui que cette Princesse aimoit véritablement; puisqu'elle n'aimoit que celui qui avoit passé la nuit avec elle. Mais l'erreur où elle étoit qu'elle l'avoit passée avec le Roi, étoit cause qu'elle avoit de la froideur pour celui là-même qui lui avoit donné tant d'amour. Elle aimoit Alphonse, & elle croyoit aimer le Roi: elle haïssoit le Roi, & elle croyoit être résolue de haïr Alphonse.

On n'eut pas de peine à reconnoître les empressemens qu'elle avoit pour le Roi, & sa froideur pour tous les autres: elle ne put s'empêcher de s'expliquer à une confidente de l'injustice qu'on faisoit au Roi. Cette confidente qu'Alphonse avoit gagnée lui ayant rendu compte de ce que la Reine lui avoit dit sur cela, il connut sur quoi étoit fondée la froideur de cette Princesse, c'est-à-dire qu'il se trouva jaloux de lui-même, & le plus tenté que jamais de la tirer d'erreur.

C'étoit le seul parti qu'il y avoit à prendre pour goûter tout son bonheur: mais cependant il ne vou-

lut pas se déclarer tout d'un coup ; il se contenta de dire à la confidente de la Reine, que le Roi pourroit bien l'avoir trompée, & en avoir mis un autre à sa place.

La confidente redit à la Reine ce qu'Alphonse lui avoit dit : & cette Princesse se ressouvenant que le Roi s'étoit trouvé mal, qu'il étoit sorti & revenu, & ressorti encore, & rappellant même dans son esprit quelques tons de celui qui avoit passé la nuit avec elle, qui ne convenoient pas trop au Roi, crut que ce que la confidente lui faisoit appréhender, pourroit bien être : elle fut confirmée dans cette crainte par la conduite du Roi, qui faisant semblant de se trouver mal, coucha seul les jours suivans.

Il est mal aisé d'exprimer l'état où se trouva cette Princesse. Plus elle faisoit reflexion à ce qu'on lui avoit dit, plus elle y trouvoit de vraisemblance, & il y avoit des momens où elle n'en doutoit plus. Dans ces momens elle concevoit une haine mortelle pour le Roi, & elle avoit une curiosité extrême de sçavoir qui étoit celui qui avoit pris sa place. Alphonse étoit celui de tous les hommes de la Cour qu'elle aimoit le plus : & il y avoit des momens, où elle auroit souhaité que ce fût lui ; mais elle n'y voyoit aucune apparence, ne se persuadant pas que le Roi eût pu confier une chose de cette importance

à un homme qu'il haïssoit mortellement.

Cependant soit qu'on se persuade ce qu'on souhaite, soit qu'elle crût en avoir quelques preuves, tous ses soupçons tombérent sur lui ; & elle n'eut plus la force de le regarder sans rougir.

Alphonse s'apperçut de son embarras ; & il en fut embarrassé lui-même. Il ne sçavoit si la rougeur de la Reine étoit une marque qu'elle sçût la chose ; ou si ce n'étoit que l'effet d'un soupçon. Mais il trouva pourtant plus de goût à la voir ainsi embarrassée, qu'il n'en avoit eu à la voir refroidie.

Cette Princesse se flatoit de la pensée que ce pourroit être Alphonse, quand on lui apprit le lieu où le Comte de Ledesma avoit été trouvé blessé, elle ne douta point qu'ayant été blessé au sortir de la petite terrasse qui conduisoit à son appartement, ce ne fût lui qui y fût entré ; & elle crut que ce pourroit être le Roi qui l'auroit assassiné, pour mieux couvrir un si terrible secret.

Cette pensée la mit dans une espece de rage, & contre le Roi, & contre le Duc de Ledesma qu'elle haïssoit mortellement : elle avoit pardonné au Roi, tant qu'elle s'étoit imaginée qu'il s'étoit servi d'Alphonse ; mais elle ne put lui pardonner, s'imaginant qu'il s'étoit servi d'un autre.

Elle dit ses conjectures à sa confidente, & la confidente dit à Alphonse que la Reine commençoit

à croire que le Roi l'avoit trompée, mais qu'elle ne doutoit presque plus que le Comte de Ledesma ne fût celui qui étoit venu dans sa chambre.

Alphonse qui avoit été jusques-là maître d'un secret qu'il bruloit de découvrir, ne put plus resister: il ne dit pourtant rien à la confidente, & il voulut lui-même en éclaircir la Reine. Il fut long-tems sans en trouver l'occasion, & il ne la trouva que quand la Reine se sentit grosse, & que toute la Cour lui vint faire des complimens sur sa grossesse.

Alphonse prit le tems qu'il n'y avoit personne auprès d'elle que sa confidente, qui s'étant un peu éloignée, lui donna lieu de parler ainsi.

„ Si V. M. connoissoit tout le bonheur d'Al-„ phonse, elle se persuaderoit aisément qu'il n'y a „ personne à la Cour qui ait plus de joie de la „ gloire qu'aura V. M. de donner un fils au Roi de „ Castille. Il rougit en prononçant ces paroles, il parut interdit, & il ne put continuer.

La Reine ne fut pas moins embarrassée de son côté: elle jetta les yeux sur Alphonse; & elle crut voir dans les siens tout ce qu'il avoit à lui dire. Ils demeurerent ainsi quelque tems sans parler: mais enfin Alphonse se jettant à genoux: „ Oui, Mada-„ me [lui dit-il] tout ce que vous pensez est vrai, „ & c'est moi: „ Ah! que me dites-vous? [interrom-„ pit la Reine] „ Ce que je vous aurois caché toute „ ma vie, si j'avois pu souffrir que V. M. soupçonnât

„ un autre que moi du plus glorieux de tous les „ crimes, & du plus ardent de tous les amours. "

La Reine se couvrant le visage & détournant la tête : „ Ah ! deviez-vous [dit-elle] contribuer „ au malheur de la plus infortunée de toutes les „ Reines ?

„ Il est vrai [reprit Alphonse] que je suis cou„ pable : mais je ne dois mon crime qu'à mon „ amour ; la faveur & la confidence du Roi, n'y ont „ point de part : & ce Prince ignore encore mon „ crime & mon bonheur. " Alors voyant que la Reine ne disoit mot, il lui raconta la maniere dont cette surprenante aventure s'étoit passée ; & à peine avoit-il achevé de parler que le Roi entra : il s'apperçut qu'Alphonse lui parloit avec application, & que son arrivée leur causoit à l'un & à l'autre beaucoup d'embarras : il s'imagina à ce moment qu'Alphonse pourroit bien être celui qui étoit entré chez la Reine, à la place de son Favori, qu'il avoit tant de curiosité de connoître : cette imagination lui parut presque une verité, & il résolut de ne rien épargner pour s'en éclaircir.

La voie dont il s'y prit, est la plus inconcevable de toutes celles qu'il pouvoit prendre : mais ce Prince étoit l'homme du monde le plus extraordinaire, & rien ne doit paroître incroyable de lui, après ce qu'il avoit été capable de faire pour donner des enfans à la Reine. Il ne voulut pourtant rien

faire qu'aprés les couches de cette Princesse, qui accoucha d'une Fille.

Après les réjouissances qu'on fit par toute l'Espagne à la naissance de cette Princesse, le Roi manda un jour Alphonse, & l'ayant fait passer dans son Cabinet, il lui parla en ces termes.

„Vous devez être bien mal satisfait de moi, Alphonse, après l'important service que vous m'avez rendu: „ mais si je puis compter sur votre discretion il n'y a „ rien de si élevé où je ne vous fasse monter; & dès „ ce moment je vous donne cinquante mille ducats „ de pension : mais continuez à m'être fidéle, & à „ cacher à toute la terre la honte de votre Roi.“

Jamais homme ne fut plus interdit que le fut Alphonse à ce discours. La premiere pensée qu'il eut c'est que c'étoit un piége pour le surprendre; & il résolut fortement de ne point se déclarer. Il demanda au Roi quel étoit le service dont il plaisoit à sa Majesté de le récompenser : mais il ne put faire cette demande sans rougir. Le Roi se confirmant toujours dans ses conjectures. “ Est-ce [dit-il] pour augmenter ma confusion que vous voulez que je vous „ explique ce service que vous semblez ignorer : „ mais puisque vous le voulez, il faut vous apprendre, que ce n'est point le hazard qui vous a rendu „ le plus heureux de tous les hommes, que c'est un „ effet de mon choix, & de la confiance que j'ai „ eue en vous, dans le cruel embarras où je me

„ trouvai par ma malheureuse constitution : je vous „ apperçus sur la petite terrasse ; je benis le Ciel „ qui vous y avoit envoyé pour réparer ma honte : „ vous sçavez le reste ; & dispensez moi de le dire : „ mais il faut continuer à me servir, & à ôter jusqu'au moindre soupçon d'une intrigue qui me „ deshonoreroit. Trouvez vous encore ce soir sur „ la terrasse & vous y goûterez le même bonheur „ dont vous avez joui ; " en disant ces paroles il le quitta après l'avoir embrassé, & dans le moment il lui fit expédier les provisions de la pension qu'il lui avoit promise.

Le Roi ne voulut point attendre la réponse d'Alphonse, parce qu'il avoit un moyen plus sur de s'éclaircir. La maniére dont il avoit parlé n'étoit pas assez claire, pour obliger Alphonse de revenir le soir sur la terrasse, en cas que ce ne fût pas lui qui s'y fût trouvé la premiere fois : mais supposé qu'il y vînt, c'étoit une conviction que les doutes du Roi étoient bien fondés, & qu'Alphonse étoit effectivement celui qu'il cherchoit.

La nouvelle faveur d'Alphonse surprit toute la Cour ; mais personne n'en fut plus surpris que la Reine qui connoissoit la haine que le Roi avoit pour lui. Alphonse de son côté avoit bien d'autres embarras ; toutes ses pensées alloient à lui faire croire, que le Roi vouloit le surprendre & le faire périr : il voulut en écrire à la Reine ; mais il jugea bien que

ette Princesse ne consentiroit pas à la continuation le cette intrigue, quand même le Roi auroit été de bonne foi. Cependant il l'aimoit éperdument; & son amour l'emporta : il ne put résister à l'occasion qu'on lui promettoit, de remettre entre ses bras une Princesse qu'il idolatroit: & malgré toutes ses reflexions, il résolut de se rendre le soir sur la terrasse, dût-il y périr.

Comme aucune des actions des Rois n'est sécrette, on sçut à la Cour que le Roi coucheroit ce jour-là avec la Reine : & on fit d'autant plus de reflexion qu'on sçavoit bien que cela n'étoit point arrivé depuis le lendemain de son mariage, le Roi ayant toujours fait semblant d'être malade.

La Reine en fut extraordinairement alarmée; & elle résolut de ne se point laisser surprendre, soit qu'elle eût assez de vertu pour ne pas se plaire à un pareil commerce, soit qu'elle eût la curiosité de voir quel seroit celui dont le Roi se serviroit, soit qu'elle esperât peut-être que ce seroit Alphonse, & que c'étoit dans cette vue que le Roi lui avoit fait ce jour-là tant de graces : elle cacha un flambeau dans un oratoire qui étoit près de son lit pour s'en servir quand il seroit tems.

C'étoit toujours Bertrand de La Cuéva dont le Roi vouloit se servir : mais il prit le parti de le faire cacher dans le cabinet de la Reine; & il l'enferma lui même quand la nuit fut venue.

La Reine se retira dans son appartement ; & le Roi l'y suivit un moment après : il renvoya toutes les femmes de la Reine, étant demeuré seul avec elle, il éteignit tous les flambeaux à la reserve d'un qu'il prit, & avec lequel il entra dans le cabinet où étoit son Favori. En entrant dans le cabinet il éteignit le flambeau, comme s'il se fût éteint par hazard, & en même-tems La Cuéva entra dans la chambre, & le Roi descendit sur la terrasse pour voir s'il n'y trouveroit point Alphonse.

Dès que La Cuéva fut entré dans la chambre de la Reine, il alla se mettre dans son lit : mais cette Princesse s'étoit déja relevée, & entrant dans l'oratoire, elle prit le flambeau qui y étoit allumé ; & s'approchant du lit elle regarda celui qui y étoit, & elle reconnut que c'étoit La Cuéva, qui dans ce moment se jetta à terre comme un homme éperdu, & regagna le cabinet. La Reine qui haïssoit ce Favori, & qui étoit bien aise de cette occasion pour le perdre, cria au secours : ces cris firent remonter le Roi qui ne venoit que de descendre sur la terrasse, où il n'avoit trouvé personne : il entra dans le cabinet où il vit la Reine tenant un flambeau à la main & Bertrand de La Cuéva à demi-mort.

La Reine ne perdit point de tems : elle se jetta aux pieds du Roi avant qu'il pût parler, & sans faire semblant de soupçonner ce Prince d'avoir part à l'action de La Cuéva, elle lui en demanda la puni-

tion. Le Roi ne pouvant point prendre d'autre parti pour couvrir son infamie que d'accorder à la Reine ce qu'elle lui demandoit, il fit semblant de vouloir poignarder La Cuéva : mais s'arrêtant aussitôt : il dit à la Reine qu'il valoit mieux differer, pour rendre plus secrette une chose dont l'éclat lui seroit honteux ; qu'il lui répondoit que l'insolence de La Cuéva ne demeureroit pas impunie ; & aussitôt il commanda à ce malheureux de le suivre ; & il se retira avec lui dans son appartement, où ils déplorérent ensemble le malheureux succès de leur intrigue.

Pendant que ces choses se passoient dans le cabinet de la Reine, Alphonse arriva sur la terrasse : il y attendit quelque tems ; & ne voyant paroître personne, il s'approcha de la porte de l'escalier qu'il trouva ouverte, le Roi ayant oublié de la refermer : il y monta sans sçavoir ce qu'il faisoit ; il arriva au cabinet comme le Roi ne fa soit que d'en sortir ; il y entra, & il vit de la lumiere dans la chambre de la Reine dont la porte étoit ouverte. Il fut transi à cette vue, & il n'osa avancer. La Reine qui étoit restée seule dans sa chambre entendant du bruit dans le cabinet, vint à la porte avec le flambeau pour voir ce que c'étoit ; quelle fut sa surprise quand elle vit Alphonse !

Il n'osoit parler craignant que le Roi ne fût dans la chambre ; & la Reine craignant d'être surprise,

osoit aussi peu parler que lui. Ils se regarderent avec un étonnement réciproque : mais enfin la Reine prenant la parole. „ Par quelle aventure [dit-elle] „ êtes vous ici, & sçavez-vous ce qui vient d'arri- „ ver ? Alphonse jugeant que la Reine étoit seule, lui apprit en deux mots l'entretien qu'il avoit eu avec le Roi, & que c'étoit par son ordre qu'il s'étoit rendu sur la terrasse, & se jettant aussi-tôt à ses pieds „ Pardonnez-moi [dit-il] Madame, si mon „ amour m'a aveuglé jusqu'à vouloir répondre sans „ votre aveu aux intentions du Roi. " Hélas ! [lui „ dit la Reine] le Roi n'a pensé qu'à vous perdre ; „ un autre avoit pris sa place ; & le Roi ne vous a „ fait venir ici que pour s'éclaircir des doutes que lui „ a donné votre premiere aventure. Mais consolez- „ vous, le Ciel a pris soin de nous venger, „ Aussi-tôt cette charmante Reine lui raconta l'aventure de La Cuéva ; & quoiqu'elle fût occupée de mille craintes, elle ne laissa pas de lui témoigner la joie que lui donnoit cette aventure.

Alphonse qui étoit le plus passionné de tous les Amans, & en même-tems le plus emporté & le plus fou, se jetta encore une fois à ses genoux, & osa la presser de profiter de l'occasion, & de se venger encore mieux du Roi en lui accordant volontairement ce qu'il avoit déja obtenu d'elle sans qu'elle le sçût. La Reine blâma Alphonse avec tant de tendresse & de douceur, de l'insolence d'une pareille

proposition

propoſition, que tout éperdu qu'il étoit, il n'oſa la preſſer davantage. „ Retirez-vous [lui dit-elle] & „ ſi vous m'aimez, ne penſez qu'aux moyens de „ me retirer d'une Cour où ma conſcience, & mon „ honneur ne me permettent plus de demeurer: " en diſant ces paroles, elle rentra dans ſa chambre, dont elle ferma la porte, & Alphonſe reprit le chemin de la terraſſe.

Dès que le Roi ſe fut retiré dans ſon appartement, il lui vint une penſée étrange : il voyoit bien qu'il ne pouvoit pas laiſſer La Cuéva impuni ; il avoit une extrême envie de ſçavoir ſi Alphonſe ſe ſeroit rendu ſur la terraſſe. „ Ne perdons point de tems „ [dit il à La Cuéva] & voyons ſi Alphonſe ſera venu „ au rendez-vous que je lui ai donné. Allez-vous-en „ ſur la terraſſe [ajouta-t-il] & ſi vous y trouvez „ Alphonſe, amuſez-le, juſques à ce que je vous en„ voye aſſez de gens pour vous ſaiſir de lui mort ou „ vif. "

La Cuéva obeit auſſi-tôt & le Roi le voyant parti, appella ſon Capitaine des Gardes : il lui ordonna de prendre cinquante Gardes avec lui, d'aller ſur la terraſſe, & s'il y trouvoit quelqu'un de faire main baſſe ſur eux, & de les maſſacrer.

Par ces ordre cruel le Roi avoit un moyen infaillible de ne pas laiſſer vivre La Cuéva, qu'il ſçavoit bien qu'on trouveroit ſur la terraſſe, & de s'éclaircir de ſes ſoupçons ſur Alphonſe en cas qu'on l'y trou-

vât avec lui, mais de le faire périr en même-tems, puisque l'ordre du capitaine des Gardes portoit qu'il massacrât tout ce qu'il trouveroit sur la terrasse, quand même il y trouveroit plus d'une personne.

La Cuéva arriva sur la terrasse au moment qu'Alphonse descendoit de l'appartement de la Reine: il le vit, il le reconnut, & courant à lui il lui cria de mettre l'épée à la main : Alphonse la mit, & ils commençoient à se pousser de terribles coups, quand le Capitaine des Gardes arriva avec son escorte. Alphonse fut le premier qui l'apperçut, & comme il craignit d'être arrêté, il quitta La Cuéva, & se fit jour au travers de tant de Soldats, avant qu'ils eussent pu se reconnoître, & se sauva.

La Cuéva resta seul à essuyer une décharge de coups de mousquets qui le laisserent sur la place.

Le Capitaine des Gardes qui avoit bien jugé par le discours du Roi, que Sa Majesté n'étoit pas trop assurée s'il y auroit plus d'un homme sur la terrasse, & qui craignit la colére de ce Prince, s'il apprenoit qu'on eût laissé échaper celui qui étoit avec La Cuéva, vint lui dire qu'il n'avoit trouvé que lui, qu'il avoit executé ses ordres, & qu'il étoit mort : ainsi le Roi ne put être éclairci de ses doutes ; & Alphonse se sauva encore de cette occasion, sans qu'on le connût où qu'on eût lieu de le soupçonner.

Dès que le Capitaine des Gardes eut rendu

compte au Roi du succès de sa commission, ce Prince alla chez la Reine, il la trouva levée, & fort en peine du grand bruit qui s'étoit fait sous ses fenêtres, car elle avoit entendu la décharge de mousqueterie; & cette pauvre Princesse ne doutoit pas que ce ne fût Alphonse qu'on venoit de massacrer. L'arrivée du Roi sembla lui confirmer cette crainte. „ Venez [lui dit-il en entrant] venez „ voir vous-même, Madame, comment je sçais pu- „ nir un insolent qui a osé violer le lit de son „ maître; en disant ces paroles il prend la Reine par la main, il la fait descendre sur la terrasse, & lui montre le corps du malheureux La Cuéva. La Reine le reconnut; & la joie qu'elle eut que ce ne fût pas Alphonse, lui rendit la tranquillité de son esprit; elle remercia le Roi d'une justice si prompte, ajoûtant qu'elle auroit pourtant été bien aise qu'on se fût contenté d'éloigner ce malheureux où de l'enfermer pour lui donner le tems de se repentir.

Cependant quelque blessé que fût La Cuéva, il ne mourut pas : on trouva dès qu'on l'eut reporté chez lui qu'il respiroit encore, & à force de remedes on lui fit revenir la connoissance. Le Roi l'alla voir en secret, & apprit de lui qu'Alphonse étoit venu sur la terrasse: ainsi ce Prince fut entierement éclairci de ce qu'il vouloit sçavoir, apprenant enfin qu'Alphonse étoit celui qui avoit pris sa place dans le lit de la Reine.

On auroit peine à exprimer les extrémités où le porta ſa fureur : il entra chez la Reine ; & il la bruſqua comme ſi elle eût eu part à ce qui étoit arrivé ; & ſans s'expliquer ſur aucun détail, il jura devant elle qu'Alphonſe ne paſſeroit pas la journée ſans périr.

La Reine n'oſa demander au Roi le ſujet de cet emportement ; & elle ne douta point que l'indiſcretion d'Alphonſe n'eût éclairci ce Prince. Cependant dès que le Roi fut ſorti elle fit avertir Alphonſe de prendre la fuite, lui mandant qu'il n'y avoit point d'autre moyen de ſauver ſa vie, puiſque le Roi ſçavoit tout ce qui étoit arrivé.

Alphonſe vit bien que le péril étoit extréme, & qu'il étoit perdu s'il ne trouvoit un aſyle contre les pourſuites du Roi. Il crut n'en point trouver de plus aſſuré que la Citadelle de Soria, qui appartenoit à Don Juan de Lune. Don Juan lui promit ſa protection : mais il le fit ſouvenir en même tems de la promeſſe qu'il lui avoit faite depuis long-tems d'épouſer la Comteſſe de Saint Etienne ; & Alphonſe enviſageant tout d'un coup l'état de ſa fortune, crut qu'il n'y avoit point d'autre moyen de ſortir de l'affaire où il s'étoit embarqué, qu'en épouſant cette Comteſſe, dont les grands biens pourroient lui être fort utiles dans une ſi mauvaiſe affaire que celle-là. Il renouvella donc ſa promeſſe à Don Juan ; & il lui dit que s'il vou-

loit amener sa niéce à Soria où il alloit se retirer en diligence, il l'épouseroit sans balancer : Don Juan lui promit & lui tint sa parole. Mais il fit une faute irréparable ; c'est qu'ayant fait partir sa niéce pour Soria, il enleva Catherine de Sandoval, de laquelle il étoit devenu amoureux depuis la proposition qu'il lui avoit faite de l'épouser.

Les voilà donc dans Soria, c'est-à-dire Alphonse, la Comtesse de Saint Etienne, Don Juan, & Catherine de Sandoval : Don Juan ne fit point paroître Catherine devant Alphonse & sa niéce ; il l'enferma dans une Chambre, espérant l'épouser dès que le mariage des deux autres seroit accompli.

Des choses aussi mal concertées ne pouvoient réussir : aussi eurent-elles une issue très-funeste. Alphonse renouvella à la Comtesse toutes les protestations qu'il lui avoit faites autrefois ; & la Comtesse qui ne suivoit que son penchant, passa pardessus toutes les raisons qui auroient dû l'empêcher d'épouser un homme, qui l'avoit si fort négligée, & qui de plus étoit mal avec la Cour.

Leur mariage devoit se faire un jour après, quand la mauvaise fortune d'Alphonse le conduisit sur une Terrasse du Château de Soria d'où il apperçut Catherine de Sandoval à une des fenêtres : sa premiere passion se ralluma à cette vue ; & comme il connut bien, à la tristesse qui paroissoit sur le

visage de Catherine, qu'elle étoit là malgré elle, il devina tout le mystere. Aussi-tôt après s'être fait remarquer de Catherine, qui sembla pour lors le regarder avec des yeux fort tendres, il courut chez Don Juan, & il lui demanda ce que faisoit Caterine de Sandoval à Soria. Cette demande surprit Don Juan : mais enfin il avoua tout, & il dit qu'il étoit raisonnable qu'il songeât aussi à son bonheur, en travaillant à celui des autres.

Alphonse oubliant alors le besoin qu'il avoit de la protection de Don Juan, & les termes où il étoit avec sa Niéce, s'emporta contre lui de la maniere du monde la plus violente. Il dit qu'il vouloit qu'on donnât la liberté à Catherine de Sandoval, & qu'il ne pouvoit s'allier avec un homme qui étoit capable d'enlever & d'emprisonner les gens. Don Juan qui avoit de la fierté, répondit qu'il étoit le maître de ses actions & de sa maison; & que comme il retenoit chez lui les gens qu'il lui plaisoit, il en chasseroit aussi ceux qu'il voudroit.

Ces derniers mots qui regardoient Alphonse, lui firent mettre l'épée à la main, & si la Comtesse de Saint Etienne ne fût accourue, les choses auroient été plus loin, mais elle les sépara, & ayant été instruite du sujet de leur different, elle obtint de son Oncle que Catherine sortiroit de sa prison: elle fit même la paix d'Alphonse, croyant que la

ſeule généroſité l'avoit obligé de prendre l'intérêt d'une perſonne affligée ; mais elle ne fut pas long-tems ſans reconnoître ſon erreur ; & dès qu'Alphonſe vit Catherine, il n'eut des yeux que pour elle. Ce qui irrita ſi fort la Comteſſe, qu'elle crut avoir pour ſon Amant autant de haine qu'elle avoit eu d'amour auparavant.

Cependant le Roi ſçachant qu'Alphonſe s'étoit retiré à Soria, & que Don Juan avoit enlevé Catherine de Sandoval, que ce Prince aimoit toûjours, envoya des troupes pour inveſtir cette place. Don Juan, & la Comteſſe de Saint Etienne également mécontens d'Alphonſe, n'eurent pas de peine à l'abandonner en cette occaſion à la vengeance du Roi. L'Oncle fit ſa paix avec la Cour, à condition qu'il remettroit Alphonſe, & la Fortereſſe de Soria entre les mains de Sa Majeſté, & que le jeune Marquis de Villéna épouſeroit la Comteſſe de Saint Etienne. Le traité fut ſecret, & Alphonſe qui ne ſongeoit qu'à regagner l'eſprit de Catherine de Sandoval, dont il étoit plus paſſionné que jamais, n'eut aucune connoiſſance de ce qui ſe tramoit ſous main. Ainſi il ſe vit arrêté lorſqu'il y penſoit le moins, & conduit à Médina del Campo, qui étoit la priſon ordinaire des illuſtres criminels.

Si jamais on a eu lieu de connoître combien il y a peu de certitude & de vraiſemblance dans la

plupart des ressorts qui à la Cour des Princes causent la fortune ou la perte des hommes, c'est dans la suite de cette Histoire. Il n'y a personne qui ne croye qu'Alphonse devenu odieux au Roi de Castille par tant d'endroits, ne dût être condamné comme criminel de lese Majesté, pour avoir pris les armes contre son Souverain. C'est aussi l'opinion que tout le monde en eut, & dès qu'on eut appris sa prison, on ne douta plus de sa perte. Mais les choses tournerent autrement, & ce ne fut qu'après avoir encore donné au Roi de nouveaux mécontentemens, qu'il ne put éviter son malheur.

On juge par tout ce que nous avons raconté, qu'Alphonse n'étoit ni politique dans sa conduite, ni constant dans ses amours. Il ne laissoit pourtant pas d'être fort aimé des Courtisans, & fort agréable aux Dames : son caractére franc & ouvert, sa naissance qui étoit illustre, son peu de bien, joint à une extrême generosité, & à un grand mépris des richesses & de la faveur, lui avoient gagné l'amitié de tous les honnêtes gens ; & ceux même qui ne se soûtenoient que par des qualités entiérement opposées aux siennes [je veux dire les gens de Cour] ne laissoient pas de l'aimer, parce qu'ils ne le trouvoient jamais en leur chemin, par la profession qu'il faisoit de ne souhaiter & de ne demander rien. Les Dames de leur côté le trouvoient

fort

fort à leur goût par beaucoup d'esprit & d'agrémens : ainsi il se vit plaint de tout le monde ; mais les deux personnes qui prirent plus de part à sa disgrace, furent le Reine & Catherine de Sandoval, dont il étoit également aimé.

Comme on ne sçavoit point à la Cour les véritables raisons qui avoient obligé Alphonse de se retirer, on crut qu'il ne l'avoit fait que pour enlever Catherine de Sandoval, dont on sçavoit bien qu'il étoit amoureux, & l'on ne chercha point d'autres raisons que celle-là, qui eussent obligé le Roi de prendre les armes, puisque c'en étoit d'assez fortes, que d'avoir à retirer sa Maitresse des mains de son Rival, & de punir en lui un Sujet qui avoit osé se révolter.

La Reine elle-même qui avoit cru qu'Alphonse ne s'étoit embarqué dans cette mauvaise affaire, que pour se garantir de la fureur du Roi, ne sçut plus qu'en croire, quand on lui dit ce qui s'étoit passé à Soria. Elle jugea comme les autres qu'ayant paru plus amoureux que jamais de Catherine de Sandoval, cet amour avoit eu plus de part à sa retraite, que la crainte d'être immolé à la jalousie du Roi.

Ses premieres pensées furent de le laisser périr, & il étoit difficile que d'abord elle en eut d'autres, car rien ne pouvoit l'irriter davantage, que d'apprendre qu'un Amant qui avoit été assez heureux pour la posseder ; & pour recevoir depuis, tant de

marques de sa bonté & de ses soins, se fût assez oublié pour se rembarquer dans l'amour d'une autre. Elle apprit donc avec une secrette joie qu'il étoit prisonnier, & il y eut des momens où il lui tardoit qu'il ne fût executé. Mais on a beau faire, quand on aime véritablement, rien ne donne au cœur des impressions égales à la crainte de voir périr ce qu'on aime.

Quand cette Princesse se représenta bien sérieusement qu'Alphonse alloit périr, elle ne fut plus sensible qu'aux soins d'empêcher sa perte : mais elle ne voyoit guéres d'apparence d'y réussir, puisqu'elle n'osoit même témoigner au Roi qu'elle auroit voulu le sauver : elle se renferma donc à faire des vœux inutiles, & jamais état ne fut plus triste & plus agité que le sien.

Le Roi ne s'expliquoit point avec elle sur ce qui s'etoit passé la nuit de ses noces : mais elle ne pouvoit ignorer que ce Prince ne fût instruit de cette aventure, & c'est-là ce qui lui faisoit juger la perte d'Alphonse inévitable. Catherine de Sandoval lui sembloit la seule personne capable d'agir en sa faveur : mais comme le Roi vouloit toujours qu'on le crût amoureux d'elle, elle voyoit bien qu'il étoit difficile que cette aimable personne prît le parti d'un Amant, qui passoit pour avoir voulu l'enlever : ainsi Alphonse paroissoit d'autant plus proche de sa perte, que tout étoit contre lui, & les raisons secret-

tes qui faisoient agir le Roi, & celles dont il vouloit prendre le prétexte.

Il n'y avoit qu'un parti à prendre, c'étoit de l'aider à se sauver de sa prison, & c'est aussi à quoi la Reine s'appliqua : mais Catherine de Sandoval avoit déja prévenu ses soins à cet égard.

Cette généreuse fille ne s'amusa point à solliciter sa grace & sa liberté auprès du Roi ; elle ne s'appliqua qu'à se remettre mieux que jamais dans l'esprit de ce Prince, & elle y réussit d'autant plus facilement, que le Roi voulant qu'on le crût fort amoureux, donnoit plus aisément toutes les apparences d'un grand amour.

Quand elle se crut assurée de son crédit, elle jugea qu'il valoit mieux commencer par mettre son Amant en liberté, prévoyant bien que c'étoit un chemin plus court, que d'y faire consentir le Roi. Le Gouverneur de Medina à la garde duquel Alphonse avoit été confié, étoit un homme qui avoit les dernieres obligations à Catherine de Sandoval : c'est ce qui lui rendit facile le dessein qu'elle se proposa de le faire sauver.

Elle écrivit à ce Gouverneur de faciliter à Alphonse les moyens de rompre sa prison, lui disant qu'elle se chargeoit de tout ce qui en pourroit arriver, & lui permettant de garder sa lettre pour servir à sa justification, en cas qu'on voulût l'inquiéter.

Le Gouverneur se trouva embarrassé, & tarda à

faire réponse. Ce retardement la jettant dans l'impatience, elle résolut d'aller elle-même à Medina del Campo : elle demanda au Roi permission d'aller passer deux ou trois jours dans un Monastere, dont une de ses parentes étoit Abbesse, & l'ayant obtenue, elle se déguisa avec une de ses filles & prit le chemin de Medina.

La Reine d'un autre côté avoit pris des mesures pour le même dessein, & faisant à l'Ambassadeur de Portugal une fausse confidence, elle lui avoit allegué des raisons plausibles pour s'engager à tâcher de surprendre les Gardes d'Alphonse. Ces raisons étoient qu'Alphonse étoit dépositaire d'un secret important, qu'elle craignoit qu'il ne révélât en cas qu'il fût condamné. Elle fit comprendre autant qu'elle put à l'Ambassadeur, que ce secret rouloit sur des correspondances secrettes qu'Alphonse avoit avec le Roi de Portugal, qui la rendroient suspecte au Roi de Castille s'il venoit à les découvrir.

L'Ambassadeur sans rien approfondir davantage, promit à la Reine de faire offrir de sa part une somme d'argent considérable au Gouverneur de Medina, en cas qu'il voulût aider Alphonse à se sauver en Portugal. Il choisit pour faire cette offre, un homme habile qui arriva à Medina en même tems que Catherine de Sandoval.

Quelque déguisée que fût Catherine, cet homme la reconnut, & ne sçachant à quel dessein elle étoit

venue, il n'osa d'abord en parler au Gouverneur, & il prétexta d'autres raisons de son voyage.

Catherine de son côté ne fut pas moins embarrassée de l'arrivée de cet homme ; & craignant que le Gouverneur ne fût moins facile pendant qu'il auroit cette espece d'espion [car elle le prenoit pour tel] elle résolut de faire sauver son Amant sous les habits de la fille qui l'accompagnoit.

Elle entra donc avec elle dans la chambre où il étoit enfermé. La surprise d'Alphonse fut extrême ; mais on ne s'arrêta point en discours inutiles : elle le pressa de prendre les habits de sa suivante ; il obéit, & sortit de la prison, laissant cette fille sous les siens.

Dès que Catherine eut mené Alphonse chez elle, elle le pressa de se sauver en diligence, & retourna à la prison pour tâcher de délivrer la fille qu'elle avoit laissée à sa place. Mais elle fut bien surprise, quand en entrant dans la chambre du Gouverneur, elle la trouva déja délivrée. C'étoit à la priere de celui que la Reine avoit envoyé, que le Gouverneur prenant cette fille pour Alphonse, avoit été lui-même lui ouvrir la prison : chacun reconnut alors comment la chose étoit arrivée. Le Portugais promit à Catherine de n'en point parler, & de dire à celui qui l'avoit envoyé ; que tout avoit réussi, & qu'Alphonse étoit en liberté : l'Ambassadeur de Portugal en alla rendre compte à la Reine, & cette Princesse

fut persuadée que c'étoit à elle seule que son Amant étoit redevable d'un si grand bienfait.

Catherine de Sandoval retourna à la Cour, après avoir promis au Gouverneur de faire trouver bon au Roi l'évasion d'Alphonse. Mais comme elle ne pouvoit ignorer que celui qui étoit venu de la part de l'Ambassadeur de Portugal, n'eût été engagé à ce dessein par la Reine, elle connut que cette Princesse aimoit Alphonse, & bien loin d'en avoir de la jalousie, elle conçut pour elle une amitié plus forte que celle qu'elle avoit eue jusques-là : car ce n'étoit pas la premiere fois que cette généreuse fille qui n'aimoit Alphonse que pour lui faire du bien, s'étoit trouvé capable d'aimer jusqu'aux rivales même, qui pouvoient aider à la fortune de son Amant.

Ce fut elle qui apprit au Roi qu'Alphonse s'étoit sauvé ; elle fit semblant que le Gouverneur ayant été trompé par les gardes qu'Alphonse avoit corrompus, s'étoit adressé à elle pour en informer le Roi & se garantir de sa colere.

Ce Prince à cette nouvelle, eut de la peine à modérer son emportement : & quelque chose que Catherine lui pût représenter, il manda au Gouverneur de se rendre en Cour, pour apprendre de lui comment la chose étoit arrivée.

Cet homme obéit & ne voulant point accuser Catherine de Sandoval, il dit au Roi, qu'un Por-

tugais étoit venu à Medina Del-Campo, & que ce pourroit bien être cet homme qui eût corrompu les gardes d'Alphonse.

Le Portugais fut aussitôt arrêté : mais quelque menace qu'on lui pût faire, il n'avoua rien. Cela n'empêcha pas que le bruit ne se répandît par tout qu'Alphonse avoit été délivré par les soins de l'Ambassadeur de Portugal, & on ne tarda pas à dire, que la Reine en étoit complice.

Le Roi se le persuada d'autant plus aisément qu'il sçavoit ce qui s'étoit passé entr'elle & Alphonse : il alla chez elle, & la menaçant de la faire périr, il la traita comme si elle eût été déja convaincue de la chose dont il la soupçonnoit.

Cette Princesse auroit eu de la peine à dissimuler, si au moment que le Roi lui faisoit les plus grandes menaces, Catherine de Sandoval ne fût entrée. „ Ne cherchez point [dit-elle au Roi] qui a délivré „ Alphonse ; c'est-moi, Sire, qui l'ai fait ; & si vous „ en doutez, vous pouvez faire saisir les papiers du „ Gouverneur de Medina, vous y trouverez une „ Lettre, par laquelle je l'ai sollicité de le mettre en „ liberté. "

Le Roi ne sçachant que croire, manda ce Gouverneur, qui voyant Catherine s'accuser elle même, se jetta aux pieds de ce Prince, lui avouant que c'étoit elle en effet qui l'avoit engagé à délivrer Alphonse.

L'étonnement du Roi fut extrême; mais celui de la Reine fut encore plus grand. Comme elle ne sçavoit point que Catherine de Sandoval eût agi pour faire sauver Alphonse, elle crut que tout ce qu'elle disoit, n'étoit qu'un artifice pour empêcher le Roi d'en soupçonner d'autres: mais elle fut bien surprise, quand le Gouverneur produisit la Lettre de Catherine, & que le Roi ne put douter, en voyant cette Lettre, de la verité de tout ce qu'elle avoit avancé. Le Roi sortit de chez la Reine, sans témoigner le parti qu'il vouloit prendre, & laissa Catherine avec elle.

„ Quoi c'est vous [lui dit la Reine] qui avez fait „ sauver Alphonse? c'est-être bien généreuse amie, „ que de servir ses amis au hazard de se perdre soi- „ même. " C'est une générosité [reprit Catherine] „ dont je ne suis pas seule capable, & Votre Majesté „ en connoît une autre que moi, qui a fait la même „ chose. " La Reine rougit à ces paroles; & Catherine ne voulant point l'embarrasser, lui raconta tout ce qui s'étoit passé à Medina, lorsqu'Alphonse s'étoit sauvé; & elle finit ce discours, en promettant à la Reine un secret éternel, sur la part qu'elle avoit à cette évasion, & en exhortant cette Princesse à continuer ses bons offices au malheureux Alphonse.

La Reine étant restée seule, sentit moins de joie de voir que le Roi ne la soupçonnoit plus, qu'elle

n'eut de jalousie de ce que Catherine avoit fait. Soit qu'elle eût le cœur moins grand & moins généreux qu'elle, soit qu'elle aimât Alphonse d'une autre maniere que ne l'aimoit Catherine, elle sentit qu'elle auroit voulu que nul autre qu'elle-même, n'eût aidé à la liberté d'Alphonse, & elle commença dès ce moment à haïr Catherine de Sandoval, & à la regarder comme une rivale qui possedoit ou qui devoit posseder le cœur de son Amant ; car c'est ainsi que les passions produisent des effets bien differens, selon la difference des cœurs où elles se trouvent.

Le Roi fut à peine rentré dans son cabinet, qu'il y fit venir Catherine de Sandoval, moins pour lui reprocher d'avoir aidé à faire sauver Alphonse, que pour la consulter sur le parti qu'il devoit prendre en cette occasion. Il commença pourtant par lui faire des plaintes fort aigres, & par lui dire, qu'il falloit qu'elle aimât éperdument Alphonse. „ Non, „ [reprit cette illustre fille] ce n'est point l'amour „ qui m'a fait agir ; c'est la seule gloire de Votre „ Majesté. Vous sçavez, Sire, que quelque amour „ que vous croyez que j'aye pour le pauvre Alphon- „ se, j'ai été la premiere à vous solliciter de le ma- „ rier à une autre. Quand j'ai vu qu'il alloit périr, „ j'ai envisagé le tort que Votre Majesté se feroit à „ elle, & à moi, si en le condamnant elle donnoit „ lieu de dire, que vous ne l'avez immolé qu'à votre „ jalousie ; car tout le monde est persuadé, Sire,

„ qu'il ne s'est retiré à Soria, que pour m'enlever.
„ Cette affaire ne passe point pour une affaire d'Etat
„ on croit que c'est son amour qui lui a fait prendre
„ les armes, & que c'est le vôtre qui cherche à le
„ faire perir. "

" Ah ! vous ne sçavez pas [reprit le Roi] com-
„ bien ce malheureux est criminel ; il faut vous le
„ dire, car je n'ai rien de caché pour vous : sçavez-
„ vous qu'il est éperdument amoureux de la Reine,
„ & que même il a trouvé le moyen de la posseder,
„ ensorte que j'ai lieu de croire, que c'est lui qui est
„ le pere de la Princesse dont elle est accouchée. "
Le Roi raconta pour lors ce qui étoit arrivé à Alphonse la nuit de ses noces, dissimulant autant qu'il le put, ce qu'il y avoit de honteux pour lui dans cette aventure.

Quelque surprise que fût Catherine en apprenant une chose si extraordinaire, elle ne perdit point la présence d'esprit : & après avoir fait connoître au Roi, que les choses s'étoient passées innocemment de la part de la Reine, & que cette Princesse ignoroit sans doute, qu'un autre que le Roi eût pris sa place dans son lit : elle se servit de cette aventure pour en prendre de nouvelles raisons capables d'obtenir la grace & le retour d'Alphonse ; „ Car enfin
„ [dit-elle] qui assurera Votre Majesté, qu'Al-
„ phonse se voyant persecuté, & opprimé par vos
„ ordres, ne découvrira point un secret que tant

„ de raiſons vous obligent de cacher éternellement.
“ Mais quelles raiſons [dit le Roi] donnerons-
„ nous ; pour faire approuver dans le monde que je
„ pardonne à un homme qui a pris les armes contre
„ moi. “ Votre clémence, Sire, & votre grandeur
„ d'ame, ſont les ſeules raiſons que vous devez
„ conſulter; & jamais on ne déſapprouvera qu'un
„ Roi pardonne à un ſujet qui n'eſt redoutable par
„ aucun endroit. Puiſque tout le monde eſt perſua-
„ dé que cette affaire n'eſt qu'une affaire de jalouſie,
„ & d'amour, il faut que vous fortifiez cette opinion
„ en déclarant que vous ne la traitez point comme
„ une affaire d'Etat. Hé ! quel tort pourrez-vous re-
„ cevoir aux yeux du public, en pardonnant à un
„ Rival qui ne paſſe pour coupable, que parce qu'il
„ a voulu enlever ſa Maitreſſe ? “

Il y a peu de Princes capables de ſe laiſſer perſuader par de ſemblables raiſons. Mais le Roi de Caſtille étoit un Prince foible, ennemi des embarras & des affaires ; & il ſe laiſſa fléchir, comme ſi les raiſons dont on ſe ſervoit, euſſent été les meilleures raiſons du monde.

Il promit donc à Catherine de déclarer qu'à ſa conſidération il oublioit la révolte d'Alphonſe, & qu'il lui permettroit de reparoître à la Cour, quand il ſe ſeroit paſſé encore quelque tems, pour accoûtumer les eſprits à un pardon qui pourroit paſſer pour foibleſſe, ſi la choſe ſe faiſoit ſi promptement.

Alphonse n'avoit garde de se persuader que sa grace fût aisée à obtenir : & à peine fut-il échapé de Medina, qu'il crut qu'il ne pouvoit éviter la mort, quelque parti qu'il pût prendre. Son amour profitant de son désespoir, se réveilla plus fortement que jamais dans son cœur ; & ce que Catherine de Sandoval venoit de faire en le retirant elle-même de la prison, lui donna un si extrême attachement pour elle, que voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, il résolut de la chercher en des lieux où il pourroit encore avoir le plaisir de voir sa Maitresse. Ainsi au lieu de sortir du Royaume, il revint à Madrid, & il s'y cacha sous un nom & sous un habit déguisé, n'étant occupé que du soin de revoir Catherine de Sandoval.

Cette généreuse personne de son côté ne pensoit qu'à le faire avertir de ce qu'elle avoit obtenu du Roi : elle envoya un homme exprès à Lisbonne, où il lui avoit dit qu'il se retireroit. Cet homme ne pouvant avoir de ses nouvelles aux adresses qu'on lui avoit données, reprit le chemin de Madrid. Il s'arrêta sur la route à un Bourg nommé Royelos, distant de Lisbonne de douze ou quinze lieues. On lui dit dans ce Bourg qu'on venoit d'enterrer un Espagnol, qui en allant à Lisbonne étoit tombé malade, & qui étoit mort si subitement, qu'on n'avoit pu sçavoir qui il étoit ; mais qu'il falloit que ce fût un homme de considération, parce qu'on avoit trouvé

sur lui des pierreries d'un assez grand prix. On les montra ; & cet homme crut reconnoître un diamant qu'il avoit vu autrefois à sa Maitresse : c'est ce qui lui donna la curiosité de s'informer encore plus quel pouvoit être cet Espagnol ; & n'en pouvant rien apprendre, il acheta le diamant qu'il apporta à Catherine de Sandoval, en lui disant qu'il n'avoit pu rien apprendre d'Alphonse à Lisbonne, & lui rendit compte de tout ce qu'il avoit ouï-dire à Royelos de l'Espagnol qui y étoit mort.

Cet Espagnol étoit un Ecuyer d'Alphonse, que son Maître envoyoit à Lisbonne dans le tems qu'il retournoit lui-même à Madrid. Comme il l'envoyoit pour lui ménager des Amis, en cas que l'envie le prît de s'y retirer, il avoit donné des pierreries à son Ecuyer, & le diamant étoit en effet un de ceux que Catherine lui avoit autrefois envoyés, & qu'il avoit gardé, lorsqu'il avoit donné les autres à la Comtesse de Saint Etienne.

Catherine de Sandoval ne douta donc point que ce ne fût Alphonse lui-même qui étoit mort à Royelos. Elle y renvoya sur le champ pour tâcher d'en avoir des lumieres plus certaines ; mais comme on ne l'avoit point trouvé à Lisbonne, & qu'elle reconnut son diamant, elle n'osa espérer que ce fût un autre que lui.

On ne peut exprimer l'état où elle se trouva. Elle ne s'étoit jamais flatée de l'esperance de l'épouser,

y trouvant des obſtacles invincibles. Elle n'avoit pas laiſſé de l'aimer ; & ſon amour étoit d'autant plus fort, qu'il étoit plus déſintereſſé & plus généreux: elle avoit fait les choſes du monde les plus héroïques, pour lui marquer qu'elle n'étoit occupée que du ſoin de ce qui pouvoit lui être avantageux; elle s'étoit mille fois ſacrifiée pour lui : ce que le Roi lui avoit appris de ſon amour pour la Reine, & de ce qui lui étoit arrivé avec cette Princeſſe, avoit alarmé ſa paſſion ; mais elle s'étoit miſe au-deſſus de ces jalouſies, pour ne travailler qu'à conſerver la vie de ſon Amant.

Ce fut donc aux nouvelles de ſa mort, qu'elle ſentit ce qu'elle n'avoit point ſenti juſques-là : „ J'étois conſolée, ſe diſoit-elle à elle-même, de „ tout ce que la fortune & les infidelités de mon „ Amant mettoient d'obſtacle à la tranquillité de „ mon cœur, puiſqu'enfin j'avois le plaiſir de lui „ marquer que je ne l'aimois que pour l'amour de „ lui-même : plus ce que je faiſois pour lui étoit „ difficile, plus je me ſçavois bon gré de le faire. „ Mais il eſt mort, & tout ce que j'ai fait ne lui a „ ſervi de rien. Elle s'abandonnoit à ces penſées, pendant que ſon Amant lui préparoit de nouveaux ſujets d'affliction, & alloit mettre ſon cœur à d'autres épreuves.

Nous avons dit qu'Alphonſe étoit revenu à Madrid, & ſe tenoit caché dans un des Fauxbourgs de

cette Ville ; & ce que nous avons jusques ici fait connoître de son caractére, doit faire juger qu'il ne se tint pas long-tems dans cette retraite, & qu'il chercha bientôt à se faire voir à Catherine de Sandoval.

Il croyoit en effet n'être occupé que d'elle, & il alloit tous les jours se cacher dans un endroit du Palais, par où il croyoit qu'elle dût passer, lorsqu'elle se retiroit dans son appartement. Mais la fausse nouvelle de sa mort affligea assez Catherine de Sandoval pour en tomber malade : ainsi elle garda le lit ; & Alphonse alla trois ou quatre soirs l'attendre inutilement. Un soir il fut apperçu par un Officier de la Reine qui crut le reconnoître : cet Officier le dit à celle qui étoit la confidente de cette Princesse. Cette fille voulant s'éclaircir de la verité, passa dans l'endroit où étoit Alphonse, & quoique le lieu fût fort obscur, elle ne douta point que ce ne fût lui. Etonnée de le trouver-là, elle lui dit à l'oreille qu'elle le reconnoissoit, & ne pouvant resister à la curiosité de l'entretenir, elle le pria de vouloir passer dans son appartement, l'assurant qu'il ne seroit vu de personne, & qu'il pourroit voir la Reine.

La fille qui le conduisit l'enferma dans un cabinet qui touchoit à la Chambre de la Reine, & elle alla avertir cette Princesse qui étoit là. La Reine refusa constamment de le voir, & lui fit ordonner

par cette fille qu'il se retirât. Alphonse renvoya la fille dire à la Reine qu'il ne partiroit point qu'il ne l'eût vue, & qu'il étoit résolu de passer la nuit dans son appartement & d'y périr, plutôt que de s'en aller sans la voir.

La Reine qui le connoissoit pour être l'homme du monde le plus passionné, eut peur qu'il ne voulût en effet rester toute la nuit, & craignant que son opiniâtreté n'eût des suites funestes pour elle & pour lui, elle vint dans le cabinet & elle consentit à le voir.

Elle ne put s'empêcher de lui faire d'abord des reproches de l'amour qu'il avoit témoigné à Catherine de Sandoval lorsqu'il étoit à Soria. „ Ha ! Madame [reprit Alphonse] pouvez-vous ignorer les „ obligations que j'ai eues toute ma vie à Catherine „ de Sandoval ? & qu'ai-je pu faire autre chose que „ de prendre son parti contre un homme qui la „ retenoit prisonniere ? Croyez, Madame, que je la „ trompe.... Comme il disoit ces paroles, la confidente accourut avec précipitation, disant que le Roi entroit & étoit déja dans la chambre : la Reine sortit pour aller au devant de lui, fermant la porte du cabinet où Alphonse resta, & d'où il put entendre tout ce que le Roi dit à la Reine.

„ Je viens, Madame [dit le Roi d'un air gai] vous „ apprendre une nouvelle qui vous surprendra, c'est „ que je pardonne à Alphonse de Cordoue, & que

„ j'a

„ j'ai promis à Catherine de Sandoval de lui permet-
„ tre de revenir à la Cour dans six mois.

La Reine qui ne vouloit pas que le Roi crût qu'elle prît à cette nouvelle autant d'interêt qu'elle y en prenoit, lui représenta que l'on seroit surpris d'une clémence si rare, & sembla vouloir combattre la résolution que le Roi avoit prise de lui pardonner.

Ainsi Alphonse qui écoutoit la conversation, connut que des deux personnes qu'il aimoit, l'une avoit eu le courage de se déclarer pour lui & de faire sa paix, pendant que l'autre sembloit vouloir empêcher ce Prince de lui pardonner.

Quoiqu'il eût lieu de croire que la Reine ne parlât ainsi, que pour ne pas se déclarer, il ne laissa pas pourtant de désapprouver son procedé, en le comparant à celui de sa Rivale, & son cœur qui avoit deux heures devant si aisément passé de l'amour de Catherine de Sandoval à celui de la Reine, repassa avec la même facilité de l'amour de la Reine à celui de Catherine de Sandoval. C'est ce qui le fit obéir, quand le Roi s'étant retiré, la Reine lui envoya dire qu'il sortît. Elle accompagna cet ordre d'un compliment sur la nouvelle que le Roi venoit de lui apprendre, le priant de ne point paroître à la Cour, jusqu'à ce que les six mois fussent expirés.

Catherine de Sandoval persuadée qu'Alphonse étoit mort à Royelos, crut ne devoir pas laisser ignorer à la Reine ce qu'elle avoit appris de cette

mort ; elle alla donc chez elle le lendemain que cette Princesse avoit vu Alphonse, & elle lui rendit compte des raisons qu'elle avoit de ne point douter qu'il ne fût mort.

La Reine se souvint alors des dernières paroles qu'Alphonse lui avoit dites, c'est qu'il trompoit Catherine de Sandoval ; & elle alla s'imaginer que la tromperie qu'il lui faisoit, c'étoit de se faire passer pour mort. Elle sentit une secrette joie de voir qu'il trompoit sa rivale ; & elle ne douta point que ce ne fût une marque qu'il l'aimoit moins qu'elle. Cette pensée lui fit dissimuler ce qu'elle sçavoit d'Alphonse : mais elle ne parut point assez touchée de la nouvelle que lui apprenoit Catherine de Sandoval, pour que cette généreuse personne en fût contente : car elle auroit voulu que la Reine qui avoit tant fait que de travailler à la liberté d'Alphonse, eût autant de douleur qu'elle de sa mort. Elle crut donc que la Reine étoit du caractére de la plupart des femmes, qui ne sçavent point aimer leurs Amans jusques dans le tombeau ; & elle se retira plus convaincue que jamais que personne n'étoit capable d'aimer avec la délicatesse, & la constance dont elle aimoit.

Pendant qu'elle pleuroit continuellement la mort de son Amant, & qu'elle prétextoit une incommodité, pour ne point paroître en public ; Alphonse n'étoit occupé que du soin de lui apprendre de ses

nouvelles, & de la voir. Il sçut qu'elle étoit malade; & il crut que cette maladie lui faciliteroit les moyens d'entrer chez elle. Il alla trouver le Medecin qui la servoit, & il le conjura de lui procurer l'occasion de lui parler en particulier, disant qu'il avoit une affaire de la derniere conséquence à lui communiquer. Le Medecin qui ne sçavoit pas qu'il fut Alphonse, fut gâgné par les présens qu'il lui offrit, & s'engagea de le mener le lendemain chez Catherine, comme s'il eût été un Medecin de ses amis; & c'est pour cela qu'il lui fit prendre un habit conforme à cette profession.

Il garda sa parole, & le lendemain il entra chez elle suivi d'Alphonse. Quand il lui eut parlé un moment sur son indisposition, il lui dit qu'il y avoit-là un Medecin qui avoit un secret à lui communiquer, & qu'il la prioit de trouver bon qu'il approchât. Elle répondit qu'on le fit venir, & alors le Medecin fit signe à Alphonse, & il se retira dans l'endroit le plus éloigné de la Chambre.

Le visage d'Alphonse ne pouvoit être remarqué de Catherine, parce que la ruelle de son lit étoit trop obscure: & d'ailleurs l'habit sous lequel il lui parloit le rendoit entiérement méconnoissable.

Elle ne le reconnut donc point, & Alphonse voyant qu'elle le regardoit sans le reconnoître, ne put s'empêcher de rire, & en même tems lui prenant le bras, il le lui serra d'une maniere fort

tendre. Cette action & un ris si familier surprirent Catherine : elle alloit lui témoigner sa surprise avec une espece de colere, quand Alphonse s'approchant de son oreille lui dit en lui serrant la main : „ Hé „ quoi, Madame, ne reconnoissez-vous pas Alphon„ se de Cordoue ! Ces paroles la fraperent & la surprirent d'une si étrange sorte, que ne doutant point que ce ne fût le phantôme d'Alphonse qu'elle croyoit mort, elle fit un grand cri qui fut suivi d'une sueur & d'un évanouissement. Le Medecin se rapprocha au cri que fit Catherine, & il l'a trouva évanouie. Cet accident causa assez de rumeur pour obliger tous ceux qui étoient dans la Chambre de se rapprocher du lit, & Alphonse entendant dire qu'il en falloit avertir le Roi, craignit que ce Prince ne le reconnût, & il sortit pendant que tout le monde étoit occupé autour du lit de Catherine.

Dès qu'on l'eut fait revenir, elle regarda le Medecin, & lui demanda ce qu'étoit devenu celui qu'il lui avoit amené. On le chercha, & on ne le trouva point dans la Chambre. „ Ah ! [dit-elle] „ il n'en faut point douter, c'est son ombre, c'est „ un homme mort que vous m'avez amené : " Elle s'arrêta à ces paroles, & voyant qu'on l'écoutoit, elle eut assez de présence d'esprit pour ne point nommer Alphonse, & pour dire que celui qui lui avoit apparu, étoit un de ses parens qui étoit mort depuis quelques jours.

Le Medecin qui ne connoissoit point celui qu'il avoit amené, ne sçavoit qu'en croire : & comme Catherine s'opiniâtroit à dire que c'étoit un mort, qui lui avoit apparu, le bruit en courut bientôt, & chacun parla de cette histoire comme d'une apparition dont il n'étoit pas permis de douter.

Le Roi la vint voir, & la Reine y vint aussi : elle dit à l'un à l'autre comme elle avoit fait à tout le monde, que celui qui lui étoit apparu étoit un de ses parens qu'elle nommoit. Mais quand elle se vit seule avec la Reine, elle lui dit que ce phantôme étoit Alphonse.

La Reine qui sçavoit qu'Alphonse étoit vivant, ne put s'empêcher de rire ; & Catherine confirmée plus que jamais que la Reine étoit toute consolée de la mort d'Alphonse, lui fit des reproches de son insensibilité, pendant que cette Princesse avoit peine à ne pas croire que Catherine étoit devenue folle.

Alphonse s'étant retiré dans la maison où il se cachoit, rêva long-tems à ce qui avoit pu causer la surprise & l'évanouissement de Catherine, & il ne le devina, que quand il eut appris que son Ecuyer étoit mort à Royelos, & qu'un homme qui étoit à elle avoit acheté le diamant dont nous avons parlé : il jugea donc que ce diamant l'avoit jetté dans l'erreur où elle étoit ; & il résolut de ne pas differer à l'en retirer.

Il ne trouva point d'autre parti que de lui écrire.

Il le fit, & il eut soin que sa lettre lui fût rendue, sans que personne sçût qu'elle venoit de lui.

La Reine étoit chez Catherine, quand une fille vint rendre cette Lettre, disant que c'étoit un homme inconnu qui l'avoit apportée.

Catherine la prit, & reconnoissant le caractere d'Alphonse, elle rougit & pensa tomber dans un second évanouissement. La Reine lui faisant la guerre de son embarras, lui arracha la Lettre, & toutes deux ensemble lurent ces paroles :

Je ne sçais si je dois me sçavoir mauvais gré d'être mort, puisque vous avez la bonté de me regretter; mais ce qui me fait trouver ma mort délicieuse, c'est le pouvoir qu'on m'a donné dans l'autre monde de vous voir encore quelquefois dans celui-ci, & de vous dire de mes nouvelles. Elles sont très-bonnes; jamais mort ne s'est mieux porté, & n'a été plus amoureux que moi: Si vous vouliez ne point vous opiniâtrer à garder la chambre, & venir demain sur les quatre heures vous promener dans le jardin de Miravaglis, j'espererois que mon phantôme ne vous feroit pas peur, & que vous pourriez à la fin vous familiariser avec lui.

La Reine & Catherine de Sandoval ayant lu cette Lettre se regarderent avec des mouvemens bien differens. La Reine qui se flatoit qu'Alphonse trompoit Catherine, eut du dépit qu'il la tirât d'erreur & qu'il cherchât à la voir.

Catherine ne pouvant douter qu'Alphonſe ne fût en vie, eut toute la joie dont elle étoit capable. La froideur de la Reine ne put ſe cacher; elle la remarqua : & elle fut encore convaincue que cette Princeſſe n'aimoit point Alphonſe, puiſqu'elle avoit témoigné ſi peu de triſteſſe aux nouvelles de ſa mort, & faiſoit voir ſi peu de joie en apprenant qu'il vivoit encore.

La Reine dit qu'elle ne pouvoit mieux répondre à ſes reproches, qu'en s'offrant de la mener au jardin de Miravaglis, & d'aller avec elle y voir Alphonſe. Ce qui obligea la Reine de vouloir être de ce rendez-vous, c'eſt l'envie qu'elle avoit de voir ſi Alphonſe oſeroit en ſa préſence témoigner à Catherine de Sandoval tout l'amour qu'il lui marquoit dans ſa Lettre ; ou peut-être même eſpera-t-elle qu'Alphonſe ſe déclareroit pour elle, & renonceroit à Catherine de Sandoval; car dequoi ne ſe flate-t-on point quand on aime : le dépit d'avoir des Rivales a moins de force auprès des femmes, que l'eſpérance d'en triompher.

Catherine accepta l'offre de la Reine par un motif bien different : elle fut bien aiſe d'avoir occaſion d'inſtruire Alphonſe des obligations qu'il avoit à cette Princeſſe, & de vaincre la froideur qu'elle paroiſſoit avoir pour lui : car bien loin d'écouter la jalouſie qu'auroit pu lui donner la Reine, elle ne penſoit qu'à la mettre de plus en plus dans les inte-

rêts d'un Amant qu'elle n'aimoit que pour lui faire du bien ; & tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur & à l'établissement d'Alphonse, lui paroissoit bon. C'est ainsi que son amour toujours incapable d'avoir des retours sur elle-même, la mettoit au-dessus de tous les mouvemens que sentoit celui de la Reine.

Elles allerent donc ensemble au lieu où elles espéroient trouver Alphonse : & ayant laissé leur suite à la porte, elles ne furent pas long-tems sans l'appercevoir au fond d'une allée obscure. Elles s'avancérent vers lui ; & Alphonse qui croyoit ne voir que Catherine de Sandoval, fut bien surpris de trouver la Reine avec elle.

Comme il paroissoit étonné ; „ C'est à moi [lui „ dit la Reine] que vous avez obligation de voir ici „ votre Maitresse ; car quelque passionnée que soit „ la Lettre que vous lui avez écrite, jamais elle „ n'auroit osé venir sans moi.

La maniere dont la Reine prononça ces paroles, fit bien voir à Alphonse qu'elle parloit avec un petit dépit ; & toutes les marques d'amour que cette Princesse avoit pu lui donner jusques-là, semblérent lui faire moins de plaisir que ce dépit.

Catherine s'apperçut qu'il étoit embarrassé, & pour lui donner lieu de répondre à la Reine de maniére dont elle pût être contente, elle prit la parole & lui apprit tout ce que la Reine avoit fait pour le délivrer de prison.

Alphonse

Alphonſe, qui crut n'avoir pas lieu de douter de l'amour de cette Princeſſe, oublia pour la troiſiéme ou quatriéme fois tout ce qu'il devoit à celui de Catherine de Sandoval ; & ſe jetant aux pieds de la Reine : « Ah! Madame (lui dit-il en lui embraſſant » les genoux d'une maniere toute paſſionnée) ſe » peut-il faire qu'Alphonſe ne vous ſoit pas indif- » férent » ? Les larmes qui lui vinrent aux yeux en prononçant ces paroles, l'empêcherent de continuer ; & la Reine qui ne put auſſi retenir ſes larmes, l'embraſſa pour le faire relever.

Catherine connut par l'action de cette Princeſſe, qu'il falloit qu'elle aimât Alphonſe ; & elle jugea bien que la froideur dont elle avoit cru avoir lieu de l'accuſer, avoit été un effet de ſa diſſimulation.

Elle ſentit alors tout ce qu'une Amante ſacrifiée peut ſentir aux yeux d'une Rivale à qui on la ſacrifie ; elle changea de couleur, elle ſoupira : Alphonſe s'en apperçut ; & peu s'en fallut qu'il ne quittât la Reine pour ne plus témoigner d'amour qu'à elle, tant un cœur du caractere du ſien eſt peu ſûr de lui-même.

Catherine de Sandoval vit bien qu'il s'étoit apperçu de ſon embarras ; & quelqu'agitée qu'elle fût, elle eut encore la force de diſſimuler, & de ne parler qu'en faveur de la Reine. « Vous voyez (dit-elle à » cette Princeſſe) combien le pauvre Alphonſe eſt » touché des bontés que votre Majeſté a pour lui,

» & en vérité il mérite que vous soyez toujours dans » ses intérêts ».

La Reine fut embarrassée de ce discours de Catherine ; elle auroit mieux aimé que sa Rivale eût montré plus de jalousie. « Vous m'êtes trop chere (re-» prit-elle avec un peu d'aigreur) pour abandonner » un homme qui vous aime, & qui n'aime que vous ; » car enfin (continua-t-elle en adressant la parole » à Alphonse) n'est-il pas vrai que vous n'aimez » que Catherine de Sandoval » ? La Reine rougit en regardant Alphonse, & en lui disant ces paroles. Catherine s'apperçut encore mieux de la jalousie de la Reine ; & Alphonse ne sçachant que répondre, baissa les yeux, cherchant en lui-même comment il pourroit se tirer de cet embarras.

Catherine de Sandoval ne tarda guéres à prendre la parole. « Alphonse n'est pas assez heureux (dit-» elle) pour s'amuser à aimer une personne aussi inu-» tile que moi ; d'ailleurs il a trop de discernement & » trop d'esprit, pour ne pas voir que s'il lui étoit » permis d'aimer votre Majesté, il n'aimeroit ja-» mais qu'elle. « Vous prenez grand soin (reprit la » Reine) de répondre pour Alphonse ; ne pourroit-il » pas s'expliquer lui-même ? « Ah ! Madame (inter-» rompit Alphonse) c'est vous qui prenez grand soin » de m'insulter ; car que puis-je vous répondre qui » ne vous offense ? « Vous pouvez (dit la Reine)

» parler à Catherine du ton dont vous lui écrivez ;
» je ne ferai point offensée que vous aimiez une per-
» sonne si digne de votre amour ».

Alphonse qui étoit l'homme du monde le plus ennemi de la dissimulation, n'eut plus la force de se contenir. « Je vois bien (reprit-il brusquement) que
» votre Majesté se plaît à insulter à mes malheurs &
» à ma foiblesse : puisque vous voulez que je m'ex-
» plique, je le ferai : Madame, je vous adore (dit-
» il, se jetant encore une fois à ses pieds) mais la
» passion que j'ai pour vous, ne me rend point in-
» sensible à ce que je dois à Catherine de Sandoval ;
» je l'aime, & je sacrifierois mille fois ma vie pour
» elle. Je ne sçais pas s'il est possible de vous aimer
» l'une & l'autre ; mais je sens bien que je ne puis
» faire autrement ; & si vous croyez que mon cœur
» vous trompe, & n'est pas de bonne foi, je vous
» prie de me permettre de le percer en votre pré-
» sence ; car j'aime mieux mourir, que de vous lais-
» ser croire à l'une ou à l'autre que je ne vous aime
» pas ». En disant ces paroles il tira son épée : la Reine l'arrêta, & elle fut fâchée d'avoir exigé de lui cette explication ; elle en fut même attendrie. Catherine ne la fut pas moins qu'elle ; l'une & l'autre verserent des larmes, & s'empresserent également à relever Alphonse : ainsi par un effet bizarre, on voit deux Rivales s'accorder par ce qui auroit dû les désunir.

d'estime; car la jalousie prend toujours de nouvelles forces du mérite de ceux qui en sont les objets.

Bertrand de La Cuéva, qui avoit ignoré, ou qui avoit fait semblant d'ignorer que ce fût par l'ordre du Roi, qu'il avoit pensé être assassiné, & qui parut persuadé que le Capitaine des Gardes l'avoit pris pour son Rival, étoit mieux que jamais dans l'esprit du Roi; & le choix que ce Prince avoit fait de lui pour tenir sa place dans le lit de la Reine, lui avoit donné un violent amour pour elle. La Reine qui avoit consenti à lui pardonner, & qui sembloit être contente du desir que le Roi avoit eu de le punir, le souffroit comme les autres Courtisans, & n'avoit pas eu de peine à s'appercevoir qu'il cherchoit à lui plaire. Elle résolut de se servir de lui pour donner de la jalousie à Alphonse; elle affecta de lui parler avec distinction, & de lui permettre par ses manieres de lui marquer quelquefois l'amour qu'il avoit pour elle.

Cette complaisance de la Reine fit croire à La Cuéva qu'il en étoit aimé; il ne sçavoit point qu'elle eût connoissance qu'Alphonse étoit celui qui avoit eu part à l'aventure de la premiere nuit de ses noces; & comme c'étoit lui que la Reine avoit trouvé dans son lit à sa seconde aventure, il alla s'imaginer que cette Princesse croyoit aussi que c'étoit lui qui s'y étoit trouvé à la premiere. Il osa même lui en parler; & s'attribuant quelquefois en termes couverts, lorsqu'il étoit seul avec elle, la gloire d'être pere de la Prin-

cesse d'Espagne, son insolence même & son aveuglement alla si loin, qu'il osa proposer à la Reine de souffrir qu'il lui donnât lieu de devenir mere une seconde fois, s'assurant du consentement du Roi.

On juge bien que la Reine ne pouvoit s'empêcher de rire dans son cœur, de voir un homme faire vanité auprès d'elle d'une chose qui en regardoit un autre, & que cette vanité jointe à la hardiesse de sa proposition, augmenta le mépris & l'aversion que cette Princesse avoit pour lui. Cependant elle dissimula; & sans faire semblant de comprendre ce que La Cuéva vouloit lui dire, elle lui laissa espérer que la chose pourroit réussir, si le Roi prenoit soin de la conduire.

La Cuéva n'eut pas de peine à persuader au Roi, qu'il étoit bon que la Reine eût encore des enfans, & que c'étoit un moyen d'affermir son autorité de plus en plus. Mais quelque envie que le Roi eût de surprendre la Reine, & quelque intrigue que mît en usage La Cuéva, pour parvenir à la posséder, ils ne purent réussir. La Reine refusa constamment le Roi, toutes les fois que ce Prince lui fit entendre qu'il vouloit avoir encore des enfans.

Cependant le bruit courut à la Cour qu'elle étoit grosse. Ce bruit étoit fondé sur ce que le Roi avoit témoigné assez ouvertement qu'il ne vouloit plus coucher seul; & soit que La Cuéva eût fait confidence à quelqu'un du secret du Roi, soit qu'on jugeât

que le Roi qui passoit pour impuissant, s'étoit servi de lui, on commença dès-lors à semer sourdement que c'étoit Bertrand de La Cuéva qui étoit pere de la Princesse dont la Reine étoit accouchée, & que c'étoit encore de lui qu'elle étoit grosse,

Le bruit de cette prétendue grossesse se répandit bientôt par toute l'Espagne ; & Alphonse ne *fut pas* des derniers à en entendre parler. Les mêmes personnes qui lui dirent cette nouvelle, ne manquerent pas d'ajouter ce que l'on disoit de la part que Bertrand de La Cuéva avoit à cette seconde grossesse, & à la premiere.

Personne ne sçavoit mieux que lui qu'une partie de cette nouvelle étoit fausse ; mais aussi personne n'étoit plus disposé à en croire l'autre partie ; & supposé que la Reine fût grosse, il voyoit bien qu'il avoit lieu d'être horriblement jaloux.

Aussi le fut-il autant qu'il pouvoit l'être ; il ne douta point que Bertrand de La Cuéva n'eût eu le même sort que lui : mais il trouvoit le sort de son Rival bien plus heureux que le sien, en ce qu'il jugeoit que la Reine incapable d'être encore trompée, devoit avoir donné son consentement à cet indigne commerce.

Il seroit mal-aisé d'exprimer la fureur & le desespoir où le porta sa jalousie ; il fut vingt fois sur le point de sortir de la maison où il étoit caché, pour aller reprocher à la Reine l'intrigue dont il la soupçonnoit ; mais il eut encore assez de raison pour n'en

rien faire ; & sa jalousie eut à la fin un effet tout différent de celui que la Reine en espéroit ; car elle l'attacha plus que jamais à Catherine de Sandoval.

« Puisqu'elle a été capable (se disoit-il à lui-même) d'avoir de la complaisance pour Bertrand de La Cuéva, elle est indigne de mon estime & de mon amour ; je dois cesser de l'aimer, & ne plus avoir d'attachement que pour une personne qui n'a jamais cessé un moment de me faire du bien, & dont la conduite & les sentimens sont capables de la faire adorer de tout le monde ».

Il résolut donc d'oublier la Reine; & se croyant entierement guéri de sa passion, il crut ne devoir pas laisser ignorer à Catherine de Sandoval la préférence qu'il lui donnoit : mais il ne put tellement oublier la Reine, qu'il ne se fît un plaisir de lui faire connoître ses sentimens. Il écrivit à Catherine de Sandoval la Lettre que l'on va voir; mais il prit soin que cette Lettre lui fût rendue, quand elle seroit seule avec la Reine, ne doutant point que la Reine ne voulût la voir. C'est ainsi qu'il se trompoit lui-même, en croyant qu'il n'aimoit plus cette Princesse; il ne faisoit pas réflexion qu'on aime encore, quand on prend à tâche de marquer qu'on n'aime plus.

La chose arriva comme Alphonse l'avoit pensé; sa Lettre fut donnée à Catherine de Sandoval en présence de la Reine, qui y lut ces paroles :

Quand j'ai paru balancer entre vous & la Reine,

& me déclarer également pour l'une & pour l'autre, je ne sçavois pas que je vous mettois par cette égalité en comparaison avec la Maitresse de Bertrand de La Cuéva. Pardonnez-moi cette injustice, & comptez que je ne me sens plus capable pour elle que de mépris, & que je ne suis touché d'amour que pour vous.

La Reine ayant lu cette Lettre, fit semblant d'abord de ne pas comprendre ce qu'elle signifioit. » Quelle est donc (dit-elle) cette Maitresse de Ber- » trand de La Cuéva dont il parle? y comprenez- » vous quelque chose? « Je ne sçais (reprit Cathe- » rine) ce qu'il a voulu dire; mais ce n'est pas-là le » seul endroit de cette Lettre que je n'entens pas, » je n'y vois aucun sens depuis le commencement » jusqu'à la fin: car enfin je sçais qu'Alphonse a » pour Votre Majesté des sentimens tout différens de » ceux qu'il semble exprimer ici; & il faut qu'il ait » pris plaisir à se moquer de moi en m'écrivant de » la sorte. « Non, non (reprit la Reine, ayant pris » son parti, & ne voulant pas que Catherine jouît un » moment du plaisir de se voir préférée, sans lui don- » ner de nouveaux embarras) Non (dit-elle) Al- » phonse ne se moque point; il est dans l'erreur, » & sur le bruit de ma grossesse, & sur l'amour que » l'on dit que Bertrand de La Cuéva a pour moi. Je » veux le détromper; & il est temps que je vous » découvre des secrets qui vous surprendront. Mais » je sçais à qui je me confie, & j'ai même besoin de

» vous pour venir à bout de mes desseins. Sçachez » donc (continua-t-elle) que je ne suis point la » femme du Roi de Castille; & que si quelqu'un peut » se dire mon mari, ce n'est qu'Alphonse ».

Catherine vit bien que la Reine alloit lui découvrir tout ce qu'elle avoit déja appris de la bouche du Roi; & elle fit ce qu'elle put pour obliger cette Princesse à ne lui point faire cette confession; mais elle s'y opposa inutilement. La Reine lui dit tout, & ensuite elle continua de la sorte :

« Vous jugez bien, Madame, que je ne dois plus » après cela regarder le Roi comme mon époux, & » que le bruit qui court de ma grossesse, n'a aucun » fondement. Pour Bertrand de La Cuéva, je l'ai en » horreur; & je ne songe plus qu'à trouver le moyen » de me retirer d'une Cour où je ne puis demeurer » en conscience : mais je veux faire plus (continua- » t-elle en rougissant) en me démariant d'avec le » Roi de Castille, je prétens me donner à celui à » qui le hazard m'a déja donné, & épouser Alphon- » se de Cordoue ». Elle s'arrêta après ces paroles, moins par la honte que lui devoit donner ce dessein, que par la curiosité de voir comment sa Rivale recevroit ce qu'elle lui disoit.

Catherine de Sandoval fut long-temps sans parler. Mais enfin prenant la parole : « J'avoue, Madame, » (dit-elle) que tout ce que Votre Majesté vient de » m'apprendre, est si surprenant, que je ne sçais en-

» core si j'en dois croire mon oreille ; mais de tant
» de choses surprenantes, il n'y en a point qui me
» le paroisse plus que le dessein de vous démarier
» pour épouser Alphonse. « Hé ! Alphonse (reprit la
» Reine) n'est-il pas déja mon époux, & puis-je en
» épouser un autre après ce qui s'est passé ?

« Mais comment venir à bout d'un *dessein si sur-*
» prenant ? (*répondit Catherine*) Que dira le Roi
» de Portugal, de vous voir descendre du Trône,
» pour épouser un homme si au-dessous de votre
» rang ? Est-il même à propos que l'on sçache des se-
» crets, qui en deshonorant le Roi de Castille, sem-
» blent aussi deshonorer Votre Majesté » ?

« Quoi qu'il en soit (reprit la Reine) le dessein en
» est pris ; ma conscience & mon honneur me dé-
» fendent de dissimuler plus long-temps ; il faut que
» je m'en explique avec Alphonse ; & pour cela,
» Madame, il faut que vous le fassiez venir chez
» vous ; je m'y rendrai, quand il y sera, & je pour-
» rai l'entretenir en liberté ». Catherine voyoit bien les extrémités où elle s'exposoit, en consentant au dessein de la Reine ; mais enfin elle ne put la refuser, craignant par ce refus quelque chose de plus funeste encore ; & elle convint avec elle qu'elle avertiroit Alphonse de se trouver le lendemain dans son appartement, où la Reine pouvoit se rendre, quand le Roi seroit retiré dans le sien.

Il est certain que rien n'eut plus de part au dessein

que la Reine prit de se démarier, & d'épouser Alphonse, que la jalousie qu'elle avoit de Catherine de Sandoval; tant il est ordinaire que les plus petites passions sont quelquefois la cause des évenemens les plus surprenans.

Catherine de Sandoval frémit, quand la Reine s'étant retirée, elle pensa à tout ce qui alloit arriver, si cette Princesse faisoit éclater son dessein; & elle ne trouva de consolation que dans l'espérance qu'on pourroit peut-être l'en détourner.

Cependant le moment pris pour le rendez-vous du lendemain, arriva. Alphonse qui avoit été averti, se rendit de bonne heure en habit déguisé à l'appartement de Catherine; & la Reine y vint, quand la Cour se fut retirée, & qu'on crut que le Roi étoit couché. Catherine de Sandoval avoit eu le temps d'entretenir Alphonse avant que la Reine arrivât, & de le préparer à l'entretien qu'elle devoit avoir avec lui, en lui apprenant l'étrange résolution de cette Princesse. Mais au lieu de mettre Alphonse dans les sentimens où il devoit être naturellement, de s'opposer à un dessein qui ne pouvoit manquer de le perdre, elle renouvella toute la passion qu'il avoit pour la Reine, par l'aveu qu'elle lui fit, que sa grossesse & l'amour de Bertrand de La Cuéva étant de faux bruits, cette Princesse avoit assez de passion pour vouloir descendre du Trône & l'épouser.

Alphonse perdit encore l'esprit à des nouvelles qui

le flatoient si fort ; & il donna à Catherine de Sandoval le désagrément de voir qu'il ne pensoit plus qu'à la Reine, & qu'il lui tardoit qu'elle arrivât.

Elle arriva. Catherine les laissa ensemble prendre des résolutions d'autant plus folles, qu'Alphonse n'écoutoit plus que son amour, & que la Reine commençoit à ne plus guéres écouter la raison.

Cette conversation fut bientôt troublée par l'arrivée du Roi qui pensa les surprendre. Le hazard voulut que le Médecin qui avoit conduit Alphonse dans l'appartement de Catherine, lorsqu'il passa pour un mort qui revenoit de l'autre monde ; le hazard, dis-je, fit que ce même Médecin apperçut Alphonse, lorsque pour se trouver au rendez-vous qu'on lui avoit donné, il entroit dans l'appartement de Catherine de Sandoval. Cet homme crut le reconnoître ; & étant allé au coucher du Roi, il dit qu'il avoit rencontré le mort de Catherine de Sandoval, qui entroit dans son appartement.

Le Roi dit aussi-tôt qu'il falloit y aller, soit qu'il soupçonnât quelque chose, soit qu'il ne fût conduit que par une simple curiosité. Il vint donc, & Catherine n'eut que le temps de retirer brusquement la Reine, & de la faire cacher dans un cabinet, restant seule avec Alphonse.

Le Roi changea de couleur en reconnoissant Alphonse ; & il crut aussi-bien que toute la Cour, que Catherine n'avoit fait courir le bruit qu'un mort lui

étoit apparu, que pour être en possession de voir son Amant ; & on ne ménagea plus la réputation de cette illustre fille, dès qu'on sçut qu'on l'avoit trouvée seule enfermée avec Alphonse.

Il lui auroit été aisé de se justifier, & elle n'avoit pour cela qu'à faire paroître la Reine ; mais elle eut assez de courage pour aimer mieux exposer sa réputation que celle de cette Princesse.

Elle essuya donc toutes les railleries & toutes les menaces du Roi, qui finit la conservation, en lui disant avec aigreur, que quelque indigne qu'elle fût de ses soins, cependant il pensoit encore à son honneur, & qu'il vouloit qu'elle épousât Alphonse sur le champ. Aussi-tôt il ordonna qu'on allât chercher un Prêtre pour les marier dans le moment.

Jamais révolution ne fut plus surprenante & plus bizarre ; la Reine, qui venoit de quitter Alphonse, après l'avoir flaté de l'espérance de l'épouser, entendoit du cabinet où elle étoit cachée, qu'on alloit marier Alphonse à sa rivale. Alphonse d'un autre côté qui étoit tout rempli de vaines espérances que la Reine lui avoit données, les voyoit tout d'un coup s'évanouir, & contraint d'en épouser une autre. Catherine de Sandoval étoit trop agitée, & même trop au-dessus des sentimens vulgaires, pour être sensible à la joie d'épouser un homme qu'elle aimoit, & de mortifier par-là une rivale dont elle sçavoit bien qu'elle étoit haïe. Personne ne disoit mot ; le Roi se prome-

noit à grands pas, regardant de temps en temps Catherine avec des yeux irrités, & témoignant une extrême impatience de ce que le Prêtre n'arrivoit pas.

Le Prêtre arriva, & aussi-tôt le Roi prenant la main de Catherine, & la mettant en celle d'Alphonse, il lui demanda si elle ne le prenoit pas pour son époux. La Reine entendant cette demande, sortit du cabinet, & dit au Roi qu'avant que d'achever ce mariage, elle avoit à dire quelque chose de conséquence, & qu'elle prioit le Roi de faire retirer tout le monde, ne pouvant s'expliquer qu'en présence de Sa Majesté, de Catherine de Sandoval & d'Alphonse.

Jamais homme ne fut plus surpris que le Roi, de voir la Reine; & ne sçachant que comprendre à cette aventure, il fit retirer ceux devant qui elle ne vouloit pas s'expliquer. Et alors cette Princesse dit au Roi, qu'elle s'opposoit au mariage d'Alphonse & de Catherine, puisqu'Alphonse étoit déja l'époux d'une autre femme : « C'est moi, Sire (continua-t-elle) » qui suis la femme d'Alphonse; du moins vous sça- » vez mieux que personne que vous n'êtes pas mon » mari; le Ciel a pris soin de me garantir de l'indi- » gne dessein que vous aviez de me livrer à un autre, » en me donnant à celui auquel il m'avoit sans dou- » te destinée ».

Ce discours n'étoit obscur pour aucun de ceux qui l'écoutoient; & il n'y eut personne qui n'en fût étonné, & qui ne prévît les suites funestes d'une si extraordinaire démarche.

Le

Le Roi, après avoir rougi & pâli successivement, se laissa tomber sur un siége sans pouvoir rien dire; Alphonse baissoit les yeux, craignant de rencontrer ceux de la Reine & de Catherine, qui toutes deux l'auroient embarrassé dans cet affreux moment.

La Reine saisie de son côté, le visage tout en sueur par les impressions qu'avoit fait sur elle le discours qu'elle venoit de tenir. Catherine de Sandoval étoit la seule qui auroit pu être plus tranquille, puisqu'au moins sa réputation étoit sauvée par le discours & la présence de la Reine; mais le danger où elle voyoit son Amant, l'occupoit toute entiere; & elle n'avoit non plus la force de parler que les autres.

Cette scène dura long-temps; mais enfin le Roi sans s'expliquer, appella du monde, & ordonna qu'on se saisît d'Alphonse; & après qu'il l'eut vu emmener, il sortit sans rien dire ni à la Reine ni à Catherine de Sandoval qu'il laissa ensemble.

Dès que le Roi fut sorti. « Ah! Madame (dit Catherine à la Reine) qu'avez-vous fait? vous avez » perdu Alphonse, & vous vous êtes perdue vous-» même; ne deviez-vous pas vous fier à moi, & » croire que je n'aurois jamais consenti à épouser » Alphonse? que ne continuiez-vous à vous tenir ca-» chée, & à me laisser seule me démêler de cette af-» faire »?

« Il est vrai (dit la Reine) que j'ai tort; & ce que » vous avez fait jusqu'à présent est si héroïque, que

» je devois croire que vous auriez encore la force de
» résister, aux dépens même de votre réputation,
» à l'occasion d'être la femme de votre Amant; mais
» la chose est faite, & il n'y a plus de remede que
» d'en écrire en Portugal, & d'instruire le Roi mon
» pere de la situation où je suis, & de l'engager à
» me retirer de la Cour ».

» Mais que deviendra Alphonse (reprit *Catherine*)
» & le Roi peut-il différer un moment à le faire pé-
» rir ? « C'est à vous, Madame (reprit la Reine) à
» représenter au Roi le tort qu'il se fera en le fai-
» sant périr; & s'il lui reste encore quelque soin de
» sa réputation, il craindra sans doute une mort qui
» feroit infailliblement éclater sa honte ».

Elles passèrent le reste de la nuit en de pareils dis-
cours; & elles se séparerent sans sçavoir ce qu'elles
feroient dans des conjonctures où il étoit si difficile
de deviner ce qu'il y avoit à faire.

Dès que le Roi fut rentré chez lui, il fit venir Ber-
trand de La Cuéva, à qui il rendit compte de ce qui
venoit d'arriver. Cet homme qui se flatoit de l'amour
de la Reine, devoit naturellement ou la haïr ou la
mépriser, après la démarche qu'elle venoit de faire;
mais ce n'est pas-là le sentiment qu'il eut; il ne pen-
sa qu'à profiter de l'occasion de se défaire de son ri-
val, espérant que quand il seroit mort, la Reine
pourroit enfin avoir de la complaisance pour lui, &
qu'elle préféreroit un commerce auquel le Roi aide-

roît lui-même, au bruit & au fracas d'une séparation qui la priveroit & de la Couronne & de l'honneur.

Il conseilla donc au Roi de commencer par faire couper la tête à Alphonse avant que l'aventure de la nuit derniere eût éclaté. « On ne croira point, Sire, » (ajouta-t-il) que vous l'ayez fait mourir pour un » autre sujet que pour la révolte de Soria; & quand » on devroit croire que c'est aussi pour l'avoir trou» vé enfermé avec Catherine de Sandoval, cette » hardiesse n'est-elle pas un crime digne de mort » ?

Ce conseil étoit dans le fond le meilleur qu'on pût donner au Roi dans les circonstances où il se trouvoit. Il ordonna donc à La Cuéva de faire incessamment exécuter Alphonse.

La Cuéva ne perdit aucun moment; & en quittant le Roi il envoya de la part de ce Prince dire à Alphonse qu'il se préparât à la mort, & que dans une heure on viendroit l'exécuter.

Alphonse reçut cet ordre dans une tour où on l'avoit enfermé; la seule grace qu'il demanda, ce fut qu'il lui fût permis de voir Catherine de Sandoval avant que de mourir ; on lui promit d'en parler au Roi ; & on le laissa pour se préparer à la mort.

Catherine de Sandoval ne s'étoit point couchée; & sçachant que le Roi avoit fait venir Bertrand de La Cuéva, elle avoit ordonné à un homme qui étoit à elle, d'observer ce qui se passeroit chez le Roi, & de venir l'en avertir incessamment; cet homme sçut

qu'on alloit faire mourir Alphonse, & il vint en avertir Catherine.

Elle courut aussi-tôt chez le Roi; & se jettant à ses pieds : « Ce n'est point (lui dit-elle toute en larmes) » la vie d'Alphonse que je vous demande, ce n'est » qu'un peu plus de temps pour le préparer à la mort. « Hé bien (dit le Roi) allez l'y préparer vous-même, aussi-bien il vous demande; mais *abrégez* cette visite; car j'ai ordonné qu'on m'apportât sa » tête dans une heure ».

Catherine vit bien qu'il seroit inutile de demander au Roi une autre grace que celle qu'elle venoit d'obtenir : elle prit le chemin de la tour où étoit Alphonse; mais auparavant elle manda à la Reine & à la Marquise de Villéna (qui étoit la même que la Comtesse de Saint-Etienne) qu'Alphonse alloit être exécuté.

Elle étoit plus morte que vive, quand elle entra dans la tour; & on ne peut dire tout ce que son cœur sentit, quand elle trouva Alphonse à genoux qui n'attendoit plus que l'Exécuteur. Cependant elle eut la force de ne point témoigner sa foiblesse. « Je ne viens » point, mon cher Alphonse (lui dit-elle) vous flatter de l'espérance de vivre; il faut mourir : mais » je viens vous conjurer au nom de notre amitié de » vous souvenir de votre courage, pour vous soumettre, comme vous devez le faire, aux ordres du » Ciel qui demande de vous ce sacrifice ».

« Ah! Madame (reprit Alphonse) que faites-vous,
» & faut-il que par une générosité sans exemple,
» vous renouvelliez dans mon cœur tous les regrets
» que j'ai en mourant, de ne vous avoir pas tou-
» jours été fidéle? qu'ai-je fait? & à quoi ai-je pen-
» sé? y a-t-il dans le monde entier une personne
» comme vous? Hélas! je devois vous connoître &
» profiter de vos conseils, je ne serois pas réduit à
» mourir indignement ».

Comme il parloit, on entendit un grand bruit à la porte de la chambre, & des gens qui entroient avec précipitation. Catherine crut que c'étoit l'Exécuteur; & ne pouvant soutenir cette vue, elle tomba évanouie en serrant la main d'Alphonse, qui se détournant, vit le vieux Marquis de Villéna suivi de plusieurs autres, qui arrachant Alphonse, lui dit: « Al-
» lons, Seigneur, sauvez-vous »; & sans attendre sa réponse, l'enleva hors de la tour, y laissant Catherine dans l'évanouissement dont elle ne revint que long-temps après.

Pour comprendre comment Alphonse fut délivré; il faut sçavoir qu'il y avoit long-temps que le vieux Marquis de Villéna, qui avoit gouverné le Roi pendant les premieres années de son regne, étoit mécontent de la faveur de Bertrand de La Cuéva, à qui le Roi avoit prodigué les premieres charges de sa Maison, & qu'il avoit fait Comte de Lédesma, Duc d'Albugnery, & grand Maître de l'Ordre de S. Jaques.

Tant de graces avoient commencé à le rendre odieux ; & cela joint à ce qui se disoit publiquement de son commerce avec la Reine, avoit déterminé le Marquis à faire une ligue pour déposer le Roi, & mettre à sa place l'Infant Dom Alonce son frere.

La ligue étoit secrette, & le Marquis qui avoit dans son parti les principaux Seigneurs d'Espagne, ne cherchoit que le moyen de se saisir de la personne du Roi, quand la Comtesse de Saint-Etienne sa belle-fille, qui n'avoit jamais assez haï Alphonse, pour être insensible aux nouvelles de sa mort, vint lui dire ce qu'elle venoit d'apprendre de celui que Catherine de Sandoval lui avoit envoyé, sçavoir qu'on alloit faire mourir Alphonse.

Le Marquis de Villéna crut que c'étoit une occasion pour éclater ; & s'il pensa à délivre Alphonse, ce fut moins par l'intérêt qu'il prenoit à sa conservation, que pour marquer au Roi qu'il n'étoit pas aussi maître qu'il le pensoit, & obliger ce Prince à faire quelque chose qui serviroit de prétexte aux rebelles pour ne plus garder de mesures.

Il ne se trompa pas dans ses conjectures ; personne ne lui résista, quand il se présenta pour délivrer Alphonse ; & le Roi qui fut bientôt instruit de cette action, pensa être lui-même arrêté, tant les rebelles étoient en grand nombre, & prirent promptement les armes.

Tout étoit déja en tumulte dans le Palais, quand

Catherine revint de son évanouissement. Elle ne douta point, quand elle le vit seule & les portes ouvertes, qu'Alphonse n'eût été exécuté; elle chercha si elle ne trouveroit point des marques de son sang; & n'en trouvant point, elle sortit, & ne fut pas long-temps sans apprendre ce qui se passoit.

Le temps que le Marquis de Villéna employa à délivrer Alphonse, lui fit manquer l'occasion de se saisir de la personne du Roi : & les rebelles lui reprocherent dans la suite qu'il avoit eu plus d'égard à l'amour que sa belle-fille avoit pour Alphonse, qu'à ses propres intérêts. On croyoit avoir d'autant plus de sujet de grossir ces reproches, que cette faute fut plus essentielle dans ces circonstances, & qu'on s'apperçut bientôt qu'en délivrant Alphonse, on s'étoit chargé en sa personne d'un homme capable de faire échouer le principal dessein des revoltés, qui étoit de chasser la Reine & sa fille.

Ainsi pendant que le Marquis s'arrêtoit dans la tour qui servoit de prison à Alphonse, le Roi qui ne s'étoit pas couché, entendit le tumulte; & ayant appris par Bertrand de La Cuéva, qu'on commençoit à se saisir des portes du Palais, & qu'on disoit hautement qu'on vouloit s'assurer de sa personne; il se sauva avec son favori, & il prit le chemin de Séville, suivi de ceux qui eurent assez de fidélité pour ne pas l'abandonner.

Les rebelles se trouverent par sa fuite entierement

maîtres de Madrid. On enferma la Reine, après lui avoir fait mille insultes & mille reproches sur sa prétendue débauche avec le favori. Comme Catherine de Sandoval n'étoit pas suspecte, on négligea de s'assurer d'elle ; & elle eut le temps de se retirer à Arevalo chez un de ses parens, qui y menoit depuis quelque temps une vie privée.

Alphonse avoit trop d'obligation au *Marquis* de Villéna, pour ne pas entrer d'abord dans ses desseins ; il dissimula donc le chagrin que lui donnoient les mauvais traitemens qu'on faisoit à la Reine ; & il parut ne pas s'inquiéter de ce que Catherine de Sandoval étoit devenue.

Dès que les rebelles furent les maîtres de Madrid, ils publierent un Manifeste, qui contenoit les sujets qu'ils avoient de se plaindre, dont les principaux étoient : « Que le Roi avoit donné les premieres » Charges de l'Etat à des personnes indignes ; & » que contre les loix de la justice, il avoit fait dé» clarer héritiere de Castille une fille de Dom Ber» trand son favori ».

Ayant publié ce Manifeste, ils voulurent agir par voie de fait ; & dans une assemblée tumultueuse, ils déposerent le Roi, & mirent à sa place l'Infant Dom Alonce son frere. Le Roi de son côté prit les armes ; & on ne pensa plus de part & d'autre qu'à une guerre ouverte.

On a de la peine à comprendre comment une pa-

reille révolution se fit en si peu de temps ; & que sans avoir pris des mesures, le Marquis de Villéna fit par le seul hazard éclater & réussir dans l'espace d'une nuit un dessein qui sembloit demander tant de méditations & tant d'intrigues. Mais les révolutions les plus surprenantes sont ordinairement les plus soudaines ; & pour porter les peuples d'une extrémité à l'autre, il ne faut quelquefois qu'un moment.

Personne n'avoit plus d'intérêt qu'Alphonse d'appuyer l'élection de l'Infant. Mais il craignit pour la Reine ; & l'amour qu'il avoit pour cette Princesse, fut plus fort que la haine qu'il devoit avoir pour le Roi. Heureux s'il avoit pu étouffer un amour dont il avoit si peu sujet d'être content ! mais cette passion aveugle toujours ceux qui s'en font un mérite ; & du caractere dont nous avons vu qu'étoit Alphonse, il croyoit que son mérite devoit consister à aimer toujours ce qu'il avoit aimé une fois.

Catherine de Sandoval qui avoit la même fidélité, n'avoit pas le même aveuglement ; & quoique rien n'eût été capable de la faire changer, elle avoit toujours conservé assez de raison, pour ne chercher que les véritables intérêts de celui qu'elle aimoit.

A la vérité elle n'en étoit pas plus tranquille ; & quoiqu'elle eût senti toute la joie dont elle étoit capable, en apprenant que son Amant n'étoit pas mort, elle n'avoit pas laissé de porter à Arevalo un cœur fort agité. Elle connoissoit le caractere d'Alphonse ;

& ſçachant les mauvais traitemens qu'on faiſoit à la Reine, elle jugea bien que cela feroit encore faire quelque folie à un homme en qui elle avoit reconnu un ſi grand foible pour cette Princeſſe.

La ſituation où elle ſe trouva, avoit beaucoup de rapport à celle où étoit le parent chez qui elle s'étoit retirée; & elle ne fut pas long-temps chez lui ſans apprendre l'aventure qui avoit obligé cet *homme* de quitter la Cour, & de ſe condamner à la retraite. La voici en peu de mots; & on aura d'autant plus de plaiſir à la lire, qu'elle a plus de conformité avec celle que nous avons particulierement entrepris de repréſenter, en faiſant voir dans cette Hiſtoire combien une perſonne du caractere de Catherine de Sandoval eſt malheureuſe, quand elle fait un mauvais choix.

Cet homme s'appelloit Dom Pédro Villaſerra: il étoit d'une Maiſon diſtinguée par ſon ancienneté; & il avoit toujours vécu avec beaucoup de réputation, occupé des principales charges de l'Etat, & ne connoiſſant point d'autre amour que celui qu'il croyoit néceſſaire à ſon amuſement ou à ſes plaiſirs; mais ſa mauvaiſe étoile lui ayant fait connoître une Dame avec laquelle la proximité du logement, & la néceſſité de quelques affaires, lui donnerent beaucoup de liaiſon & de commerce, il perdit la tranquillité & le repos dont il avoit joui juſques-là.

Cette Dame avoit une fille réguliérement moins

belle que sa mere, mais en qui Dom Pédro crut voir quelque chose de plus piquant pour la beauté, & de plus solide pour l'esprit. Il s'attacha à cette jeune personne par l'effet du penchant ; & il se confirma dans cette inclination par les bonnes qualités qu'il se persuada qu'elle avoit. Il eut lieu d'abord d'être content de son choix ; & sa Maitresse parut avoir pour lui autant de penchant qu'il en avoit pour elle. Cette fille jouissoit d'une liberté plus grande que les filles n'en ont en Espagne ; & soit que sa mere ne se mît pas trop en peine de sa fille, soit qu'elle la crût incapable de faire des fautes, soit que le goût que cette mere avoit pour la liberté & le repos, lui fît négliger les soins les plus essentiels, elle abandonnoit sa fille à sa propre conduite. Non seulement Dom Pédro ne profita point de cette situation ; mais comme il avoit & qu'il vouloit avoir pour sa Maitresse autant d'estime que d'amour, il ne s'appliqua qu'à lui inspirer tout ce qui pouvoit assurer sa réputation & sa vertu. Il porta même si loin l'idée qu'il s'étoit faite du mérite de cette fille, qu'ayant appris par une confidente, que la jeune personne avoit autrefois un peu abusé de la facilité de sa mere dans une intrigue qui avoit fait du bruit, il ne voulut jamais ajouter foi aux discours de cette confidente ; & il persuada au contraire à sa Maitresse de s'en défier comme d'un mauvais esprit.

Si les rapports de la confidente ne furent pas ca-

pables de diminuer son estime pour sa Maitresse, ils servirent un peu à faire changer de nature à son amour. Il espéra de trouver en elle à son égard les foiblesses dont on disoit qu'elle étoit capable. Mais condamnant aussi-tôt des desirs si contraires à l'estime qu'il avoit pour elle, non seulement il ne les fit point connoître, mais il s'étudia à donner encore à sa Maitresse de nouvelles leçons de vertu & de bonne conduite.

Plus il sentoit naître dans son cœur ces desirs téméraires, plus il redoubloit son respect & sa retenue; & un sacrifice si difficile auroit servi à le mieux établir encore dans l'esprit de la personne qu'il aimoit, si elle eût été d'un autre caractere.

Mais il crut avoir lieu de croire qu'elle en écoutoit un autre, qui n'avoit ni son mérite ni sa délicatesse.

Celui qui causa sa jalousie, étoit en effet l'homme du monde qui sembloit le moins capable de la causer. C'étoit un homme sans aucune réputation, quoiqu'il ne fût plus jeune, & si fort connu pour homme de peu d'esprit & de mérite, que personne n'en parloit qu'avec une espece de mépris.

Il y avoit plus de vingt ans qu'il étoit de la connoissance de la mere; & cette femme le croyoit si fort sans conséquence par le peu de mérite qu'elle lui connoissoit, qu'elle avoit autant de facilité à le laisser seul avec sa fille, que de difficulté d'accorder la même liberté à Dom Pédro.

Il étoit donc tous les jours chez elle ; & pendant qu'on lui accordoit un pouvoir abſolu d'y venir à ſon gré, on avoit réduit Dom Pédro à des viſites comptées qu'on abrégeoit même ſouvent, tant ſon mérite le rendoit ſuſpect.

Cependant quelque peu d'eſprit qu'eût ce rival, & quelque établi qu'il fût de voir la mere par une poſſeſſion de vingt ans, on commença à parler de l'aſſiduité & de la longueur de ſes viſites, & de les mettre ſur le compte de la fille.

Dom Pédro n'en fut pas alarmé d'abord ; & il avoit auſſi-bien que les autres ſi peu d'ombrage d'un tel rival, qu'il ne croyoit pas qu'une perſonne qu'il eſtimoit, pût jamais s'attacher à un Amant ſi indigne d'elle. Ainſi bien loin de ſe joindre à ceux qui en parloient, il étoit ſans ceſſe ſur les rangs, pour prouver que c'étoit une médiſance, & pour tâcher de la détruire, en rendant la juſtice qu'il croyoit être due non ſeulement à la vertu, mais auſſi au diſcernement de ſa Maitreſſe.

Cependant la médiſance ſe groſſit, & fut fortifiée par des accidens qui parurent des preuves du commerce dont on les accuſoit. Les parens & les domeſtiques en parlerent également ; & le bruit qu'ils firent, rendit la choſe ſi publique, qu'il n'y eut que le ſeul Dom Pédro qui ſoutint encore que c'étoit une calomnie.

Ce n'eſt pas qu'il fût aveugle, ni qu'il n'eût de vio-

lens soupçons; mais enfin il ne pouvoit se résoudre d'accuser de cette foiblesse une personne qu'il avoit estimée; & il continua toujours à la défendre & à la servir. On ne peut dire jusqu'où il porta son zele, & tout ce qu'il imagina & tout ce qu'il fit pour persuader à tout le monde que les bruits qui la décrioient, n'avoient été répandus que par des ennemis jaloux de sa gloire & de celle de sa famille. Ainsi ce ne fut qu'à lui seul que cette fille fut redevable de sa réputation, & que la chose vraie ou fausse, dont elle étoit accusée, se détrusit avec le temps. Il travailla même à lui trouver un parti; il y réussit; & un mariage avantageux qu'il lui ménagea, étouffa jusqu'au souvenir de l'intrigue dont elle avoit été soupçonnée.

Mais Dom Pédro ayant été capable d'aimer assez cette fille pour la mettre dans le monde sur le pied d'une personne vertueuse, ne la prit pas cependant lui-même pour telle. Ses soupçons sembloient se grossir dans son esprit en même temps qu'il les détruisoit dans l'esprit des autres; & ne pouvant arracher de son cœur l'amour qu'il avoit pour elle, & ne croyant pas aussi qu'il pût le faire paroître avec honneur, il prit le parti de ne la plus voir; & pour mieux réussir, il quitta la Cour dont il avoit d'ailleurs peu de sujet d'être content, & il se retira dans la retraite d'Arevalo, où Catherine de Sandoval alla le trouver.

Elle n'y fut pas long-temps sans avoir la confidence

de cet amour ; & les peines qu'il faisoit souffrir à son parent, la convainquirent qu'il y avoit des amours encore plus malheureux que le sien, & dont les tourmens étoient plus bizarres : car enfin quelque peu digne d'elle que lui parût Alphonse, elle ne trouvoit point en continuant à l'aimer, un chagrin de la nature de celui de Dom Pédro. Il lui sembloit que dans les circonstances où elle aimoit Alphonse, il y avoit de la générosité à aimer un infidéle : mais elle ne voyoit que de la lâcheté à Dom Pédro ; & cet homme lui faisoit d'autant plus de compassion, qu'elle jugeoit bien que le comble des tourmens pour un bon cœur, c'est de ne pouvoir s'empêcher de mépriser la personne qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

Dom Pédro ne convenoit pas de la lâcheté dont elle l'accusoit : aussi falloit-il être dans la situation où il étoit, pour comprendre ou qu'il n'y a pas toujours de la lâcheté à aimer une femme infidelle, ou que s'il y en a, c'est une lâcheté qui ne détruit point le mérite & le courage des plus grands cœurs. Car Dom Pédro étoit sans contredit le plus honnête homme de l'Espagne, & dont les sentimens étoient plus nobles en tout le reste. Mais plus il étoit honnête homme, plus il avoit à souffrir de voir que le mépris qu'il avoit pour sa Maitresse, ne pouvoit détruire son amour, ni son amour empêcher son mépris.

Pendant que Catherine de Sandoval étoit à Arevalo, & s'occupoit avec son parent aux réflexions que

leur destinée leur faisoit faire naturellement sur les bizarreries de l'amour, on formoit dans l'armée des revoltés des desseins non moins bizarres, & qui l'exposerent elle & son Amant à des incidens plus extraordinaires encore que ceux qui leur étoient arrivés.

On ne sçavoit point qu'Alphonse eût aimé la Reine; tout ce qui s'étoit passé à cet égard, étoit demeuré secret; & la seule Catherine de Sandoval passoit pour la personne qu'il aimoit. On n'avoit attribué qu'à la jalousie que cet amour donnoit au Roi, le supplice auquel le Marquis de Villéna avoit arraché Alphonse; & sa condamnation avoit paru d'autant plus injuste aux conjurés, qu'on étoit persuadé que le Roi n'avoit porté sa jalousie jusqu'à faire périr son rival, que pour indiquer qu'il ne méritoit pas le surnom * qu'on lui avoit donné.

On crut donc ne pouvoir rien faire de plus capable de mortifier ce Prince, que de marier Alphonse à Catherine de Sandoval. La jeune Marquise de Villéna fut celle qui en fit la premiere proposition à son beaupere, & elle voulut en cette occasion faire pour Catherine ce que Catherine avoit fait pour elle, quand étant Comtesse de Saint-Etienne, cette généreuse fille avoit voulu la marier à Alphonse.

Le Marquis de Villéna entra dans les sentimens de sa belle-fille par les raisons de sa politique, & par celles de l'honneur & du repos de sa famille. Il étoit

* d'Impuissant.

ravi d'attacher Alphonſe au parti des rebelles par de nouveaux liens, & de l'occuper auprès d'une femme qu'il aimoit, pour donner moins de jalouſie à ſon fils qui ne pouvoit ignorer que la Marquiſe de Villéna aimoit toujours Alphonſe.

Il en parla donc à Alphonſe ; & il en écrivit à Catherine. L'un & l'autre reçut la propoſition avec toute la joie que pouvoient avoir deux perſonnes qui s'aimoient depuis ſi long-temps, & qui crurent que les obſtacles qui s'étoient juſques-là oppoſés à leur mariage, avoient ceſſé ; puiſque l'Etat ayant changé de face, Catherine n'avoit plus à ménager le Roi, & qu'Alphonſe devoit eſpérer de l'Infant qu'on venoit de couronner, toutes les graces qu'il n'avoit pu obtenir du Roi ſon frere.

On fit donc revenir Catherine à Madrid ; & tout ſe prépara pour la céremonie de leur mariage. Ce fut alors que cette illuſtre fille ſe crut à la fin des peines que lui avoient données juſques-là un amour ſans eſpérance ; & ſon cœur qui avoit toujours été dans l'agitation & dans la contrainte, goûtoit enfin un plaiſir qu'il avoit toujours ignoré, quand le fatal attachement que ſon Amant avoit pour la Reine, la replongea dans de nouveaux malheurs.

Il ne reſtoit qu'un jour juſqu'à leur mariage, lorſqu'Alphonſe apprit un deſſein que formoient les conjurés, de rendre à jamais la Reine infâme, & de confirmer, en la ſurprenant dans un déreglement

effectif, l'opinion qu'ils avoient répandue de sa mauvaise conduite. On ne pouvoit assurer la Couronne à l'Infant, qu'en déclarant que la fille de la Reine n'étoit pas fille du Roi; car c'étoit où visoit cette conspiration; & il n'est pas surprenant qu'ayant résolu de faire croire que la fille étoit illégitime, on n'épargnât rien pour flétrir la mere.

Le dessein qu'on avoit formé contre l'honneur de cette malheureuse Princesse, étoit de faire entrer dans la prison un homme assez bien fait, pour espérer qu'il lui inspireroit de l'amour, & assez hardi pour lui faire violence; & on avoit choisi pour cela un parent du Marquis de Villéna, nommé Paciéco, qui sembloit avoir l'une & l'autre qualité; & qui d'ailleurs avoit été Page de la Reine, dont il avoit toujours été traité avec des distinctions capables de donner de la vraisemblance au crime qu'on méditoit contre elle.

Soit que Paciéco aimât cette Princesse, soit qu'il ne prévît pas l'infamie & les extrémités où l'exposoit une pareille commission, il l'accepta; & Alphonse en fut averti.

Il fut moins saisi à cette nouvelle de l'horreur que lui devoit inspirer le dessein des conjurés, que de la compassion que lui donna le sort d'une Reine exposée à un traitement si indigne, & qui devoit la perdre sans ressource. Peut-être même son amour se réveilla-t-il alors, & qu'il eut de la peine à souffrir.

u'un autre que lui eût reçu une commiſſion qui flatoit la violence de ſes deſirs. Car de quels indignes ſentimens n'eſt-on point capable de ſe laiſſer ſurprendre, quand on ſe laiſſe aveugler par ſa paſſion!

Quoi qu'il en ſoit, il réſolut d'empêcher que Paciéco n'exécutât le deſſein auquel il s'étoit engagé. Il en parla au Marquis de Villéna, qui lui dit qu'il étoit trop tard de s'y oppoſer; & qu'à l'heure qu'il lui parloit, Paciéco étoit entré chez la Reine.

Alphonſe ne garda plus de meſures, voyant les choſes à cette extrémité; il courut à la maiſon où la Reine étoit enfermée, & il y arriva au moment que Paciéco alloit ſe la faire ouvrir. Il lui ordonna de ſe retirer; & Paciéco lui diſant à l'oreille, que ce qu'il en faiſoit, étoit du conſentement & de l'ordre même du Marquis & de l'Infant, il lui répondit que l'un & l'autre avoient changé de deſſein, & qu'ils l'avoient envoyé exprès pour le lui dire & le faire retirer. Paciéco n'oſa répliquer, connoiſſant le rang & la qualité d'Alphonſe; & il ſe retira. Mais Alphonſe qui devoit ſe contenter d'avoir détourné, ou du moins ſuſpendu le deſſein qu'on formoit contre la Reine, ne put encore réſiſter au deſir de voir cette Princeſſe; & ayant arraché à Paciéco l'ordre qu'il avoit pour ſe faire ouvrir la priſon, il réſolut de s'en ſervir pour lui-même. Paciéco l'obſerva; & ayant vu qu'au lieu de le ſuivre & de ſe retirer avec lui, il entroit & demandoit à voir la Reine, il vint en rendre compte

aux conjurés en des termes qui firent croire qu'*Alphonſe* avoit voulu prendre pour lui la commiſſion qu'il avoit ôtée à Paciéco.

Il importoit peu aux conjurés que ce fût Alphonſe ou Paciéco, qui contribuât au deſſein qu'ils avoient de décrier la Reine; & dès qu'on leur eut dit qu'Alphonſe étoit chez cette Princeſſe, ils *répandirent le* bruit que toute priſonniere qu'elle étoit, elle avoit tant de penchant à la débauche, qu'elle avoit introduit Alphonſe dans ſon appartement; ajoutant pour mieux la décrier, ce qu'ils imaginerent ſur le champ, qu'il y avoit long-temps qu'elle avoit une intrigue avec lui.

Catherine de Sandoval n'avoit rien ſçu ni du deſſein des conjurés, ni de la démarche d'Alphonſe; & apprenant qu'il étoit entré chez la Reine, elle fut la ſeule qui trouvât de la vérité à l'intrigue dont les conjurés l'accuſoient. Elle crut donc qu'Alphonſe n'étoit entré chez la Reine, que parce qu'en effet il avoit continué à l'aimer ; & voyant bien les extrémités où le réduiſoit une démarche qui faiſoit tant de bruit, elle ne compta plus ſur l'eſpérance de ſon mariage; & elle ſe crut trahie d'une maniere plus cruelle qu'elle ne l'avoit encore été. « Quand il ne ſeroit entré chez la Reine (ſe diſoit-elle en elle-même) que » par un mouvement de compaſſion, on le regarde» ra toujours comme un Amant qui a une intrigue » avec elle ; & je ne puis plus devenir l'épouſe d'un

» homme soupçonné d'avoir ce commerce, & de » qui on va répandre des bruits aussi injurieux à sa » réputation qu'à celle de cette Princesse». Cette réflexion lui ôta toute espérance d'être heureuse; & elle ne s'appliqua plus qu'à chercher les moyens de s'éloigner, & d'oublier si elle pouvoit, un Amant si peu digne d'elle. « Aussi-bien (ajoutoit-elle encore) n'a- » t-il plus besoin de moi pour sa fortune, qui a été la » seule considération qui jusqu'ici a soutenu ma » constance. Il est temps de me mettre au-dessus » d'une passion qui n'a servi qu'à troubler le repos de » ma vie; & il m'est d'autant plus permis de la vain- » cre, que je suis devenue inutile à l'Amant que j'ai » trop aimé ». Ce fut donc à ce moment que Catherine de Sandoval se sentit plus maitresse de son cœur qu'elle ne l'avoit été; & on peut connoître qu'elle n'avoit jamais eu que des sentimens héroïques, puisqu'elle aima Alphonse tant qu'elle crut qu'il y avoit de la gloire à lui être fidelle, & qu'elle cessa un peu de l'aimer, dès qu'elle vit qu'il n'y auroit plus que de la lâcheté ou du déreglement à se piquer de constance. Mais en croyant ne plus devoir aimer Alphonse, elle ne conçut point pour lui assez d'indifférence & de mépris pour l'abandonner, quand elle crut qu'il avoit besoin d'elle.

C'est ici qu'on doit admirer la fatalité des événemens qui causent dans le monde les changemens les plus imprévus.

Alphonſe avoit fait mille choſes plus coupables & plus folles que cette derniere action, ſans que Catherine eût jamais changé pour lui ; car dans le fond il étoit excuſable d'avoir été ſenſible aux malheurs d'une Reine indignement traitée, & d'avoir ſuccombé au deſir de la voir.

Cependant c'eſt-là ce qui lui fit perdre alors le cœur de Catherine, & ce qui le perdit *lui-même* ſans reſſource ; tant ce qui cauſe la bonne ou la mauvaiſe fortune des hommes, dépend des circonſtances où ils ſe trouvent.

Alphonſe ayant donc montré l'ordre qu'il avoit arraché à Paciéco ; & s'étant par ce moyen fait ouvrir l'appartement où la Reine étoit gardée, il y entra, & il trouva cette Princeſſe deja ſi changée, qu'il ne pût jeter les yeux ſur elle ſans être pénetré d'une douleur qui ne lui permit de s'exprimer que par ſes larmes. La Reine en le voyant, changea de viſage ; & la joie qu'elle fit paroître au milieu de l'affreuſe triſteſſe où elle étoit plongée, toucha encore plus Alphonſe que n'avoit fait le changement de ſa beauté. Il ſe laiſſa tomber à ſes pieds ; & lui prenant la main : « Ah ! Madame (lui dit-il, après avoir gardé long-» temps le ſilence) eſt-ce vous que je vois, & ſe » peut-il faire que la vue d'Alphonſe vous donne » quelque plaiſir » ? La Reine le regarda, & le voyant tout en larmes, elle pleura de ſon côté ; & après avoir été long-temps en cet état : « C'eſt bien

» moi (lui dit-elle) qui dois douter ſi c'eſt vous que » je vois; car enfin par quel hazard êtes-vous ici » ?

Alphonſe ne lui cacha rien ni des deſſeins des conjurés, ni de la commiſſion de Paciéco, ni de tous les malheurs dont elle étoit menacée; & après avoir long-temps déliberé enſemble ſur les moyens de la tirer des extrémités où elle étoit réduite, ils n'en trouverent point d'autre que d'agir auprès du Marquis de Villéna, pour la laiſſer ſe ſauver & s'enfuir en Portugal; & Alphonſe oubliant les termes où il étoit avec Catherine de Sandoval, promit à la Reine d'agir auprès du Marquis, & de ſe charger du ſoin de la délivrer & de la conduire hors du Royaume. Il la quitta dans cette réſolution; & il vint la communiquer au Marquis de Villéna.

La premiere choſe qu'il apprit en entrant chez lui, c'eſt que tout le monde étoit perſuadé, & diſoit hautement, qu'il n'avoit pris la commiſſion de Paciéco, que parce qu'il étoit amoureux de la Reine, & qu'il en étoit aimé. Ce bruit ne ſervit qu'à le déterminer encore plus qu'il n'étoit, à tâcher de perſuader au Marquis de laiſſer ſauver la Reine.

Le Marquis l'ayant écouté, & voyant combien Alphonſe prenoit d'intérêt au ſort de la Reine, crut qu'il ne pouvoit mieux faire, que de conſentir à ſon évaſion, & de lui en donner le ſoin: car par ce moyen d'un côté il ſe délivroit dans la perſonne d'Alphonſe, d'un homme qui, comme il le prévoyoit bien, non ſeu-

lement ne serviroit jamais les conjurés, mais qui au contraire pouvoit nuire beaucoup à leurs desseins ; & de l'autre, en laissant Alphonse s'enfuir avec la Reine, il donnoit encore plus d'atteinte qu'on n'avoit donné jusques-là à la réputation de cette Princesse. Il dit donc à Alphonse qu'il approuvoit son dessein ; & ils prirent ensemble des mesures pour le faire *réussir.*

Alphonse charmé de ce consentement, en voulut rendre compte à Catherine de Sandoval ; mais elle refusa de le voir ; & ce refus pensa lui faire oublier ce qu'il avoit promis à la Reine, & les mesures qu'il avoit prises avec le Marquis.

Son cœur toujours également partagé entre l'amour de la Reine, & celui de Catherine, ne put digérer le changement de celle-ci ; & peu s'en falut que pour regagner son esprit, il ne laissât-là tout ce qu'il avoit projetté en faveur de la Reine ; car c'est à de pareils retours que l'on est toujours exposé, quand on est partagé entre deux amours,

Il écrivit à Catherine ; il passa des heures entieres à la porte de sa chambre, obstiné à ne point se retirer qu'on ne lui ouvrît. Il tâcha d'escalader les fenêtres ; & il fit tout ce que peut faire un Amant désespéré, sans que Catherine en fût touchée, & sans qu'elle daignât lui répondre un mot.

Il n'auroit point quitté prise, si le Marquis ne l'eût fait avertir qu'il commençoit à être suspect aux conjurés, & qu'on le feroit arrêter, s'il différoit plus long-temps

long-temps d'exécuter le dessein dont ils étoient convenus.

Il vit bien qu'il n'y avoit point d'autre ressource ; & il aima mieux encore être utile à la Reine, s'il avoit à périr, que de périr inutilement.

Il prit tout ce qui étoit nécessaire pour la faire sauver ; & il n'eut pas même la consolation, en s'engageant dans une entreprise qui alloit le perdre, d'y porter un cœur content ; car il avoit un chagrin mortel du changement de Catherine ; & il ne connut jamais mieux qu'il l'avoit aimée, que quand il crut qu'il n'en étoit plus aimé.

Ayant disposé toutes choses, il alla au milieu de la nuit dans la prison de la Reine ; & l'ayant fait déguiser en femme du peuple, il la mit dans un brancard avec la petite Princesse sa fille, & une femme pour les servir ; & il monta à cheval suivi seulement de deux valets aussi à cheval. En cet état ils sortirent de Madrid pour prendre la route de Portugal. Triste spectacle qui put faire voir alors à quoi sont exposées les places les plus élevées.

Dès que le Marquis de Villéna les crut à une journée de Madrid, & assez loin pour n'être pas poursuivis, il prit soin de répandre partout qu'Alphonse avoit enlevé la Reine ; & cette nouvelle confirma tous les bruits injurieux qu'on avoit fait courir touchant la conduite de cette Princesse.

On apprit cette fuite à l'armée du Roi ; & l'amour

que Bertrand de La Cuéva avoit toujours eu pour la Reine, lui faisant voir avec chagrin qu'Alphonse étoit maître de cette Princesse, il remontra au Roi qu'il devoit tout faire pour empêcher que le Portugal ne servit d'asyle à une Reine qui, aidée des conseils d'Alphonse, pourroit donner de nouveaux prétextes à la guerre civile.

Le Roi, qui entierement gouverné par La Cuéva, avoit d'ailleurs autant de joie de pouvoir retirer sa femme des mains des rebelles, que de l'empêcher d'aller en Portugal, & qui outre toutes ces considérations desiroit secrettement de se venger d'Alphonse, approuva ce que La Cuéva lui dit ; & lui donna des troupes pour se mettre à la suite des fugitifs, & pour tâcher de leur couper chemin.

On n'eut pas de peine à réussir, puisqu'à mesure qu'Alphonse & la Reine s'éloignoient de Madrid, ils approchoient de l'armée du Roi, ne pouvant prendre par ailleurs la route du Portugal, sans s'exposer à des longueurs infinies ; d'ailleurs leur déguisement les rassuroit dans l'espérance de n'être pas reconnus.

Cependant ils le furent, La Cuéva averti par des espions de la route qu'ils avoient prise, se cacha dans un bois avec la troupe qui l'accompagnoit ; & Alphonse qui ne se défioit de rien, alla donner dans son embuscade.

Il voulut résister ; mais il fut bientôt entouré & contraint de se rendre. On le garrota sur un cheval ;

& il eut le chagrin de voir que c'étoit La Cuéva qui conduisoit ce parti, & qui s'étant fait voir à la Reine, la conjura avec beaucoup de respect de souffrir qu'on l'arrachât à ses ravisseurs pour la rendre au Roi son époux.

Jamais état ne fut plus affreux que celui où se trouva Alphonse ; il voyoit sa perte assurée ; mais ce qui le touchoit le plus, étoit de voir Bertrand de La Cuéva qu'il haïssoit comme son rival, devenu maître de la Reine ; & peut-être craignit-il que cette Princesse n'eût pas toujours la force de résister aux poursuites d'un homme d'autant plus entreprenant, que son amour étoit autorisé par le Roi même.

Cependant la Reine ayant répondu à La Cuéva qu'elle étoit prête d'aller partout où il lui plairoit de la conduire, le conjura d'avoir assez de générosité pour rendre la liberté à Alphonse. La Cuéva qui vouloit plaire à cette Princesse, & qui ne prévoyoit pas qu'Alphonse pût jamais devenir un rival redoutable, ou qui peut-être eut assez de générosité pour faire une belle action, ordonna qu'on le déliât. Alphonse trouva quelque chose de plus affreux encore à avoir cette obligation à son rival, qu'il n'en trouvoit à se voir entre ses mains : « Non, Madame (dit-il à la Rei-
» ne en voyant qu'on le délioit) n'obligez point La
» Cuéva à me rendre la liberté ; & si vous avez quel-
» que pouvoir sur son esprit, employez-le à obtenir
» qu'il me donne la mort». Puis adressant la parole à

La Cuéva : « Comte (lui dit-il) tu ferois une bien » plus belle action , si au lieu de remettre la Reine » entre les mains de son tyran , tu voulois avoir la » gloire que j'ai recherchée de la conduire en un » Royaume où l'on sçaura rendre justice à son mé- » rite ». La Cuéva au lieu de répondre , fit marcher le brancard de la Reine du côté du camp , & laissa Alphonse libre , & les deux hommes qu'il avoit à sa suite.

Alphonse suivit long-temps des yeux le brancard, & l'ayant vu disparoître, il alla se cacher dans le premier bourg qu'il trouva ; & il y passa la nuit , incertain du parti qu'il devoit prendre.

Ce fut alors qu'il fit réflexion aux malheurs où l'avoient exposé tant d'infidélités qu'il avoit faites à Catherine de Sandoval ; il comprit qu'il ne pouvoit plus espérer de voir la Reine ; & quoiqu'il trouvât également du danger à retourner à Madrid, il aima mieux prendre ce parti que de se jetter dans l'armée du Roi : « Je ne puis plus vivre (se disoit-il à lui- » même) ; mais au moins , puisqu'il faut que je pé- » risse , je dois choisir pour le lieu de ma mort ce- » lui où je pourrai voir encore une personne dont la » haine m'est insupportable ». Dans ces pensées il prit la route de Madrid , où les choses avoient bien changé de face depuis le peu de temps qu'il en étoit sorti.

Le vieux Marquis de Villéna s'y étoit déclaré amou-

reux de Catherine de Sandoval, soit qu'il eût dissimulé cet amour, tant qu'il avoit cru que Catherine aimoit Alphonse, soit qu'il l'eût aimée par une de ces impressions soudaines qu'on reçoit quelquefois, lorsqu'on y pense le moins. Il n'avoit pas tardé à lui déclarer son amour, & à lui faire en même temps la proposition de l'épouser. Catherine avoit demandé du temps à dessein d'éviter un mariage, qui, quelque avantageux qu'il lui fût, ne s'accordoit pas avec la résolution qu'elle avoit prise, de se retirer du monde, & de s'enfermer à Tolede dans un Monastere de Religieuses.

L'Infant Don Alonce mourut presque en même temps; & Catherine ayant appris que la Reine avoit été enlevée, & ne doutant point qu'Alphonse ne fût entre les mains du Roi, & qu'il ne pouvoit éviter de périr, elle changea tout d'un coup la résolution qu'elle avoit prise de se retirer; & elle dit au Marquis de Villéna qu'elle étoit prête à l'épouser, pourvu qu'il voulût écouter les propositions d'un accommodement avec le Roi, & mettre entre les conditions de l'accommodement, qu'on assureroit la vie & la liberté d'Alphonse.

Le Marquis auroit peut-être eu de la peine à consentir à ces propositions, si la mort de l'Infant ne lui eût fait voir que c'étoit pour lui une nécessité de faire son accommodement avec le Roi. Il promit à Catherine tout ce qu'elle lui demanda; & Catherine

l'assura qu'elle étoit prête à l'épouser.

Alphonse arriva à Madrid sur ces entrefaites ; & apprenant que Catherine alloit épouser le Marquis de Villéna, & qu'elle n'avoit consenti à ce mariage que pour lui sauver la vie, il eut d'abord tant d'admiration pour cette illustre fille, qu'il ne crut pas devoir paroître, de peur que sa présence ne lui fît manquer un établissement qui lui étoit si avantageux. Il se trouva donc assez généreux pour vouloir faire en cette occasion en faveur de sa Maitresse, ce que sa Maitresse avoit fait tant de fois pour lui. Mais il n'avoit pas le cœur assez ferme pour soutenir long-temps une résolution si opposée à son caractère. Il fit d'autres réflexions qui combattirent sa générosité ; il vit bien que si le Marquis épousoit Catherine, il falloit qu'il s'attendît à ne la jamais voir. Cette séparation lui parut insupportable ; & sans sçavoir précisément ce qu'il vouloit, il alla chez le Marquis, & il apprit par là à tout le monde qu'il étoit revenu, & que La Cuéva lui avoit rendu la liberté. « Je viens (dit-il au » Marquis) vous trouver, Seigneur, pour vous ap- » prendre que si vous n'avez promis d'épouser Ca- » therine de Sandoval que pour assurer ma vie, vous » êtes quitte de votre promesse, puisque vous me » voyez, & que rien ne vous oblige maintenant d'a- » chever ce mariage ». Il prononça ces paroles avec tant d'aigreur, que le Marquis les prit pour une insulte ; & répondant sur le même ton : « Non, non

» (dit-il) vos intérêts n'ont point de part au dessein que j'ai pris : j'épouse Catherine, parce que » je la veux épouser ; & je ne rens compte à personne du motif de mon mariage ; mais comme » vous avez été toute votre vie un esprit inquiet, il » est bon qu'on s'assure de vous, & qu'on vous fasse » recevoir ici les traitemens que vous méritez ». En disant ces paroles, il ordonna qu'on se saisît d'Alphonse, & qu'on le gardât surement : mais un moment après changeant de pensée, il le fit revenir ; & après lui avoir reproché son ingratitude, puisque c'étoit lui qui avoit empêché qu'on ne l'exécutât dans la prison d'où il l'avoit retiré, & ses infidélités pour Catherine, dont il avoit été plus aimé & plus estimé que ne le méritoit un homme qui avoit eu la lâcheté de lui préférer une Princesse aussi décriée que la Reine : « Mais pour vous marquer (poursuivit-il) » que je ne veux point ici me servir de mon autorité, je vais faire prier Catherine de Sandoval de » décider elle-même sur le mariage qui vous alarme ; car je ne ferai à cet égard que ce qu'il lui » plaira que je fasse ». En achevant ces paroles, il envoya prier Catherine de vouloir bien se rendre auprès de lui. Elle avoit déja été instruite du retour d'Alphonse ; & elle fut fort inquiété du sujet pour lequel on la mandoit. Elle arriva ; & le Marquis de Villéna ayant fait retirer tout le monde, resta seul avec elle & Alphonse.

« Il s'agit (dit-il) Madame, de sçavoir si je dois
» vous tenir la parole que je vous ai donnée, de vous
» épouser, puisque je n'y suis plus obligé, voyant
» qu'Alphonse n'est pas dans le danger où nous le
» croyions. « Je ne vous dissimulerai point, Sei-
» gneur (reprit Catherine) que j'ai aimé Alphonse,
» & que je l'aime encore assez pour ne pas vouloir sa
» mort. J'ajouterai même que l'envie de mettre sa
» vie en sureté, m'a fait répondre à l'honneur que
» vous m'avez proposé, & changer la résolution de
» me retirer du monde. Mais la part que je prens à
» sa conservation, ne doit point vous alarmer, puis-
» que je vous jure que je ne le verrai jamais ; & ce
» n'est point l'honneur d'être votre épouse, ni au-
» cune inconstance de mon cœur, qui m'a changé
» pour lui ; c'est ce que je me dois à moi-même après
» sa mauvaise conduite, & la honte où il s'est ex-
» posé d'être cause de l'injure qu'on fait à la répu-
» tation de la Reine. Oui, Alphonse (lui dit-elle en
» lui adressant la parole) vous étiez assez instruit
» des circonstances où vous avez entré chez cette
» Princesse, & vous lui deviez assez pour ne pas ex-
» poser sa réputation par une visite si téméraire. Car
» pour qui passez-vous dans le monde, après avoir
» donné lieu de croire tout ce qu'il plaît à ses enne-
» mis de publier contre son honneur ? Je ne veux
» point vous accabler ; & je crois que vous n'avez pas
» prévu de si honteuses suites : mais enfin le mal est
» fait ;

» fait ; & pour reconnoiſſance de l'amour que vous » avez eu pour moi, vous devez vous contenter de » l'intérêt que j'ai pris, & que je prens encore à » votre vie ; mais il faut que nous nous ſéparions » pour toujours, & que vous ne vous ſouveniez de » moi que pour profiter des exemples que j'oſe dire » que je vous ai donnés de l'amour le plus pur qui » fût jamais.

A meſure que Catherine parloit, les yeux d'Alphonſe ſe rempliſſoient de larmes ; le Marquis de Villéna lui-même étoit atrendri, & ne pouvoit s'empêcher d'admirer une ſi merveilleuſe perſonne : « Les » larmes que je répans (reprit Alphonſe en ſe jetant » aux pieds de Catherine) vous marquent aſſez, » Madame, que je connois toute mon infortune. O » Dieu ! ſe peut-il faire que j'aye été aimé de vous, » & que je n'aye pas connu quel tréſor j'avois en » vous ? Seigneur (dit-il en parlant au Marquis) ne » me laiſſez point ſurvivre à ma honte ; remettez-» moi entre les mains des bourreaux d'où vous m'a-» vez retiré, & ôtez-vous par ma mort toutes les » inquiétudes que vous peut donner un amour que » j'ai ſi peu mérité. Car que ſçait-on dequoi je ſerai » capable ? il n'y a ni entrepriſes, ni extrémités, ni » crimes même, où je ne fuſſe prêt de conſentir pour » retrouver le bien que j'ai perdu ; & tant que je vi-» vrai, vous ne ſerez jamais tranquille poſſeſſeur » d'un cœur qui a été à moi, & dont jamais rien ne

» sçauroit remplacer la perte. « Non, Alphonse, » (reprit le Marquis) je ne serai cause ni de votre » mort ni de votre désespoir; il ne sera pas dit qu'à » mon âge je n'aye pu me rendre maître de mes pas- » sions; & il ne tiendra pas à moi que vous ne soyiez » heureux. J'ai voulu épouser Catherine de Sando- » val, parce que j'ai cru ne pouvoir *rien faire* de » plus pour lui témoigner que *je la distinguois* du » reste des femmes. Je vois maintenant qu'il y a un » moyen plus glorieux encore de lui marquer mon » amour & mes distinctions; c'est de me joindre à » vous pour vous aider à regagner le cœur qu'elle » vous avoit donné, & que personne n'aura après » vous. Je n'ai recherché la possession de sa person- » ne, qu'autant que j'ai espéré de posséder un cœur » si digne d'être souhaité; je ne me flate plus de » cette espérance, & je n'envisage aucun autre » moyen de lui plaire que de vous rendre à elle, » plus digne d'elle que vous n'avez été ».

Le Marquis ayant parlé de la sorte, *conjura* Catherine de Sandoval de ne point contraindre l'inclination qu'elle avoit toujours eue pour Alphonse, d'oublier sa mauvaise conduite, & de lui donner au moins le temps de la réparer, s'engageant de ne rien épargner de son côté pour le faire comprendre dans l'amnistie que le Roi promettoit aux conjurés, s'ils vouloient mettre bas les armes.

Soit que la joie que Catherine eût de voir que le

Marquis ne s'obstinoit point à un mariage pour lequel elle avoit une répugnance infinie ; soit que l'amour qu'elle avoit pour Alphonse, se réveillât ; soit qu'ayant pris la résolution de se retirer du monde, elle crût devoir dissimuler, elle parut avoir pour la générosité du Marquis toute la reconnoissance qu'elle méritoit, & donner à Alphonse les espérances dont le Marquis vouloit le flater, pourvu qu'il réparât sa mauvaise conduite, en redevenant également fidéle & au Roi & à sa Maitresse.

Alphonse se jeta vingt fois à ses pieds & à ceux du Marquis ; & il crut encore à ce moment avoir absolument oublié la Reine, & n'être plus capable d'un autre amour que de celui de Catherine.

Le Marquis de Villéna qui, comme on peut juger par ce que nous venons de dire, étoit véritablement un grand homme, s'étant rendu maître de son amour, ne pensa plus qu'à rendre le repos à la Castille ; & il fit bien paroître qu'il n'avoit point eu d'autre vue en prenant les armes, que d'assurer le repos ; puisque dès que l'Archevêque de Seville lui vint faire de la part du Roi des propositions d'un accommodement avantageux à l'Etat, il les écouta.

Soit qu'il fût persuadé que la fille de la Reine ne fût pas fille du Roi, soit qu'il comprît qu'il étoit nécessaire pour la gloire de l'Espagne, que l'Infante Isabelle regnât, il ne voulut jamais entendre à aucun accommodement, qu'à condition qu'Isabelle

feroit déclarée feule héritiere du Roi fon frere; que la Reine & fa fille feroient renvoyées en Portugal, & que Bertrand de La Cuéva feroit éloigné.

Le Roi confentit à ces trois conditions ; & le traité ayant été figné, on prêta de nouveau le ferment au Roi ; & la Princeffe Ifabelle fut folemnellement reconnue pour héritiere de Caftille.

Le Roi, qui avoit lieu d'être peu *attaché à la* Reine pour toutes les raifons qu'on a pu voir, n'eut aucune peine à confentir à fon éloignement ; & il ne fut touché que de celui de Bertrand de La Cuéva : mais il fallut diffimuler ; & après avoir proteſté à La Cuéva qu'il ne feroit pas long-temps fans le rappeller, il lui donna la commiffion de conduire la Reine en Portugal, & d'y refter jufqu'à ce qu'il fût affez maître pour le faire revenir.

Le Marquis de Villéna n'oublia pas dans le traité les intérêts d'Alphonfe ; & le Roi contraint de diffimuler, confentit à le voir, & parut trouver bon qu'il époufât enfin Catherine de Sandoval.

Si Alphonfe avoit fçu profiter des circonftances, il n'auroit tenu qu'à lui & de pofféder fa Maitreffe, & d'affurer fa fortune. L'Infante Ifabelle, qui par les confeils du Marquis de Villena, avoit prefque toute l'autorité dans le Confeil du Roi, vouloit qu'on donnât à Alphonfe la principale charge dont on avoit dépouillé La Cuéva, qui étoit la grande Maftrife de S. Jaques ; & Catherine de Sandoval n'étoit poin

assez changée pour avoir de la peine à l'épouser.

Tout sembloit donc lui être favorable ; & il est surprenant qu'après tant d'expériences & de malheurs, il n'eût pas plus de fermeté qu'il en eut, pour résister au seul obstacle qui s'étoit jusques-là toujours opposé à son bonheur.

Mais ayant appris tout le détail de ce qui s'étoit passé, après que La Cuéva eut enlevé la Reine ; & voyant de plus que ce rival tout banni qu'il étoit, avoit la commission de conduire cette Princesse, & de rester avec elle en Portugal, il sentit renaître ses anciennes jalousies ; & le vain bonheur de La Cuéva lui parut préférable à tout ce qu'on lui destinoit de solide à la Cour.

Cependant s'il avoit voulu y faire réflexion, tout ce qui étoit arrivé depuis que la Reine avoit éte conduite à l'armée du Roi, auroit dû lui servir de motif pour profiter de sa fortune. Mais il est rare qu'un homme qui n'a pas sçu se rendre maître d'une passion, ait un juste discernement des choses qui méritent son attachement ou son indifférence : il suit ce qui le frape le plus ; & toujours dans l'agitation, ce qui lui sert de regle aujourd'hui, le dérange demain. C'est-là ce qui arriva à Alphonse ; car pour reprendre les choses de plus haut, dès que Bertand de La Cuéva eut conduit la Reine au Camp, & qu'il eut été rendre compte du succès de cet enlevement, le Roi fut embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre. « Ver-

» rai-je (disoit-il à La Cuéva) une femme qui a eu » le front de me dire qu'elle étoit la femme d'Al» phonse, & qui depuis a eu avec lui toutes les ma» nieres qui l'ont décriée parmi les Conjurés » ? Si La Cuéva avoit eu un peu de délicatesse, il auroit aisément donné au Roi le conseil qui convenoit & à sa gloire & à l'état de sa fortune ; & il n'y a point de doute que ce Prince qui ne pouvoit aimer la Reine, & qui voyoit qu'on ne conspiroit que pour la faire bannir, auroit également trouvé du côté de sa gloire & de son intérêt, des raisons non seulement de ne la point voir, mais aussi de la chasser. Cependant Bertrand de La Cuéva étoit amoureux de cette Princesse ; & cet Amant semblable à ceux qui ont la vanité de vouloir passer pour heureux dans leurs amours, étoit ravi qu'on le crût pere de la fille dont elle étoit accouchée. Il sçavoit pourtant bien que c'étoit Alphonse, & il ne pouvoit douter que ce rival ne fût aimé de la Reine. Les derniers bruits qu'on avoit fait courir contre l'honneur de cette Princesse, le devoient confirmer encore dans cette pensée ; & tout cela auroit dû lui servir pour l'engager & à fuir la Reine, & à desabuser le Public de l'opinion où l'on étoit touchant ses amours avec elle. Mais La Cuéva étoit aussi rempli de vanité que d'amour ; & si l'on a vu dans Alphonse les travers d'un amour sans conduite, on peut voir aussi dans La Cuéva le ridicule d'un amour vain qui cherche à éclater.

Il vouloit qu'on le crût bien avec la Reine; & pour marquer qu'il y prenoit intérêt, il demanda la commission de la retirer d'entre les mains d'Alphonse; & il obtint celle de la voir à toutes les heures du jour, dès qu'elle fut arrivée au camp. Il prit d'abord pour prétexte de ses visites fréquentes, le soin de lui rendre compte des dispositions du Roi à son égard; mais en effet il ne lui parla que de son amour. La Reine, qui n'étoit pas assez maitresse pour laisser agir le mépris qu'elle avoit pour lui, fit semblant de l'écouter. Cette complaisance l'enhardit jusqu'à oser lui proposer le même dessein qu'il avoit déja eu, de lui faire donner un second enfant au Roi de Castille. « J'aurai soin (lui disoit-il) que le Roi vous voye; » & vous avez intérêt de faire croire en devenant » dans ces circonstances mere d'un second enfant, » que le Roi est le pere du premier ».

Personne ne lira cette Histoire, qui ne soit touché du malheur d'une Princesse exposée à de si violentes propositions; mais telle fut la Reine Jeanne de Portugal, dont nous parlons; ayant de la vertu, elle vécut sans qu'on la crût vertueuse; & chacun sous le regne d'Isabelle prenant plaisir à la déchirer, en inventa & en répandit mille honteuses calomnies.

Cependant elle n'avoit à se reprocher que ce malheur d'être femme d'un homme qui ne pouvoit être son mari, & d'avoir aimé un Amant qu'elle avoit trouvé aimable; & c'est ce qui doit faire voir

que la réputation de la vertu dépend quelquefois plus des circonſtances que de la vertu même.

La Reine ſe défendoit le mieux qu'elle pouvoit des pourſuites de La Cuéva, quand le Conſeil du Roi obligea ce Prince à faire les propoſitions de l'accommodement dont nous avons parlé ; & la premiere choſe que fit la Reine, ſe voyant la victime de cette paix, fut d'écrire à Alphonſe ; & après lui avoir rendu compte de tout ce qui regardoit l'amour de La Cuéva, elle finiſſoit en lui diſant, qu'il ne devoit pas la laiſſer entre les mains de ſon rival, & que s'il avoit pour elle tout l'amour dont il l'avoit flatée, il ne tarderoit pas à la ſuivre en Portugal où ils pourroient faire enfin leur mariage, en apprenant à toute la terre que le Roi de Caſtille n'avoit pu être ſon époux.

Alphonſe reçut cette lettre dans le temps que l'Infante l'avoit choiſi pour la grande Maitriſe, & que Catherine de Sandoval ne pouvoit preſque plus ſe défendre de l'épouſer ; cette funeſte lettre acheva ſa perte.

Il ne crut pas qu'il lui fût permis d'abandonner cette Reine : il fut outré de l'inſolence de La Cuéva ; & peut-être ſe flata-t-il qu'il y auroit plus de gloire à épouſer une Reine, qu'une Amante qui n'avoit nulle autre diſtinction plus grande que ſa fidélité.

Etant donc réſolu de faire ce que la Reine lui mandoit, il oſa en parler à Catherine de Sandoval : à la

vérité il ne lui dit pas que son dessein étoit d'épouser cette Reine ; il lui dit simplement qu'il vouloit aller tuer La Cuéva.

Catherine lui voyant une résolution à laquelle elle s'attendoit si peu, crut sentir éteindre le reste d'amour qu'elle avoit encore pour lui. Elle se contenta de lui demander froidement s'il étoit devenu fou ; & voyant bien qu'elle avoit trop différé à prendre son parti avec un homme sur lequel il y avoit si peu de fond à faire, elle le quitta, & elle alla disposer tout pour exécuter le dessein qu'elle avoit de se faire Religieuse à Tolede.

Elle ne communiqua ce dessein qu'à la jeune Marquise de Villéna ; encore même ne lui en fit-elle la confidence que sur le point de son départ. Elle ne put, en lui découvrant cette résolution, s'empêcher de se plaindre d'Alphonse, & de rendre compte à son amie du dessein où il étoit d'aller chercher la Reine en Portugal.

La Marquise qui étoit touchée de perdre Catherine de Sandoval, & qui crut que le dessein où elle étoit de se retirer, n'étoit causé que par l'inconstance d'Alphonse, avertit cet Amant de ce qui se passoit ; & elle lui dit en termes les plus touchans qu'elle put imaginer, que cette généreuse Amante ne pouvant soutenir tous les chagrins qu'il lui donnoit, elle alloit pour jamais renoncer au monde.

Ce discours fit sur le cœur de cet Amant tout l'ef-

fet que la Marquife avoit fouhaité ; & Alphonfe n'eut pas plus de force pour fe defendre de l'amour qui le rentraîna en ce moment vers Catherine, qu'il en avoit eu pour réfifter à celui qui l'appelloit vers la Reine. Ainfi facrifiant toujours fes intérêts à la derniere paffion qui faifoit le plus d'impreffion fur fon cœur, il différa fon départ, & il ne chercha *plus qu'à* voir Catherine de Sandoval, & à la *détourner* de fon deffein.

Cependant il avoit pris des mefures pour fe rendre en Portugal, qui avoient été découvertes, & qui le faifoient paffer pour criminel dans le Confeil du Roi ; car voulant cacher le véritable motif qui lui faifoit chercher la Reine, il avoit dit affez hautement, qu'il étoit honteux au Roi & au Royaume de Caftille d'avoir chaffé cette Reine ; & il avoit même tâché d'infpirer à quelques gens du Confeil le defir de la rappeller. Ce deffein étoit une efpece de crime de lefe-Majefté dans le gouvenement préfent, qui avoit déféré toute l'autorité à Ifabelle ; & cette *Princeffe* apprenant qu'Alphonfe dans le temps qu'il étoit comblé de fes graces, formoit des deffeins fi contraires à fes intérêts, fut la premiere à dire au Roi, que jamais il n'auroit de repos, qu'il ne fe fût défait de lui. Le Roi, qui avoit tant d'autres raifons de fouhaiter la mort d'Alphonfe, la jura à fa fœur, & donna fes ordres pour le faire arrêter.

Alphonfe en fut averti ; & il auroit eu le temps de

ſe ſauver, s'il avoit pu ſe réſoudre à laiſſer Catherine de Sandoval exécuter le deſſein de s'enfermer à Tolede. Il préféra donc le ſoin de détourner cette illuſtre fille d'une réſolution ſi violente à celui de ſa propre vie ; ou plutôt il ne délibera point, & toutes ſes penſées le porterent vers Catherine.

Elle étoit déja partie ; & Alphonſe qui s'étoit mis à la ſuivre, ne la joignit qu'à Tolede. Il lui fit paroître tant de repentir de ſa conduite paſſée, & il lui donna tant d'aſſurance d'une fidelité inviolable, qu'elle commençoit à voir chanceler la réſolution de ſe faire Religieuſe, quand on vint arrêter Alphonſe de la part du Roi.

Il vit bien qu'il étoit perdu, & que le Roi qui l'avoit toujours haï, ne laiſſeroit pas échaper cette occaſion de le perdre. Il pria celui qui l'arrêtoit, de lui permettre de voir Catherine de Sandoval ; & en ayant obtenu la permiſſion, il lui dit adieu, perſuadé qu'il ne la reverroit jamais, & la conjurant au lieu de ſe faire Religieuſe, d'épouſer le Marquis de Villéna.

Cet adieu fut ſi touchant, & Catherine fut ſi perſuadée qu'on alloit le faire mourir, que ſon amour ſe renouvella tout entier, & qu'elle oublia tous les ſujets qu'elle avoit eus de ſe plaindre de lui, pour ne plus penſer qu'à aller ſolliciter ſa grace.

En effet elle ſçavoit bien qu'elle étoit la cauſe innocente de ce qu'Alphonſe avoit été arrêté, & qu'il

auroit pu prendre la fuite, s'il n'avoit mieux aimé la suivre à Tolede.

Elle reprit donc pour lui non seulement tout l'amour, mais encore toute l'estime qu'elle en avoit eue; & le dernier sacrifice de son Amant effaça toutes ses infidelités & tous ses crimes.

Elle retourna à Madrid pendant qu'on *conduisoit* Alphonse à *Medina del Campo*.

Le Roi avoit une autre Maitresse nommée Dona Beatrice de Guiomar; & il ne voulut jamais ni voir ni écouter Catherine sur le sujet d'Alphonse. La Marquise de Villéna, qui s'accusoit de son côté d'être cause de sa perte, par l'avis qu'elle lui avoit donné de la retraite de Catherine, employa pour lui tout le crédit qu'elle avoit & auprès de l'Infante Isabelle, & sur l'esprit de son beau-pere; mais ce fut inutilement; & Alphonse fut condamné comme criminel de lese-Majesté, sans qu'on fît aucun détail de son crime.

Il ne resta plus d'autre espérance à *Catherine que* de faire proposer son mariage avec le Marquis de Villéna; & elle tenta toutes les manieres honnêtes qu'elle put employer pour lui en faire reprendre le dessein. Le Marquis lui répondit qu'il admiroit son courage & sa fidélité; mais qu'il n'étoit plus dans le cas de pouvoir penser à ce mariage, qui d'ailleurs ne serviroit de rien pour sauver Alphonse, par la résolution où il voyoit le Roi de le faire périr. Il ne

resta donc à Catherine que son desespoir & ses larmes.

Cependant on s'avisa par le conseil de l'Infante, qui vouloit s'assurer la Couronne, de faire proposer à Alphonse sa grace & sa liberté, à condition qu'il déclareroit le commerce qu'il avoit eu avec la Reine, & que c'étoit lui qui étoit le pere de la fille qu'elle avoit.

On choisit Catherine de Sandoval pour aller lui faire cette proposition; mais cette vertueuse fille refusa de s'en charger, aimant mieux que son Amant pérît, que de lui faire avoir la vie par un aveu qui deshonoreroit la Reine. Elle fit même quelque chose de plus; car craignant que cette proposition ne lui fût faite par un autre, & que la crainte de la mort n'obligeât Alphonse à l'aveu qu'on exigeoit de lui, elle trouva le moyen de lui écrire, & de le conjurer de mourir plutôt, que de faire cette injure à la Reine.

Alphonse reçut la lettre de Catherine presque en même temps que le même Paciéco dont nous avons parlé, alla lui faire cette proposition de la part du Conseil du Roi.

Alphonse la refusa constamment, soit qu'il fût encouragé par la lettre de Catherine, soit qu'il eût assez de grandeur d'ame pour ménager au péril de sa vie la réputation d'une Reine qu'il avoit aimée.

Il dit donc à Paciéco, que bien loin de dire qu'il

eût jamais eu aucun commerce avec la Reine, il étoit obligé de publier en mourant, qu'il n'avoit jamais remarqué dans cette Princeſſe que des ſentimens & une conduite digne de ſon rang. Paciéco rapporta cette déclaration, qui ne ſervit qu'à hâter le ſupplice & la mort d'Alphonſe. On lui prononça ſa ſentence qui le condamnoit à perdre la tête. Il marcha au ſupplice avec toute la conſtance & la fermeté d'un homme qui mépriſoit la vie; & on peut juger par le courage avec lequel il mourut, qu'il auroit été un des plus grands hommes de ſon ſiecle, ſans le fatal amour qui le partagea toute ſa vie, & qui fut la cauſe funeſte de tous ſes malheurs.

Catherine ayant appris ſa mort, retourna au Couvent de Tolede, où elle paſſa le reſte de ſa vie, après y avoir fait profeſſion.

La jeune Marquiſe de Villéna pleura long-temps cette mort; mais perſonne, après Catherine, n'en fut plus touchée que la Reine, qui fut inſtruite des conditions auſquelles on lui avoit offert la vie.

FIN.







